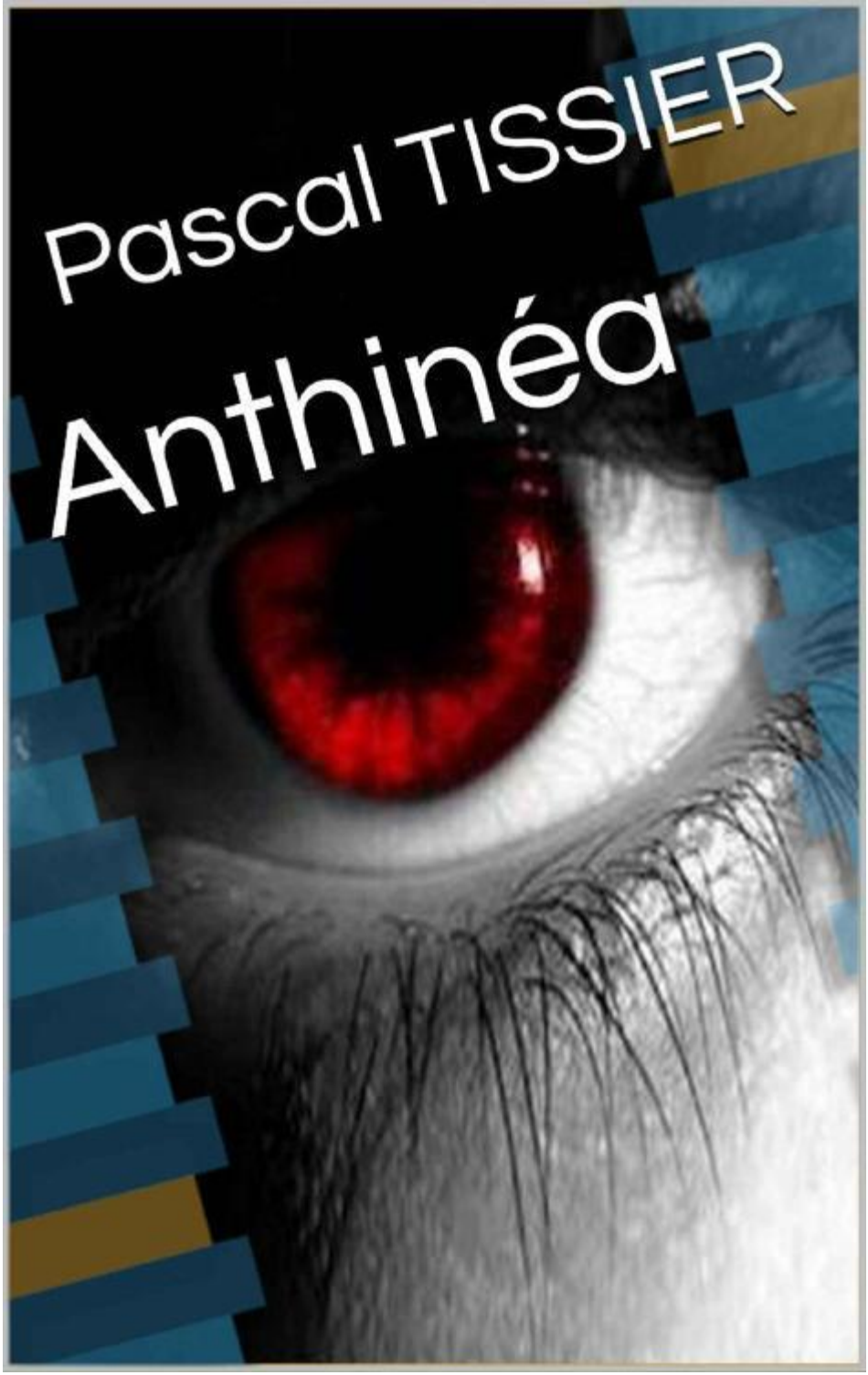
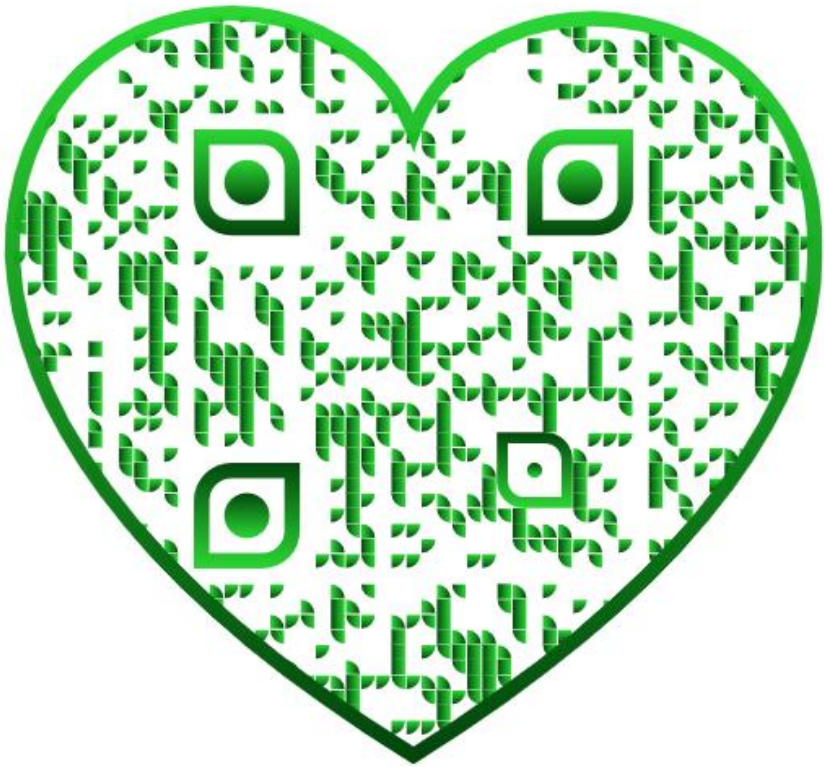
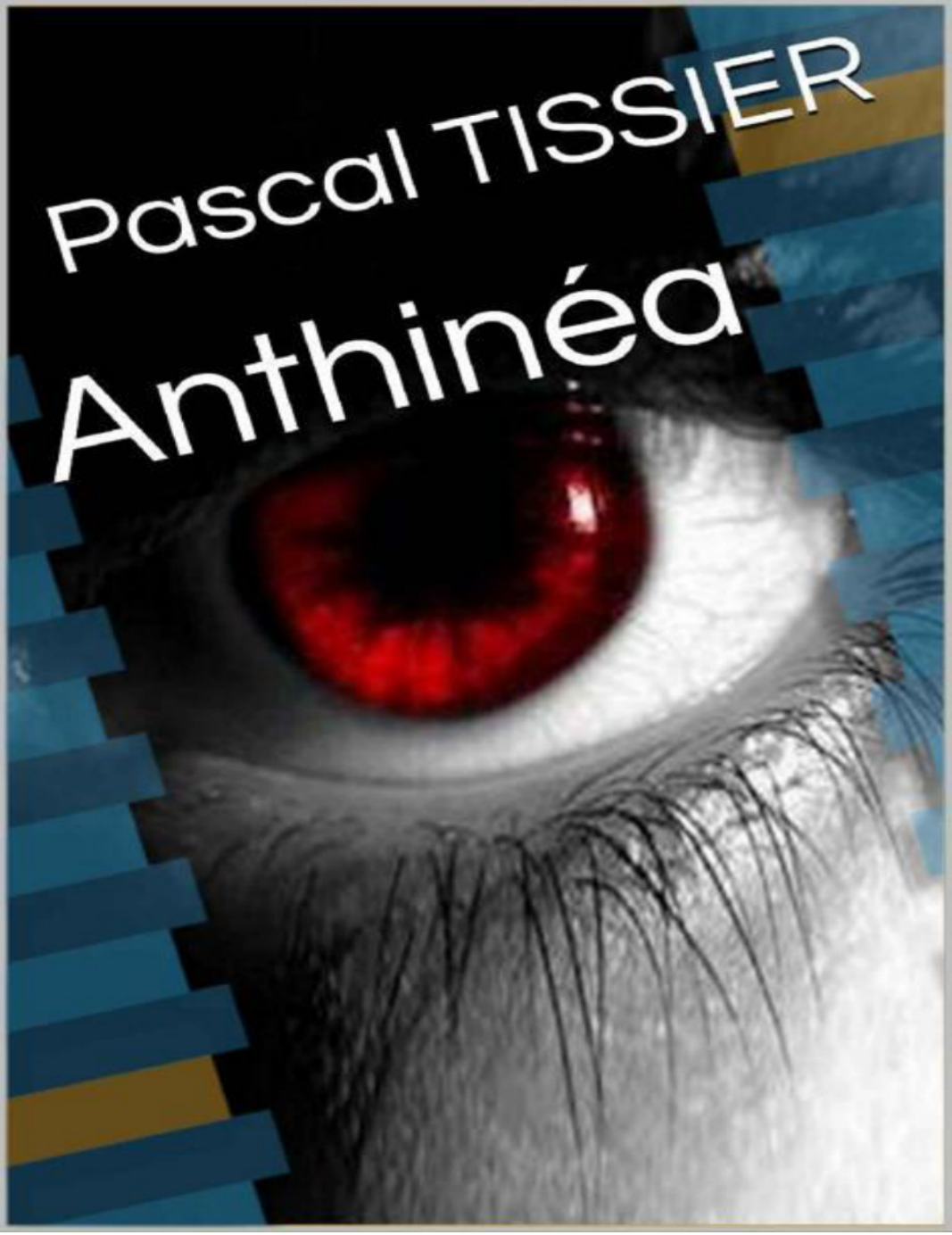

Pascal TISSIER
Anthinéa




Pascal TISSIER
Anthinéa

Pascal TISSIER

Anthinéa

Roman

Du même auteur :

- J’en fais le serment
- Un cri dans la forêt
- Le pacte des innocents
- Le requin bleu
- E.M.I
- Ne dis jamais d’où tu viens
- Panique à l’Évêché (à paraitre)

Copyright © 2013 Tissier Pascal
Tous droits réservés.
ISBN : 978-2-9533532-8-0

1

Les babines écumantes de rage de l'imposant bouvier bernois n'étaient plus qu'à quelques centimètres de mon pantalon. Il était trop tard pour fuir et de toute façon, pour aller où ? Autour de moi, les jeunes chênes pubescents n'offraient que peu de branches de salut.

— Socrate, au pied !

Les mots claquèrent tel un coup de fouet. Presque à regret, l'animal au nom si philosophique vint s'asseoir près d'une paire de bottes en cuir noir, d'où émergeait une silhouette menaçante.

L'adrénaline qui pulsait dans mes veines m'avait fait oublier un instant le froid mordant du mistral, mais à présent, il me glaçait le dos. Malgré ce vent si glacial qui me semblait venir directement de Sibérie, je tentais de maitriser mes tremblements afin qu'ils ne soient pas perçus comme de la peur.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? fit la voix coup de fouet.

Après avoir échappé aux crocs du mastodonte, je faisais face à présent à la gueule menaçante d'un fusil de chasse. La femme qui se trouvait à l'autre bout de l'arme, le bonnet de laine enfoncé jusqu'aux sourcils, n'avait pas l'air de plaisanter.

Bien que la situation ne s'y prêtât guère, je ne pus m'empêcher de faire une rapide analyse de mon agresseur. Elle devait avoir mon âge, c'est-à-dire pas loin de la cinquantaine. Son gros blouson de cuir usé, dont le boutonnage démontrait que c'était celui d'un homme et son pantalon de jean délavé enfoncé dans ses bottes lui conféraient cet air de *Calamity Jane* provençale. Malgré sa tenue paysanne, il émanait d'elle une certaine classe. Elle essuya rapidement ses larmes involontaires, que le vent ou la détresse arrachait à ses grands yeux clairs, mais elle n'en parut pas moins furieuse et déterminée.

— La Provence est moins accueillante que dans mes souvenirs ! essayai-je pour dédramatiser la situation.

Ma tentative n'eut pas l'effet escompté. D'un petit mouvement du canon de son fusil, elle m'intima de lever les bras. Puis, d'un geste rapide qui me surprit, elle plongea sa main dans sa poche et en sortit un téléphone portable.

— J'appelle les gendarmes. Ils seront sûrement plus accueillants que moi.

— Inutile ! Je les ai prévenus que j'enquêtais dans le secteur.

Une mimique incrédule me fit comprendre que je n'avais probablement pas la tête de l'emploi, c'est-à-dire celle d'un enquêteur, ce qui me rassura. Laissant un bras levé, je glissai prudemment mon autre main dans mon duffel-coat et j'en sortis une carte barrée des

couleurs tricolores. *Calamity Jane* ne prit pas la peine de s'approcher pour vérifier qui j'étais réellement et ce que représentait cette carte professionnelle. Elle semblait trop préoccupée pour se soucier de ce genre de détail. Convaincue de ma bonne foi, elle baissa ostensiblement son arme.

— Vous n'êtes pas d'ici, vous !?

— En effet, je viens de Paris ! Mais pourquoi agressez-vous ainsi les promeneurs ?

— Je vous ai pris pour un de ceux qui viennent piller ma truffière. Un jour, je laisserai Socrate faire son travail et tant pis pour le postérieur ou les mollets de ces sales voleurs.

Mon sens de l'observation venait d'être pris en défaut. Tout à mes préoccupations, je n'avais même pas réalisé que je déambulais entre des rangées bien ordonnées et débroussaillées de jeunes chênes truffiers.

— Des truffes ! Ici ? Mais, d'après mes lointains souvenirs, il y avait une grande oliveraie sur les Hautes-Terres.

La dragonne du fusil passée sur l'épaule, elle s'approcha enfin de moi et me dévisagea. L'évocation d'un lointain passé suscita son intérêt.

— Vu votre âge, ça m'étonnerait que vous ayez connu l'oliveraie qu'il y avait ici. Tous les arbres ont gelé pendant l'hiver 1956. Mes beaux-parents, qui ont repris ces terres, ont arraché les dernières souches après le terrible incendie de 1989 qui a ravagé toute la Sainte-Victoire. Quelques années après, ils ont ensemencé cette truffière. À présent, certains préfèrent qu'on fasse le travail à leur place et viennent se servir sans vergogne.

Elle avait raison sur mon âge et sur les oliviers. Ces souvenirs n'étaient pas les miens, mais ceux nostalgiques de mon père, relayés par ma mère, que j'avais cultivés jusqu'à me les approprier. D'ailleurs, étais-je déjà réellement venu sur ce plateau ? Mais on m'avait soutenu que les oliviers ne meurent jamais, je me plaisais donc à les imaginer à nouveau bien vigoureux et chargés de fruits prometteurs d'une belle huile verdâtre. Je préférai donc rester énigmatique sur cet épisode qui avait bouleversé la vie de mon père, et par ricochet, la mienne.

— Je ne me souviens pas m'être présenté ; Théo Voclaire.

— Enchantée ! Clémence Daumas ! fit-elle après un léger moment de réflexion.

Elle me tendit une main ferme, malgré le froid, plus tiède que la mienne.

— Venez vous mettre au chaud, vous allez attraper la mort ici ! Pardonnez-moi cette mauvaise humeur, mais j'en ai assez qu'on vienne en quelques nuits ruiner toutes ces années de travail. On approche des fêtes et les voleurs redoublent d'imprudence.

Oubliant toute sa hargne, Socrate, le chien philosophe gambadait à présent joyeusement autour de moi, quémandant une caresse.

La nuit tombait rapidement et tout en prenant garde où nous mettions nos pas sur ce sentier déclive, parsemé de thym séché et odorant, nous nous approchâmes d'une jolie et grande bastide aux volets couleur lavande que je n'avais pas remarquée en montant. Il est vrai que je n'avais pas emprunté le même chemin en venant d'Aix-en-Provence.

Mon hôtesse qui me précédait s'essuya les pieds sur le paillasson. Le petit signe de tête qu'elle fit à Socrate fut suffisant pour que le chien admirablement dressé file à la grange. Une trappe aménagée dans la lourde porte lui permettait d'aller et venir à sa guise.

— Entrons vite !

Une douce tiédeur nous engloutit et j'imitai Clémence Daumas adoptant une tenue plus adaptée à l'agréable atmosphère. Après avoir ôté son bonnet, découvrant une opulente chevelure blond cendré, elle accrocha son gros blouson à col fourré à un portemanteau du vestibule et je fis de même avec mon duffel-coat.

— Vous voulez boire quelque chose de chaud ? fit-elle en se frottant les mains.

— Je ne voudrais pas déranger, mais c'est très gentil à vous.

— Je vous dois bien ça, ne serait-ce pour vous montrer que la Provence est toujours aussi accueillante. Un thé vous conviendrait ?

— Fort bien !

Nos échanges quasi mondains contrastaient étrangement avec les menaces de morsures ou de plombs dans les fesses qui avaient souligné notre rencontre. Elle saisit deux mugs sur un présentoir et une bouilloire sur le coin d'une cuisinière à bois.

— Je n'y connais pas grand-chose en tuber melanosporum, mais ne faut-il pas un chien ou un cochon pour trouver ce précieux champignon ?

— Si, bien sûr ! Mais ici, en cette saison, c'est plutôt la truffe grise, c'est-à-dire la tuber uncinatum. On ne ramasse la truffe noire, la melanosporum, qu'à partir de janvier. - Elle s'arrêta un instant pour juger l'effet. - Je dois d'ailleurs reconnaitre que ce détail a plaidé en votre faveur. Votre tenue n'était pas non plus très adaptée pour caver.

Comme je m'interrogeais sur le terme de caver, elle me répondit qu'il signifiait récolter les truffes, cette expression venant de cavadou, cet instrument servant à déterrer précautionneusement ce petit trésor.

— Moi, poursuivit-elle, j'ai mon brave Socrate. C'est non seulement un excellent gardien, mais il est également très bon pour dénicher les truffes. J'avais une petite chienne auparavant, c'était la meilleure de toute la région.

— Elle est… ?

Je n'osai prononcer le mot.

— Non ! On est venu me la voler dans la cour, il y a trois ans. Ça vaut une fortune un chien pareil, mais ça peut rapporter gros.

Clémence versa l'eau frémissante sur un sachet de thé vert très parfumé.

— Alors Monsieur le policier ! Vous cherchez quoi dans nos collines ?

— Je ne suis pas policier, mais enquêteur privé. Je venais m'imprégner de l'ambiance des lieux. J'enquête sur la disparition de ce groupe de chercheurs anglais.

Clémence ne releva pas la tête de son mug. Je pus ainsi apprécier la grâce de ses traits. Ses longues mains fines n'étaient en rien comparables à celles d'une agricultrice. Que faisait donc une aussi jolie femme au milieu de nulle part ? Vivait-elle seule ? Elle m'avait parlé de beaux-parents, mais elle ne portait pas d'alliance. Avait-elle des enfants ? Aucune photographie ne trônait sur les lourds meubles en noyer, ni sur les murs. Il est vrai que je ne connaissais pas les autres pièces de la maison. Au portemanteau de l'entrée, je n'avais pas remarqué d'autres vêtements trahissant la présence d'une tierce personne. Mais il y avait sur l'étagère au-dessus, une bombe de cavalier, une cravache et une paire de gants en cuir fauve. J'imaginai les bottes soigneusement rangées dans un placard, garnies de formes afin qu'elles ne s'avachissent pas.

Je crois que depuis toujours, j'adorais lire à livre ouvert dans la vie des gens et celle de Clémence Daumas me donnait envie de feuilleter plus loin.

Elle but une petite gorgée de thé qu'elle estima trop chaud, puis elle lança :

— C'est déjà une histoire ancienne ! Je croyais que les gendarmes avaient résolu ou classé cette affaire !

— Je ne pense pas qu'ils aient abandonné. Moi, j'agis au nom de l'avocat des familles, qui elles, ne lâchent rien. Une des femmes qui faisait partie de l'expédition était l'héritière de Lord Douglas, une des plus grosses fortunes d'Angleterre. Il est donc très important qu'on retrouve au moins sa dépouille.

— Je ne doute pas de vos compétences, mais comment comptez-vous réussir là où des dizaines de gendarmes ont échoué ?

— Disons que j'ai plus de temps. J'ai d'ailleurs l'intention de m'installer dans la région.

La modestie et la prudence m'empêchèrent de lui révéler que j'avais une approche totalement différente de la leur. Je connaissais bien leur technique très élaborée et très rigoureuse qui donnait la plupart du temps de très bons résultats, mais il y avait aussi des écueils, liés à la lourdeur des systèmes hiérarchique et judiciaire. Si je

la connaissais aussi bien, c'est que j'avais travaillé durant plusieurs années au cœur même de leurs enquêtes comme spécialiste en analyse comportementale, la gendarmerie étant la seule institution française à ne pas s'offusquer de la présence d'un profiler. J'avais également suivi une formation très poussée en criminalistique auprès des spécialistes de Scotland-Yard. L'étude des indices matériels laissés sur une scène de crime par celui qui pensait avoir commis le « crime parfait » me passionnait véritablement. Mais j'aimais tout autant me focaliser sur la psychologie de l'assassin et ce modus operandi qu'il reproduisait malgré lui si souvent, ce qui me permettait de le confondre. Mon cœur balançait fortement entre ces deux disciplines que je pouvais difficilement mener de front. Avec une pointe de regret, j'avais donc repris ma liberté pour devenir enquêteur indépendant, expressément accrédité par le Ministère de la Justice, d'où ma carte professionnelle qui me servait parfois de sésame.

Lorsque le cabinet d'avocats franco-britannique m'avait sollicité pour enquêter sur ces disparitions mystérieuses ayant eu lieu dans le sud-est de la France deux ans auparavant, j'avais manifesté une légère hésitation. Plusieurs dossiers tout aussi exaltants que celui qu'on me proposait trônaient déjà sur l'étagère des « affaires en cours ».

Maitre Morgan, cet avocat parisien possédant la double nationalité, avait alors abattu perfidement sa carte maitresse.

— On a perdu leurs traces près d'Aix-en-Provence, dans la montagne Sainte-Victoire ! avait-il lâché, comme s'il connaissait ma faiblesse.

Alors que d'ordinaire j'aimai m'octroyer le temps de la réflexion, étrangement il ne m'en avait fallu que très peu pour prendre mes dispositions. À dire vrai, cette enquête m'enthousiasmait bien au-delà du rationnel. Lors de mon trajet Paris – Aix-en-Provence en TGV, je m'étais enfin posé la bonne question. Pourquoi moi ? Je n'avais jamais travaillé pour ce cabinet et je ne connaissais aucun des membres. Je n'étais probablement pas le seul détective capable de mener à bien ce genre de mission, mais Morgan était venu me démarcher, persuadé que je l'accepterai et que je ferai tout pour la mener à bien. Sans augurer de mon éventuel échec, j'avais reçu deux mois d'avance sur mes honoraires et tous mes frais étaient payés. Une voiture de location m'attendait à la gare et j'avais un total libre arbitre pour diligenter mes investigations. Ma seule contrainte était de tenir informés mes clients au moins une fois par semaine de l'avancée de mon enquête. Le sentiment que j'éprouvai était pour le moins confus. J'hésitais entre reproches à mon encontre d'avoir aussi rapidement accepté, et exaltation de revenir sur les traces de mes ancêtres.

2

Socrate qui devait être ressorti de son abri aboya dehors d'une manière singulière qui intrigua sa maitresse. Elle souleva le rideau de la fenêtre. Après quelques secondes d'observation, comme le chien ne bronchait plus, elle revint s'asseoir face à moi.

— Où comptez-vous vous installer ?

— Je ne sais pas encore, pour l'instant je suis au Cézanne Hôtel à Aix, mais si vous connaissez quelque chose de plus près et de plus simple, je suis preneur.

— Faut voir ! fit-elle en fronçant les sourcils.

Manifestement, elle avait une idée qu'elle ne souhaitait pas encore dévoiler. Elle allait sûrement m'éclairer, lorsque le chien donna de nouveau l'alerte.

— Qu'est-ce qu'il a, ce soir ?

— Un chat ou un renard ! tentais-je pour la rassurer.

Une moue perplexe me fit comprendre que ces animaux devaient depuis longtemps éviter le territoire du bouvier bernois.

Elle ouvrit la porte et écouta le bruit lointain d'un moteur de voiture. Le mistral était tombé aussi rapidement qu'il s'était levé. Socrate revint vers elle en grondant. Manifestement, un fait anormal le perturbait

— Où avez-vous garé votre voiture ? fit-elle inquiète.

— Sur la route venant de la Nationale 7, à la croisée d'un chemin de terre sous deux grands cèdres du Liban.

— Je vois ! C'est le carrefour qui mène au pont romain. Il faudra que je vous reconduise, vous ne la retrouverez pas en pleine nuit.

Puis elle ajouta que ce pont n'étant pas très loin, il valait mieux ne pas tenter le diable en la laissant trop longtemps dans un endroit aussi isolé et de surcroit en pleine nuit.

J'appréciai l'élégance avec laquelle mon hôtesse me signifiait qu'une fois mon thé avalé, il serait bon que chacun rentre chez soi.

Socrate émit un léger grondement nerveux et vint d'autorité s'asseoir près de sa maitresse.

— Vous pensez que ce sont encore des voleurs de truffes ?

— Non je ne crois pas ! dit-elle en caressant la grosse tête velue de son chien de garde. Il a l'air apeuré, ce n'est pas son genre.

Ils restèrent un instant côte à côte à humer l'air, puis elle referma la porte.

— Excusez mon indiscrétion, Madame Daumas…

— Appelez-moi Clémence !

— Soit ! Excusez mon indiscrétion Clémence, mais vous paraissez vivre seule, ici. Vous ne pensez pas que…

— Je ne crains absolument rien ! me coupa-t-elle.

Son regard, d'un bleu aussi pâle que dérangeant, semblait pourtant dire le contraire.

Il me sembla ressentir une pointe d'agacement lorsqu'elle but la dernière gorgée de son thé. Comme pour me signifier que ses bonnes grâces prenaient fin, mais peut-être faisais-je erreur, elle se leva et posa sa tasse dans l'évier. J'en fis de même.

— Indiquez-moi comment récupérer ma voiture, la nuit est suffisamment claire.

Elle enfila son blouson d'homme et son bonnet.

— Non, je vais vous conduire, j'en ai pour cinq minutes, tandis qu'à pied…

À mon tour, j'endossai mon duffel-coat et j'en sortis une carte de visite.

— Je ne sais pas si nous nous reverrons très vite, mais si vous trouvez une petite location dans le coin, n'hésitez pas à m'appeler.

Elle griffonna à la hâte son numéro de téléphone sur une feuille de carnet qu'elle glissa avec un joli sourire dans ma poche.

— Je reviens vite, reste là ! ordonna-t-elle en caressant Socrate.

Le chien, qui devait connaître le langage humain, se coucha devant la porte en me jetant ce regard envieux de pouvoir accompagner sa maitresse.

Lorsqu'elle fit demi-tour dans la cour, les feux de sa Peugeot éclairèrent tous les bâtiments dont je pus admirer l'importance. C'était vraiment une belle demeure de style, certes perdue en pleine campagne, mais réellement imposante.

Plus loin, en passant le long d'un haut mur agrémenté d'un lourd portail en fer forgé, je crus reconnaître l'enceinte d'un cimetière. Comme je lui posais la question pour rompre un trop long silence, elle me le confirma. Elle ajouta que ces beaux-parents et son mari y étaient pensionnaires pour l'éternité.

— Je crois que mes ancêtres y sont également.

— VOCLAIRE ! s'écria-t-elle. Je pensais avoir mal compris votre nom tout à l'heure. Je connais le mausolée de marbre noir de votre famille. Vous êtes donc d'ici ?

À mon grand regret, seul mon père était le dernier de la famille à être né en Provence, mais, pour une raison qui me paraissait encore obscure, il avait dû fuir la terre de ses ancêtres. Je comptais bien profiter de ma présence ici, pour recoller les morceaux d'un puzzle encore très brouillon.

— Je me souviens vaguement des obsèques de mon père, mais j'étais bien jeune. Le tombeau familial m'impressionnait par sa taille et sa noirceur.

— C'est un marbre très rare de la région, je crois. Je comprends mieux cette histoire d'oliveraie que vous pensiez trouver sur les

Hautes-Terres.

Alors que nous sortions d'une large courbe, je vis se détacher sur le ciel étoilé les majestueux cèdres du Liban sous lesquels se trouvait ma Citroën de location.

— Nous y voilà ! me confirma Clémence avec une pointe de soulagement.

J'anticipais mes remerciements, lorsqu'elle freina brusquement.

— Qu'est-ce que… ?

Derrière ma C4, je reconnus les feux arrière d'une vieille Mercédès au parechoc brinqueballant. La portière de la Citroën côté conducteur était ouverte, d'où émergeait une paire de jambes.

Notre arrivée impromptue précipita les évènements. Deux hommes d'aspect massif montèrent rapidement dans la Mercedes qui déjà avançait doucement. Hésitants, ils semblaient attendre de savoir si leur complice arrivait à démarrer ma voiture pour s'en emparer. Mon instinct de flic privé me dictait qu'il fallait absolument que je puisse au moins identifier ces brigands.

— Vite approchez-vous que je relève leur immatriculation !

Je vis alors la portière de la Citroën se refermer et un léger nuage sortir du pot d'échappement. Il avait finalement réussi à déjouer les systèmes de sécurité. Nous n'étions plus qu'à une trentaine de mètres, que déjà la Mercedes démarrait projetant derrière elle une gerbe de gravillons. Aussi soudainement, une immense explosion illumina toute la région, embrasant immédiatement les deux arbres majestueux. Dans un vacarme sinistre, la carcasse de ma belle voiture retomba à sa place, complètement disloquée.

Clémence planta ses doigts dans mon avant-bras en apercevant les cheveux en feu de mon voleur, brûlant d'un enfer qui m'était destiné.

3

J'aimais marcher sur les pas des victimes et de leurs assassins. Ainsi qu'aurait pu le faire le chien de Clémence, je humai l'air. Ce n'est pas une quelconque agréable fragrance que je cherchais, mon sens olfactif était d'ailleurs plutôt médiocre. Non, je voulais voir et sentir ce que les protagonistes de cette sinistre scène avaient respiré et admiré d'une manière inconsciente lors de leur passage dans cette jolie bastide au pied de Sainte-Victoire. Les archéologues anglais avaient séjourné dans ce gîte pendant près de trois semaines, c'était dans le rapport des gendarmes et la propriétaire des lieux me l'avait bien involontairement confirmé. J'étais à peu près convaincu que leurs bourreaux y étaient venus également. D'ordinaire, je refusais d'écouter mes a priori, mais cette fois, je le sentais au plus profond de moi, comme par instinct, ce qui dans ma science, je l'avoue n'était pas très rationnel.

Que cherchaient donc ces Anglais dans ces collines que Paul Cézanne avait magnifiées sous tous ses aspects et toutes ses couleurs, dans une soixantaine de tableaux ? Probablement pas une inspiration picturale. Maître Morgan, l'avocat franco-britannique qui payait rubis sur l'ongle mes services pour retrouver la trace ou la dépouille de ses riches clients, mais plus précisément celle d'Helen Douglas, prétendait que ce n'était pas le plus important. Selon lui, ils devaient être à la recherche d'œufs fossiles de dinosaures, nombreux dans la région. Il mentait, j'en étais convaincu et il savait que je savais, mais cela ne le dérangeait pas.

Lorsque je lui avais rendu compte de la tentative d'homicide dont je venais d'être la victime, à aucun moment il ne m'avait susurré une quelconque prudence.

Les fins limiers de la Brigade de Recherche d'Aix-en-Provence qui diligentaient l'enquête étaient dans l'impasse. Mon voleur de voiture, mort à ma place dans de terribles circonstances, avait été identifié, ainsi que ses complices, mais il ne s'agissait que de simples gitans ayant flairé la fausse bonne aubaine. Quant à savoir qui m'en voulait suffisamment pour piéger mon véhicule, là, ils pataugeaient lamentablement et je ne m'en sortais guère mieux qu'eux. Le jeune officier qui dirigeait cette cellule d'enquêteurs était le fils d'un ancien gendarme avec qui j'avais déjà eu plaisir à travailler autrefois. Il avait immédiatement compris que mon enquête, qui n'en était qu'à ses balbutiements, ne pouvait être que la cause de cet attentat. Tout comme son père, il avait une très large ouverture d'esprit, mais contrairement à l'avocat, il m'avait néanmoins conseillé de prendre du recul et de les laisser mener leurs investigations à leur manière. Eux ne risquaient rien. J'avais donc suivi en partie ses conseils en restant

une petite semaine au Cézanne hôtel, le temps de me faire un peu oublier et régler quelques affaires.

Cela faisait à présent trois jours que je résidais au domaine le Cigalon. Ce gîte au milieu des vignes détenait, je le sentais, un peu du mystère à éclaircir. J'avais fureté en vain dans les alentours à la recherche d'un infime détail qui aurait pu échapper aux officiers de police judiciaire. Alors que je caressais du regard les meubles patinés à l'ancienne et le décor typiquement provençal de cette location référencée « Gîte de France », on frappa à ma porte. L'opulente madame Morano, la propriétaire au sourire très commercial, pointa son nez dans l'entrebâillement.

— Excusez-moi Monsieur le journaliste ! Pardon, mais j'ai encore oublié votre nom. Je descends au bourg, il vous faut quelque chose ?

— Voclaire ! Théo Voclaire ! Merci bien, je vais également aller faire un tour au village.

Passer incognito dans cette contrée n'était manifestement pas chose aisée. Aussi, lorsque j'avais sonné au portail de cette location, je prétendis que j'étais journaliste et que j'avais absolument besoin de résider ici, au moins quelques jours. Ma finauderie avait marché, mais cette charmante logeuse ne pouvait m'accueillir que pour une petite semaine. Elle devait ensuite recevoir toute une famille venue du Nord, souhaitant fêter Noël dans le midi. Je me dis que s'ils étaient venus chercher les clichés « pagnolesques » de la Provence sous la neige, ils allaient être déçus. Il faisait un temps superbe. Le mistral avait chassé très loin tous les nuages, et sur le coup de midi, on pouvait même déjeuner en terrasse au petit restaurant du bourg voisin.

Mon hôtesse m'avait bien évidemment questionné, car mon métier l'intriguait.

— Que vient faire un journaliste parisien dans cette région ? Vous travaillez pour un guide touristique ? m'avait-elle demandé sur un ton faussement désintéressé.

J'aurai pu persister dans cette duplicité qui visiblement l'aurait bien arrangée, mais si je voulais en connaître davantage sur mes clients qui avaient été également les siens, je ne pouvais m'engager dans cette voie. Je prétendis donc que je travaillais pour une revue scientifique spécialisée dans l'archéologie.

— Vous aussi ! Moi, j'ignorais la présence de tant de vestiges dans la région et vous êtes le deuxième à venir fouiller dans nos vieilles pierres.

Depuis l'enfance, j'adorais jouer les naïfs et j'en rajoutais. Tant et si bien que je parus pitoyable aux yeux de la maitresse des lieux. Je feins donc ne pas être au courant de la disparition de ces chercheurs anglais, qui avaient séjourné chez elle, quelque temps auparavant.

Devant un café brûlant qu'elle m'avait servi pour m'accueillir, ma

chère madame Morano devint alors intarissable. En peu de temps, je sus tout de ces trois visiteurs étrangers, deux hommes et une femme. D'après elle, cette dernière pourtant d'une certaine classe, devait être la maitresse d'un des hommes. Il y a des signes qui ne trompent pas une autre femme, m'avait-elle indiqué sur le ton de la confidence. Sur les trois chambres, une n'avait pas été occupée. Elle s'empressa de dire que ça, elle ne l'avait pas précisé aux gendarmes. Elle n'avait d'ailleurs pas apprécié leur façon de faire. Ils étaient venus un beau matin avec un chien qui reniflait partout. Des hommes en blanc avaient fouillé de fond en comble sa maison, jusque dans sa propre chambre.

— Ils recherchaient un cheveu, une empreinte où je ne sais quoi. Comme si je ne faisais pas le ménage après chaque client !

Elle paraissait réellement choquée de ce quasi-soupçon à son égard. C'est pourtant elle qui avait donné l'alerte. Après trois jours d'absence, sans aucune nouvelle, elle s'était forcément inquiétée.

— Certes, la location était réglée d'avance, c'est Madame Douglas qui avait réservé et payé, mais ils ne manquaient jamais de me saluer très poliment avant de partir chercher je ne sais quoi. Des gens vraiment très corrects. Je me suis dit qu'ils avaient dû avoir un accident, d'autant que leurs affaires étaient toujours là.

— Il n'y avait pas de traces de lutte ? m'enquérais-je en lapant mon café, comme pour entretenir poliment une conversation qui ne m'intéressait guère.

— De lutte ? Non !

— Et qu'avez-vous fait de leurs bagages ? demandais-je toujours aussi naïvement.

— Ils avaient payé jusqu'à fin novembre et comme je devais recevoir d'autres clients, j'ai tout rassemblé dans une remise, au cas où ils reviendraient. Mais ce sont les gendarmes qui ont tout emporté. Enfin presque !

Je sentis qu'elle regrettait ce « presque ». S'estimant prise en flagrant délit, madame Morano risquait de se refermer telle une huitre.

— Sans doute quelque chose qui n'aurait pas fait avancer leur enquête ! tentai-je sur le ton de la confidence.

— Pour sûr ! Je ne vois pas ce que cette vieille bague sans aucune marque pouvait les faire avancer.

— Vous l'avez toujours ? J'adore les vieilleries.

Trop heureuse de pouvoir enfin partager le secret de sa découverte avec quelqu'un qui ne lui en ferait pas grief, elle sortit du tiroir de la commode de l'entrée un mouchoir en papier qu'elle déplia devant moi.

— Elle ne ressemble à rien, mais je me dis que si ces gens reviennent un jour, ils seront peut-être contents de la retrouver.

Avec une moue qui abondait dans son sens, j'examinai la chevalière. Contrairement à ce que je prétendis, je n'y connaissais pas grand-chose en joyau et encore moins en vieillerie. Bien que cette bague ne me sembla pas de facture récente, il m'était difficile de lui donner un âge, même approximatif. Elle était de section moyenne, mais il s'agissait vraisemblablement d'un bijou masculin. La partie métallique présentait une fine ciselure sur le dessus sertissant une pierre de forme ovale, très sombre et finement nervurée de filaments légèrement dorés, lui donnant un peu de cachet. Cette parure, a priori sans grande valeur, ne représentait aucune marque distinctive. En observant l'intérieur de la bague, on pouvait apercevoir ce même minéral tout aussi lisse. Mais était-ce réellement un bijou précieux ? Il m'inspirait néanmoins une étrange sensation.

— Comment avez-vous trouvé cette bague ?

— Je pense qu'elle devait être coincée dans l'ourlet du pantalon de velours de la femme, et qu'elle est tombée lorsque j'ai ramassé les vêtements.

Mon instinct de flic suspicieux me dictait que ça puait le mensonge, mais elle y mettait tellement de conviction, que je fis semblant de la croire. J'eus été d'ailleurs bien mal placé pour lui en faire le reproche.

4

Ce gîte provençal était meublé de manière élégante, mais on n'y trouvait que des choses ne craignant pas le passage répétitif de locataires pas toujours scrupuleux. Mon hôtesse m'ayant laissé enfin seul, je fis une rapide inspection, sachant néanmoins qu'après le passage des spécialistes en identité judiciaire et l'aspirateur de madame Morano, j'avais peu de chance de trouver quoi que ce soit.

En m'imprégnant de l'image d'Helen Douglas, seule photographie que je possédai, j'essayai de l'imaginer dans cette maison. Je m'étais installé dans chaque chambre et chaque fauteuil du salon. Petit à petit, je sentis fantomatiquement ces Anglais vivre en moi. Profitant de l'absence de la propriétaire, je fis le tour de la maison, puis de la clôture d'enceinte arborée de lauriers-tins et de pyracanthas aux baies d'un rouge éclatant. Je revins sur la terrasse agrémentée de fauteuils et d'une table en plastique vert. Je m'assis pour observer ce mur minéral, où la végétation torturée reprenait enfin ses droits.

Où étaient-ils allés ? Un escadron de gendarmes mobiles, des chiens et un hélicoptère avaient sillonné et fouillé les dix-huit kilomètres de calcaire, sans trouver la moindre piste. Même le véhicule qu'ils avaient loué en arrivant à l'aéroport de Marseille-Provence avait totalement disparu.

Le rapport des enquêteurs, que m'avait fourni Maître Morgan, démontrait que des témoins les avaient vus plusieurs fois dans les villages du Tholonet et de Châteauneuf-le-Rouge. Ils n'avaient pas l'air de touristes, mais guère plus de chercheurs. Une restauratrice de Puyloubier se souvenait même que la femme, qui s'exprimait parfaitement en français, avait posé quelques questions. Elle l'avait prise pour une étrangère cherchant à acheter une résidence dans la région.

Personne ne semblait connaître leur lieu d'exploration et ce qu'ils cherchaient vraiment. Étaient-ils en quête des vestiges de la garnison romaine de Gaius Sextius Calvinus venue fonder Aquae Sextiae, l'ancêtre d'Aix-en-Provence, et ses environs, ou espéraient-ils vraiment, comme le prétendait mon employeur, trouver des fossiles préhistoriques ?

Je décidai de me rendre à la maison de la Sainte-Victoire à Saint-Antonin-sur-Bayon. D'après les recherches que j'avais effectuées sur mon ordinateur, ce village situé au pied du flanc sud de la montagne était réputé pour son espace muséographique retraçant l'histoire de ce massif, des dinosaures à nos jours. Mes chercheurs s'y étaient peut-être rendus. N'ayant pas prêté attention à l'heure, je me heurtai à un comptoir d'accueil totalement vide. Fort heureusement, le restaurant qui se trouvait tout à côté était ouvert. À part un couple de touristes

italiens, l'endroit était plutôt calme. Quelques randonneurs trop heureux de pouvoir profiter de cette incroyable douceur se restauraient en terrasse au-dessus du petit paddock des ânes. Les Italiens, affairés à consulter leur itinéraire sur une carte, me laissèrent seul, en tête à tête au bar avec le serveur. En guise d'apéritif, je lui demandai un verre de rosé du coin. Il me proposa un vin élaboré par des retraités de la Légion étrangère sur un domaine de la commune voisine, Puyloubier. J'acceptai à condition qu'il trinque avec moi.

— Il est pas sale, hein ! fit-il en claquant la langue.

En effet le vin des légionnaires se laissait boire.

Comme mon vis-à-vis n'avait pas l'air d'être né de la dernière averse, je préférai jouer franc-jeu avec lui. Je lui présentai donc la photo d'Helen Douglas et lui posai la question essentielle.

— Pardi si je les ai vus. Ils sont même venus deux fois. Mais je les ai sentis arriver mes lascars. C'est la femme qui parlait. Les deux types n'avaient pas l'air de baragouiner français. Ils m'ont pris pour un bancal en m'interrogeant sur mille choses pour noyer le poisson.

Son accent provençal poussé à l'extrême m'amusait. Il vida son verre d'un trait et s'en servit aussitôt un deuxième. Le mien, à peine entamé, fut par équité également remis à niveau.

— Que cherchaient-ils au juste ?

— J'en sais trop rien. Elle a fait semblant de s'intéresser aux œufs de dinosaure qu'on voit dans les vitrines de l'entrée. Après elle m'a parlé de l'aqueduc romain, et tout à trac, elle est venue me parler de Louis XIV.

— Je lui ai dit qu'il était passé la semaine dernière et là, elle a compris qu'il ne fallait pas prendre le Dédé pour un couillon.

Je ne regrettai pas d'avoir joué cartes sur table avec mon nouvel ami Dédé. Il aurait tôt fait de m'envoyer balader si je lui avais parlé de journalisme. Comme je le sentais à point, je lui proposai de partager mon déjeuner. Ce qu'il accepta avec enthousiasme. C'était la première fois qu'on lui faisait une telle invitation.

— Comme quoi, les parisien'gs, ils ne sont pas tous bons à jeter ! ajouta-t-il.

Le Dédé en question avait un bon coup de fourchette et faisait honneur au breuvage de ses voisins légionnaires. Il voulut me faire gouter à leur vin rouge pour accompagner une salade landaise pas très régionale. Je dus prétexter la peur du gendarme pour ne pas le suivre sur cette pente alcoolisée.

Dédé était devenu intarissable. Au bout d'un quart d'heure, nous en étions au tutoiement très facile de certains Provençaux quand ils vous ont à la bonne.

— Mais alors, tu me disais qu'ils étaient revenus une deuxième fois.

— Hé ouais ! Ils espéraient tomber sur la petite blonde qui se trouve à l'accueil du musée, mais elle était en arrêt maladie. Alors ils sont revenus à la charge, mais avec cette fois des sabots un peu moins gros.

— Et alors ?

— Alors la British a remis ça avec Louis XIV et un certain chevalier noir et des carrières de marbre ou je ne sais quoi.

— Qu'est ce que c'est que cette histoire ?

— J'n'en sais rien. Je lui ai dit que le Roi Soleil s'était éteint depuis longtemps, mais que le jour continuait à se lever. Quant au Chevalier noir, je n'en avais jamais entendu parler et encore moins de carrières de marbre. J'ai bien vu dans son regard qu'elle me prenait pour un demeuré. Alors, je leur ai dit qu'ils feraient mieux de voir ça dans le Var du côté de Saint-Maximin. Là-bas, ils sont un peu bizarres et ils sont bien capables d'avoir des chevaliers et du marbre de toutes les couleurs.

Comme je restais dubitatif, il ajouta :

— Ma foi, ils sont repartis avec ça, et je ne les ai jamais revus.

— Et tu l'as dit ça, aux gendarmes ?

Dédé m'expliqua que lorsque les enquêteurs étaient venus poser des questions, il était absent pendant un mois afin d'aider son cousin pour les vendanges. Cette disparition inquiétante avait bien sûr été relayée par la presse, mais lui, il n'en avait été informé que plusieurs semaines plus tard. Et si les gendarmes voulaient des renseignements, qu'ils fassent leur boulot, ce n'était pas à lui de se déplacer.

Je repris ma route avec cette conclusion lapidaire. Bien que je prétendisse que l'attentat contre ma voiture n'avait pas altéré ma détermination, bien au contraire, j'étais devenu malgré tout un peu paranoïaque. Lorsqu'il m'arrivait d'être suivi d'un peu trop près par une voiture qui aurait pu me dépasser depuis longtemps, je sentais mon sang battre dans mes tempes. Je caressais alors l'arme que j'avais réussi à me procurer auprès d'une vieille connaissance qui m'était redevable.

Depuis que je sillonnais en long et en large ce massif que les Provençaux nommaient respectueusement Sainte-Victoire, paradis des grimpeurs, marcheurs, et amoureux de la nature, je commençais à bien la connaître et à l'apprécier. Je décidai de me rendre au Tholonet, joli village au bord de l'ancienne mythique Nationale 7, où « mes Anglais » avaient été aperçus à plusieurs reprises. Je m'installai dans un bar que je trouvai suffisamment fréquenté afin de me fondre plus discrètement dans la masse des clients. Les collégiens et lycéens, désormais en congé scolaire pour Noël, appréciaient également ce lieu pour son accès WiFi gratuit. Je me calai dans un angle pas trop près de leur tumulte afin de pouvoir écouter la conversation plus feutrée

des anciens. J'attendis que la serveuse aux yeux fatigués m'apporte mon expresso, et je dégainai mon cellulaire pour faire comme la plupart des jeunes qui se rassemblaient ici afin de communiquer avec d'autres amis absents via SMS et tchat frénétiques. Mon activité téléphonique fut plus calme et raisonnée. Grâce à ma connexion internet, je sus presque tout de l'histoire de ce massif omniprésent. Initialement nommée montagne de la Victoire, elle fut sanctifiée par les chrétiens médiévaux pour devenir la Sainte-Venture. Ce n'est qu'au XVII^{e} siècle que l'on francisa son nom provençal, pour devenir ce qu'il est à présent. D'autres sources me renvoyaient à des théories différentes, mais la Provence aime cultiver ses mystères.

J'avais fouillé dans les arcanes du Net, mais nulle part il n'était question de chevalier noir dans cette région, si ce n'est ce nouveau volet de Batman avec The Dark Knight qui faisait un tabac sur les écrans.

Je m'apprêtais à rechercher une éventuelle corrélation avec le Roi Soleil et la Provence, lorsque la batterie de mon cellulaire donna des signes de faiblesse, ce qui mit fin à mes recherches infructueuses. Le brouhaha m'empêcha de me focaliser sur une quelconque conversation, mais qui pourrait bien évoquer une si vieille affaire qui n'avait pas mobilisé grand monde. Sans aucun élément tangible, la disparition de ces trois personnes n'avait fait l'objet que de quelques entrefilets dans la rubrique des faits divers. Depuis, silence total.

Tandis que je rangeais mon téléphone dans ma poche, j'eus le sentiment qu'il pesait sur moi un regard insistant. Au risque d'alerter d'éventuels espions, il eût été imprudent de partir à la recherche de ces yeux inquisiteurs, qui n'étaient peut-être qu'une conséquence illusoire de ma paranoïa. Je me dirigeai vers le comptoir pour régler ma consommation lorsque j'aperçus dans le miroir derrière la barmaid le reflet de la face rubiconde d'un jeune homme au regard fuyant. Ses cheveux d'un noir corbeau et gominés dénotaient avec ses yeux et ses sourcils de rouquin. Une femme d'une quarantaine d'années se tenant à ses côtés semblait lui donner le change d'un faux couple très disparate. Elle, vêtue d'une veste sombre à la coupe parfaite, le faciès sculpté par un maquillage très structuré et une coupe de cheveux au carré, faisait mine de regarder dans la rue où il ne se passait strictement rien. Lui, une quinzaine d'années de moins, vêtu plus chichement d'un blouson de cuir un peu trop ample, me parut soumis à la hiérarchie de celle que je désignai déjà comme mon ennemie intime. J'étais persuadé qu'ils n'étaient pas là à mon arrivée, et trop affairé par mes investigations, je ne les avais pas vus entrer.

Malgré les conseils de la femme que je devinais, le faux brun ne semblait pouvoir détacher son regard pressant de ma nuque.

J'empochai ma monnaie et quittai le bar sans un regard pour

l'angle où ils pensaient s'être réfugiés. Du coin de l'œil, je perçus néanmoins une certaine fébrilité de leur part. Ils n'allaient pas tarder à me suivre, j'en étais maintenant convaincu.

Je tentai de me rassurer en montant dans ma voiture. Ici, elle était à la vue de tout le monde et je concevais mal qu'on ait de nouveau pris le risque de la piéger. Malgré cela, quelques gouttes de sueur perlèrent dans mon dos en appuyant sur le bouton « Contact ». Je fis le tour de la place et je pus ainsi m'apercevoir que le faux couple avait quitté sa position stratégique, derrière la baie vitrée. J'eus beau tourner la tête dans tous les sens, ils n'étaient pas non plus sur le parking. Je me laissai doucement glisser sur la Nationale 7 en regardant d'un œil suspicieux tous les véhicules qui me suivaient. Un coup de klaxon rageur me fit comprendre que tout le monde n'était pas là pour admirer le paysage et que le feu était vert depuis au moins dix secondes. Je me dis philosophiquement qu'à Paris, je me serais fait incendier depuis longtemps. Je pris directement la première route à ma gauche pour me diriger vers le château du village qui abritait à présent la société du canal de Provence. La route touristique et sinueuse menant dans les collines, d'une beauté à couper le souffle, me parut soudain un peu trop isolée. Je réalisai alors que le jeune faux brun gominé que j'associais à un porte-flingue pourrait bien choisir ce moment de tranquillité pour finir le travail qu'il avait manqué par la faute de gitans malchanceux. J'alternai accélérations et ralentissements, mais il ne se passait absolument rien derrière moi.

Après une vingtaine de minutes de stress, j'en étais réduit au constat à la fois rassurant et inquiétant ; personne ne me suivait, j'étais donc bien parano.

Je trouvais à présent mille bonnes raisons, toutes très crédibles pour justifier ma méprise. Peut-être s'agissait-il tout simplement d'une femme cougar avec son amant juvénile. Ou bien cette mère était-elle avec un fils qu'elle avait eu précocement. Et d'ailleurs, n'était-elle pas plus âgée que je l'imaginais ? Certaines savent si bien tricher avec les années qui passent.

J'éprouvai néanmoins une certaine frustration. Mon stress avait donc altéré mes capacités en analyse comportementale des individus. Il fallait absolument que je me reprenne.

Je poursuivis plus sereinement ma route me conduisant au domaine du Cigalon. De longues lignes droites en direction de Puyloubier me donnèrent l'impression que je devais probablement être le seul à sillonner les routes provençales ce jour-là. J'admirai au passage le cirque de la Torque, cette immense virgule de calcaire ornant joliment la montagne, comme ce collier de métal du même nom qui constituait une récompense militaire chez les Gaulois, puis chez les Romains.

Où était la maison de mes ancêtres ? Je n'en savais trop rien, mais une sorte de nostalgie commençait à s'insinuer en moi. Mes parents m'avaient-ils conduit durant mon enfance dans ces collines ? Je n'en avais aucun souvenir. D'où venaient ces images furtives frappant ainsi mon esprit ?

En passant devant un immense champ d'oliviers, je vis un couple s'affairant à la récolte. La femme disposait un grand filet sous un arbre croulant sous les olives d'un noir luisant, tandis que l'homme avec une perche munie de griffes vibrantes agitait mécaniquement les branches pour en faire tomber les fruits mûrs.

Pourtant, dans un coin de ma mémoire, il me restait le tableau vivant d'hommes avec des chapeaux de feutres, aussi noueux que les arbres près desquels ils adossaient de larges échelles. Des femmes vêtues de longs tabliers et de fichus remplissaient des paniers en osier que d'autres hommes chargeaient sur une remorque tirée par une mule. Était-ce le fruit de mon imagination ou avais-je réellement vécu ces olivades ? Clémence prétendait que j'étais trop jeune ou plus précisément pas assez vieux, pour avoir connu la grande oliveraie de mon grand-père sur les Hautes-Terres. Je m'étais également renseigné sur ce sujet, et il est vrai que bon nombre d'oliviers avaient souffert du gel de 1956 et du terrible incendie de 1989.

Préoccupé par ces souvenirs d'un autre âge, je fus surpris de parvenir aussi rapidement à destination. En arrivant à proximité du gîte, j'eus la surprise d'apercevoir une lueur bleutée à travers les arbustes de la haie. Il se passait quelque chose chez madame Morano. Le cœur battant la chamade, je m'attendais à la découvrir assassinée dans sa maison. J'avançai prudemment jusqu'au portail. Le gyrophare était celui d'un véhicule break de la gendarmerie. Sur le perron, la victime qui se portait à merveille gesticulait face à deux militaires embarrassés par tant de véhémences. Le doigt vengeur qu'elle tendit à mon encontre en m'apercevant me fit presque regretter de la voir en aussi bonne santé.

— Ah vous voilà, vous ! Vous êtes un fieffé menteur ! me lança-t-elle les bras croisés sur sa plantureuse poitrine, tandis que je descendais prudemment de ma voiture.

5

Ne me sentant plus vraiment en odeur de sainteté dans cette obscure Provence, j'avais préféré prendre un peu de distance. Mais cet éloignement ne cessait de me perturber, chaque jour davantage. C'est ainsi que je mis un temps indéfinissable avant de comprendre quel était ce grondement étrange perturbant mon rêve agité. Lorsqu'enfin je réussis à émerger de cette torpeur, je réalisai que c'étaient les vibrations de mon portable sur la table de nuit. En constatant avec peine que l'écran affichait « *Message Anaïs* », ma bouche empâtée par cette nuit de très mauvais sommeil ne put s'empêcher de grimacer un sourire. Après mettre éclairci la vue, je me précipitai sur le SMS tant attendu.

> *Bonjour, mon Papounet.*
> *Je sais qu'il est tôt pour toi, mais tu as insisté pour que je te prévienne de mon arrivée. Le vol s'est bien passé. Encore merci pour ces belles vacances et ce cadeau. Je te fais de gros gros bisous.*
> *PS – Tu as vu, j'écris normalement.*
> *Anaïs*

D'une façon un peu désuète et les yeux embués, je ne pus m'empêcher d'embrasser l'écran de mon cellulaire. C'est vrai que j'avais horreur de ce style synthétisé qu'employaient les jeunes et à présent les moins jeunes pour communiquer entre eux d'une manière plus rapide. J'étais peut-être de la vieille école, mais j'avais été horrifié de constater que ma fille utilisait parfois ce même langage dans ses devoirs scolaires, ce qui déclenchait inévitablement un gros cercle rouge de la part de ses professeurs.

Anaïs, ma petite Anaïs. Je la considérais toujours ainsi, mais à présent, elle n'avait plus besoin de se hisser sur la pointe des pieds pour paraitre aussi haute que moi. Cela faisait un an que je ne l'avais pas vue en vrai, et elle avait encore grandi. À seize ans, elle était d'une beauté qui ne manquait pas d'inquiéter le père trop absent que j'étais. Elle avait la stature et la grâce de sa mère, cette perle réunionnaise qui m'avait ravagé le cœur une douzaine d'années auparavant en me quittant.

J'avais rencontré Maeva alors qu'elle était stagiaire secrétaire dans une pépinière d'entreprises que je fréquentais. J'étais tombé immédiatement amoureux de cette belle métisse au sourire enjôleur. Notre idylle avait duré aussi longtemps que Maeva avait pu résister à l'appel de son île lointaine. Puis un jour, elle n'était pas revenue de vacances chez ses parents à Saint-Denis. Très compréhensif, je faisais l'aller et retour aussi souvent que mon compte en banque me le

permettait. Maeva revenait uniquement pour passer les fêtes de Noël avec notre petite Anaïs. Toutes deux adoraient les décorations de Paris. Maeva en profitait pour faire les magasins et gâter la famille au retour. Je compris tardivement qu'un autre homme profitait également de la générosité de ma femme. Elle avait eu la franchise de me le dire avant que je ne l'apprenne par quelqu'un d'autre. Ce coup de foudre qu'elle avait ressenti pour un de ses compatriotes réunionnais n'avait pas duré, et elle s'était excusée de cette folie passagère. Elle avait même promis de revenir à Paris et de ne plus en bouger, mais par bêtise et orgueil mal placé, je n'avais pas su pardonner à celle que j'aimais toujours en secret. Un lien indéfectible nous unissait pour la vie, le même amour que nous ressentions pour notre fille qui ressemblait trop à sa mère pour que je puisse un jour l'oublier. Seule et maigre consolation, Anaïs avait mon regard. Si j'assumais assez mal la teinte de mes yeux que je savais dérangeante pour certains de mes interlocuteurs, cette couleur noisette tachetée de doré sublimait la beauté cuivrée de ma chère enfant.

Ces quelques jours de vacances avec ma fille m'avaient permis de prendre le recul nécessaire avec cette enquête tordue. C'est le cœur léger que je repris le TGV pour me rendre cette fois à Marseille. J'avais envie de revoir cette ville que je n'avais visitée que d'une manière superficielle lors d'une précédente mission. Tout en regardant le paysage qui défilait à plus de trois cents kilomètres-heure, j'appréciai le changement de décor et la couleur du ciel qui me parût plus engageante.

Maitre Morgan que j'avais rencontré lors de cet intermède à la capitale, m'avait enfin suggéré un peu plus de prudence. Mon intégrité physique ne devait pas l'intéresser outre mesure, mais il avait inévitablement, des comptes à rendre et l'investissement qu'il engageait sur ma personne devait être rentabilisé par l'aboutissement de mes investigations. J'avais exigé qu'il m'en dise plus sur Helen Douglas et ses deux sbires. L'avocat au faciès ingrat avait enfin consenti à me transmettre par message crypté quelques détails de la vie de sa cliente, mais il s'était montré peu prolixe sur les deux hommes qui l'accompagnaient.

J'avais quitté la Provence en me faisant suffisamment remarquer. Deux jours après mon retour dans mon appartement parisien, je reçus quelques appels téléphoniques anonymes et sans voix me démontrant qu'on s'assurait de ma présence loin de Sainte-Victoire. Alors, avant mon départ, je demandai le transfert de mes communications de mon téléphone fixe vers mon nouveau portable, dont très peu de personnes connaissaient le numéro. Si les appels-espions continuaient, j'en aurais le cœur net. Mais que signifiait cette interdiction de séjour sur la terre de mes ancêtres ? Était-ce Théo Voclaire qui dérangeait ou était-ce

l'enquête que je menais ? J'ignorais tout de ma famille et ses origines.

Curieuse comme tous les enfants, Anaïs m'avait souvent questionné. Elle qui savait tout ou presque de ses racines réunionnaises, aurait aimé en savoir autant sur ses aïeux métropolitains. Je n'avais rien pu lui dire de plus que ce que je savais, c'est-à-dire vraiment pas grand-chose. Moi d'ordinaire si curieux pour fouiller dans la vie des autres, je ne m'étais jamais réellement penché sur la mienne et celle de mes aïeux. C'était comme si je me soumettais à une sorte de tabou atavique que je n'avais plus à respecter puisque j'étais, à ma connaissance, le dernier de cette lignée des Voclaire.

Ce n'était vraiment pas la bonne heure pour visiter Marseille. À l'instar de toutes les grandes villes aux heures de pointe, c'était le chaos. Aussi vite que je pus, je récupérai l'autoroute en direction d'Aix-en-Provence.

Anaïs avait été un peu déçue de cette purée de pois qui avait accompagné nos balades sur les Champs-Élysées et dans les rues inondées de guirlandes. Ici, point d'artifices excessifs pour orner les villes et villages. J'aurais aimé montrer à ma fille le spectacle saisissant de cette teinte rose irréelle que prenait au soleil couchant, ce nuage lenticulaire planant telle une soucoupe volante au-dessus du pic des mouches, point culminant de Sainte-Victoire. En arrivant place de la Rotonde, je constatai que la jeunesse universitaire avait repris ses droits dans le centre d'Aix.

Le marché de Noël du cours Mirabeau avec ses chalets en bois, recouvertes de fausse neige faisait encore un peu de résistance, mais le va-et-vient des familles chargées de cadeaux avait laissé sa place à une foule bon-enfant, pétillante de fraicheur et d'insouciance, trop heureuse de se retrouver pour fêter ensemble, l'espoir de cette nouvelle année. Tous les bars et restaurants regorgeaient de victuailles et de promesses d'un fabuleux réveillon.

Je me garai au parking souterrain du cours Mirabeau. En passant devant le miroir de l'ascenseur, j'eus de la peine à me reconnaître. J'avais, en effet, décidé d'utiliser les mêmes armes que mes ennemis. Le couple disparate observé dans un bar du Tholonet me filait bien le train. Si j'avais craint un moment que mon sens de l'analyse fût pris en défaut, j'étais au moins rassuré sur ce point. Mais je l'étais un peu moins quant au fait de savoir pourquoi.

Alors, comme le jeune gominé, je choisis de me vieillir un peu plus en me grimant d'une perruque blanche et de lunettes sombres. L'effet était saisissant. J'avais l'impression de me retrouver face à un véritable gardian camarguais, un peu perdu, loin de ses vastes prairies. Il ne me manquait plus que le chapeau et la paire de bottes.

Armé de mon nouveau look, j'estimai également judicieux de ne pas changer d'hôtel. J'aimais assez le luxe du Cézanne situé tout près

de la place de la rotonde avec ses jets d'eau parés de faux givre. En bon enquêteur privé, je devais absolument brouiller les pistes, mais il fallait également que j'en vérifie l'efficacité. La jeune femme de l'accueil qui me semblait très physionomiste fut la première à en faire les frais. Elle ne manifesta aucune réaction en enregistrant ma fausse identité : Henri Clarvoie. J'avais repris le prénom de mon père, Clarvoie étant le patronyme de la dernière victime d'un tueur en série que j'avais réussi à confondre. Le psychopathe n'avait alors pas supporté d'être trahi par ses petites manies qu'il répétait à chaque viol, achevant ses proies avec un lacet de chaussure. Il avait mis fin à ses jours en sautant d'une fenêtre de la Brigade Criminelle au 36 quai des Orfèvres, privant les familles des victimes d'une justice qu'elle espérait tant. Pourquoi avais-je choisi ce nom ? C'était l'anagramme parfaite de Voclaire, mais aussi probablement pour rendre hommage à Maude Clarvoie, cette dernière jeune et jolie jeune femme que ce malade avait froidement torturée et assassinée. Sans cette lenteur administrative, nous aurions pu éviter cet ultime drame qui m'avait laissé ce goût amer de l'échec et avait conforté ma décision de quitter les instances officielles.

6

La suite single room était magnifique, mais Henri Clarvoie n'avait pas mieux dormi que Théo Voclaire. À chaque fois que je séjournais dans cette Provence que je trouvais admirable, mais hostile à mon égard, des rêves étranges peuplés de personnages vêtus à la façon d'une époque lointaine venaient perturber mon sommeil. Les gros plans sur leur visage ou certains détails vestimentaires semblaient dignes d'un réalisateur très maladroit ou particulièrement vicieux qui refusait de me montrer cette vue d'ensemble qui m'aurait sûrement orienté. D'une manière aussi récurrente, mais étrangement peu inquiétante, j'aperçus ces mâchoires canines semblant défendre, comme l'eut fait Socrate le chien truffier, une sorte de gouffre creusé dans de la pierre noire. Était-ce un songe prémonitoire ou les stigmates d'un passé oublié ?

Bien décidé à ne pas me laisser intimider par cette menace fantôme, je devais retourner sur les lieux de la disparition des Anglais.

Madame Morano, ma dernière hôtesse m'avait fait comprendre qu'il était inutile de revenir chez elle et qu'elle se chargerait bien de mettre en garde les autres propriétaires de gîtes et chambres d'hôtes de la région. À cause de moi, selon elle, sa maison avait été pillée par un jeune homme correspondant en tous points au faux gominé qui m'espionnait dans ce bar. Elle avait appris au village que je n'étais pas le journaliste que je prétendais être.

Il est vrai que j'avais honteusement abusé de sa cupidité, mais j'espérais bientôt avoir la preuve qu'elle avait également menti aux enquêteurs. Les faits ne s'étaient visiblement pas passés comme elle le prétendait. Si j'étais visé par cette intrusion, pourquoi le gominé avait-il également tout fouillé, jusque dans sa propre chambre ? Avait-il trouvé ce qu'il cherchait ?

Avant de remonter dans ma voiture, je vérifiai dessous pour m'assurer si, comme la précédente, elle n'était pas équipée d'un mouchard. En effet, les gendarmes m'avaient prévenu qu'en analysant les restes calcinés de ma Citroën de location, ils avaient découvert un petit dispositif-espion qui permettait de me suivre à la trace. Ceux que mon enquête dérangeait au point de vouloir me faire disparaître n'avaient pas eu besoin de me suivre de près pour connaître mes déplacements.

— Vous avez perdu quelque chose, mon pauvre Monsieur ?

Le vieil homme que je m'efforçais de paraître avait suscité la pitié de cette femme à l'accent chantant.

— Non, merci Madame, j'ai retrouvé mes clés !

Alors que je m'installais au volant, mon portable sonna. L'écran affichait qu'il s'agissait d'un transfert d'appel de mon domicile. La voix

suave de la secrétaire du laboratoire d'analyse génétique d'Aix-en-Provence me rassura. Elle me passa immédiatement un expert qui confirma mes soupçons. Il avait comparé l'échantillon de sang que je lui avais transmis avant Noël, et celui-ci correspondait bien avec l'ADN d'Helen Douglas. Sans avouer la véritable raison, Maître Morgan avait réussi à se procurer le profil génétique de sa cliente. Quel dommage que les spécialistes en identité judiciaire n'aient pas trouvé cette tache sanglante avant moi, cet indice aurait pu orienter leur enquête. Il est vrai que je n'avais remarqué cette gouttelette en forme de virgule qu'après m'être allongé sur tous les lits du gîte. Sa position à l'intérieur de l'abat-jour de la lampe de chevet et sa forme caractéristique démontraient que cette éclaboussure avait été projetée du bas vers le haut. J'avais bien retenu les leçons de mon initiatrice en morphoanalyse m'expliquant comment interpréter la typicité des projections de sang contre un support. Comment cette hémoglobine était-elle arrivée ici, si ce n'est que par un coup porté avec violence alors que la victime était couchée ?

J'étais à présent convaincu que ma chère madame Morano avait menti. Il devait y avoir bien plus de sang que cela et cette fine tache avait échappé à sa vigilance.

En sortant du parking souterrain, je fus surpris de constater que le ciel avait perdu de son arrogance. Poussés par un vent d'Est, de gros nuages noirs courraient, menaçants, au-dessus de la ville et on ne distinguait plus le massif de Sainte-Victoire. Emmitouflés dans leurs manteaux, le col remonté, les passants regardaient avec inquiétude le temps qui allait radicalement changer, apportant de la gravité sur leurs visages.

Les embouteillages de la ville étaient loin derrière moi, lorsque les premiers flocons étoilèrent mon pare-brise.

Quel contraste avec ma dernière visite ! Les quelques olives noires restant désespérément accrochées aux arbres se couvraient à présent d'une inquiétante couche de poudreuse. Le ciel de plus en plus sinistre ne laissait rien envisager de rassurant. L'envie de faire demi-tour, pendant qu'il était encore temps, s'insinua doucement en moi. Le bitume prenait lui aussi une teinte aussi blanche que les flancs de Sainte-Victoire que je devinais encore, mais la route me parut suffisamment praticable, pour que je poursuive mon idée. Quitte à gâcher son réveillon de la Saint-Sylvestre, madame Morano allait devoir m'en dire un peu plus sur ce qui s'était réellement passé dans son gîte.

Je suivais les traces de pneus laissées dans la neige par plusieurs véhicules, lorsque j'aperçus dans mon rétroviseur un scintillement bleuté déchirant au loin le rideau de flocons. La lumière se fit de plus en plus vive et une ambulance du SAMU me dépassa à toute allure.

Par prudence, je décidai de ralentir. Je n'allais sans doute pas tarder à me retrouver sur les lieux d'un accident. Le décor ayant changé, je peinais à m'orienter dans ce nouveau paysage, mais une pancarte annonçant « Le Cigalon » à cinq cents mètres me rassura. La collision devait être plus loin, vers Puyloubier.

Afin de me débarrasser du look d'Henri Clarvoie, je décidai d'ôter ma perruque blanche et mes grosses lunettes. Il fallait que la maîtresse des lieux me reconnaisse. Notre dernier entretien ayant été plutôt glacial, j'en étais à me demander comment elle allait me recevoir, quand je vis dans la cour du gîte un fourgon de la gendarmerie arborant sur le côté « *Identification Criminelle* ». Mon rythme cardiaque s'emballa brutalement. L'ambulance du SAMU, que j'imaginais sur les lieux d'un accident, était reculée contre le seuil de la maison. Que s'était-il encore passé chez madame Morano ?

Je me garai rapidement devant l'appartement m'ayant hébergé durant quelques jours. Craignant le pire, je me précipitai vers les deux hommes en blanc sortant avec leur brancard. Le visage de la victime n'étant pas recouvert, j'en déduisis qu'elle n'était pas morte, mais son teint livide et ses yeux clos ne me rassurèrent guère.

— Que s'est-il passé ? m'inquiétais-je auprès d'un des infirmiers.

— Demandez aux gendarmes, je ne suis pas autorisé à en parler.

L'ambulance fut si vite refermée que je n'eus même pas le temps de m'inquiéter de l'état de santé de la victime. Toute sirène hurlante, le véhicule blanc reprit la route en direction d'Aix-en-Provence.

Exhibant ma carte professionnelle, je me présentai brièvement aux deux techniciens en identification criminelle. Le langage professionnel que j'employais les rassura, d'emblée.

— Vous pensez que c'est grave ? demandais-je avec détachement.

— Ne le répétez pas, mais il y a peu de chance qu'elle arrive en vie à l'hôpital !

Tout en rangeant son matériel de prélèvement, l'un des hommes m'expliqua en quelques phrases laconiques que selon les enquêteurs qui avaient dû s'absenter pour leurs investigations, madame Morano avait été agressée par un homme seul qu'elle aurait identifié.

— Mais que lui voulait-il ?

— Avant de sombrer dans le coma, elle aurait parlé d'une bague, je crois. Mais apparemment, il n'y a pas eu de vol. À moins qu'il ait été surpris par les clients du gîte, des nordistes.

Ôtant sa combinaison stérile, le spécialiste regarda le ciel tourmenté et pressa son collègue. S'ils ne voulaient pas coucher là, ils devaient partir au plus vite.

— Et vous, vous restez là ? s'inquiéta-t-il en tirant la porte derrière lui.

— Heu… oui ! J'avais prévu de passer la nuit par ici.

7

Le véhicule des spécialistes était déjà loin et la trace de leur passage dans la neige s'estompait lentement. Alors que j'hésitais à reprendre ma voiture, je vis un rideau se refermer rapidement. La famille venue spécialement de Dunkerque pour chercher la sérénité et les décors féériques de la Provence en hiver n'appréciait visiblement pas tout ce charivari venant gâcher ces vacances tant attendues.

Malgré l'angoisse de me retrouver naufragé sur la route, une question me taraudait. Cette bague que cherchait l'agresseur de madame Morano, n'était-ce pas celle qu'elle avait, soi-disant, découverte dans le pli du pantalon de l'Anglaise ? Qu'avait-elle de si particulier pour déchaîner une telle violence ? Le gominé, s'il s'agissait bien de lui, l'avait-il trouvée ? À moins que la victime cédant à des pressions et pourquoi pas à des tortures ne lui ait remis ce qu'il était venu chercher. Je la revis se diriger vers la commode de l'entrée et en tirer un simple mouchoir en papier. Il est évident que pour la victime ce n'était pas un bijou précieux.

La noirceur du ciel accentuait la pénombre qui s'installait brutalement. Les flocons de plus en plus gros formaient à présent un véritable voile opaque et me piquaient les yeux. Je me rapprochai de l'entrée, la neige gémissait sous mes pas. Avant de partir, les gendarmes avaient sommairement interdit toute intrusion par une ficelle et deux cachets de cire collés sur l'huisserie et la porte. D'un geste compulsif, je testai la solidité de la cire. À peine l'avais-je touchée, qu'elle se décollait de la couche vernie du bois. Je ne me souvenais pas avoir vu les enquêteurs la verrouiller. Elle ne l'était pas. J'étais déjà allé trop loin ou pas assez, il fallait que je sache. Je refermai immédiatement derrière moi.

La commode était là, comme dans mon souvenir. J'allumais la petite lampe verte posée près du téléphone. Il me semblait que madame Morano avait simplement ouvert un des deux tiroirs. La fouille du premier fut rapide. Il ne contenait que des documents relatifs à la gestion de son gîte. Le deuxième était un peu plus en désordre et j'eus été plus à l'aise sans mes gants de cuir, mais je ne tenais pas à laisser des preuves matérielles de ma perquisition illégale. Après avoir retourné toutes sortes d'objets hétéroclites, mon cœur s'emballa en apercevant un mouchoir blanc soigneusement plié. Le renflement qu'il faisait ne laissait que peu de doute quant à son contenu. Malgré ma solitude, je me sentis rougir tel un enfant pris la main dans le bocal de bonbons. J'étais en train de commettre un vol. La bague, c'était bien elle, rejoignit ma poche sans plus de scrupule. C'était le seul indice qui me permettrait de faire enfin avancer mon enquête.

Après avoir effacé au sol mes traces de pas humides, je refermai la porte. Comment recoller le scellé ? N'étant pas fumeur, je ne possédais pas de briquet. J'approchai la voiture au plus près du seuil et à l'aide de l'allume-cigare, je pus réchauffer la cire et la recoller de nouveau. Je devinais des yeux inquiets derrière le rideau, mais les touristes ne devaient pas y voir plus que moi.

La couche de neige atteignait maintenant près d'une dizaine de centimètres. En bon Parisien, je ne me sentais pas très à l'aise pour conduire dans de telles conditions, mais grâce au système antipatinage, je ne me débrouillais pas trop mal.

S'il n'y avait eu le stress de finir dans le fossé, j'aurais apprécié ce décor féérique de la Provence sous son blanc manteau, mais il devenait de plus en plus hasardeux de distinguer la route et la moindre déclivité devenait une angoisse supplémentaire. À la sortie d'une courbe, une longue côte me fit redouter le pire. Malgré toute cette électronique, les roues se mirent à patiner et je me retrouvai bloqué, au milieu de nulle part.

*

Lorsque je vis au sommet de la colline les feux ronds surmontés d'un timide gyrophare orange déchirer le rideau de poudreuse, je sus que c'était elle. Je lui fis un petit appel de phare pour lui confirmer ma présence, mais je devais être le seul inconscient à oser m'aventurer sur une route aussi déserte par un temps pareil. Je rangeai ma perruque et mes lunettes dans le sac de voyage qui ne me quittait jamais. Mes pieds s'enfoncèrent dans une couche lourde et humide. En vingt minutes d'immobilisation, ma voiture s'était lestée d'un épais manteau blanc, ce qui, dans d'autres circonstances, aurait pu la rendre agréable à regarder.

Clémence Daumas était la première personne qui m'était venue à l'esprit pour me sortir de ce pétrin. En répondant à mon appel, elle avait fait mine de me reprocher mon long silence, mais il me semblait détecter une pointe d'enthousiasme pour venir à mon secours. Quand elle m'avait dit qu'elle venait me chercher avec son tracteur, je ne me doutais pas qu'il s'agissait d'une telle antiquité. Pilotant son Massey Fergusson avec une dextérité qui en disait long sur son expérience, elle fit un rapide demi-tour et recula jusqu'à moi. Elle sauta dans la neige et vint à ma rencontre. Son petit sourire énigmatique me fit un bien fou. Elle ignora la main que je lui tendais et m'embrassa sur la joue.

— Décidément, nous sommes faits pour nous rencontrer dans des circonstances… assez particulières ! fit-elle en frottant ses gants l'un contre l'autre.

Elle avait troqué son blouson de cuir usé contre un épais anorak de montagnard. Ses cheveux dépassaient d'un gros bonnet de laine

s'alourdissant déjà de gros flocons qui ne cessaient de tomber. Tandis que je la remerciais chaleureusement d'être venue me sortir de ce bourbier, elle baissa une barre de traction qu'elle accrocha en un clin d'œil à l'avant de ma voiture. Maladroit comme un citadin, je ne savais que faire pour l'aider.

— Ne trainons pas, sinon on va être bloqués ici, tous les deux. Je vais essayer de vous tracter jusqu'à la maison. Si ça ne marche pas, on la dégagera pour laisser passer le chasse-neige.

Sans autres commentaires, Clémence grimpa dans sa cabine avec une souplesse qui m'étonna. Penaud, je remontai dans ma voiture. Tout en restant concentrée sur sa conduite, elle se retourna plusieurs fois pour vérifier que tout se passait bien. Malgré ses hautes roues, le vieux tracteur peinait parfois, mais elle roulait dans sa première trace pour suivre son chemin.

En arrivant dans la cour du domaine, Socrate qui guettait l'arrivée de sa maitresse sortit de sa cachette. Ses larges pattes semblables à celles d'un saint-bernard s'enfoncèrent à peine dans l'épaisse couche. Le lourd bouvier bernois gambadait en jappant à présent autour de moi, me faisant une fête qui interpella Clémence. La porte d'entrée de la grande bastide s'ouvrit. Une jeune fille enveloppée d'un châle vint à notre rencontre. Elle me tendit une main.

— Bonjour ! Vous êtes Théo, je suppose !

— Heu ! Oui enchanté.

— Je vous présente Joana, ma fille ! intervint Clémence.

Socrate de plus en plus excité me bouscula de sa grosse tête.

— Hé bien ! Qu'est-ce qu'il a ce chien ? Il vous connaît bien on dirait ! Ou alors, vous avez une chienne !

Intrigué par la haute silhouette qui venait d'apparaitre devant la porte, je ne pus répondre que je n'avais aucun animal de compagnie et que je connaissais à peine Socrate que je n'avais pas vu depuis plusieurs semaines.

L'homme aux cheveux aussi blancs que la neige, souhaitant voir à quoi je ressemblais, s'approcha suffisamment, mais garda ses distances pour ne pas me tendre la main. Vêtu d'un lourd manteau façon Sherlock Holmes, il cultivait manifestement son look très british. Passé un premier moment de surprise qu'il parvint à dominer, son regard trahissait une sorte de mépris à mon égard. Était-ce encore sa façon d'être en accord avec cette allure très distinguée qu'il se donnait ? Je sentis autre chose, une sorte de malaise.

— Mon grand-père ! me souffla Joana.

Socrate qui ne me quittait pas d'un centimètre fut déçu lorsque sa maitresse lui ordonna de rejoindre son abri. Il y avait dans le regard de ce chien et dans son attitude à mon égard un je ne sais quoi qui m'intriguait.

— Rentrons nous mettre au chaud ! ordonna Clémence.

Joana qui s'accrochait à ma manche pour ne pas tomber, me glissa

— Il vous a à la bonne, on dirait.

— Qui ça ?

— Je parle de Socrate, pas de mon grand-père !

— C'est vrai qu'il est sympa ! Je parle de votre chien bien sûr.

— Je le trouve bizarre ! C'est la première fois que je le vois agir comme ça avec un étranger. Je parle toujours de Socrate ! fit-elle dans un éclat de rire cristallin.

Elle poursuivit sur le ton plus confident.

— Pour mon grand-père, ne faites pas attention.

Alors que nous nous débarrassions de nos vêtements mouillés, le vieil homme préféra garder son Macfarlane en laine d'Écosse.

— Bon, maintenant que je suis rassuré, je vais vous laisser.

— Tu ne vas pas partir par ce temps ! fit Clémence sur un ton peu convaincant.

— Je te l'ai dit, on m'attend sur Aix. Et puis, aucun souci avec mon 4X4. De plus, j'ai les roues cloutées.

J'avais effectivement aperçu un énorme Toyota haut perché garé près d'une remise.

L'homme embrassa sa petite-fille et plus sobrement sa fille. Je l'entendis alors prononcer quelques expressions provençales qui résonnèrent à mon esprit :

— Bon bout d'an et à l'an qué vint, si sian pas maï, que segen pas men ! Quoi que !

Il inclina la tête en passant devant moi, sans un mot. Il était évident que cet homme n'appréciait pas ma présence ici et encore moins l'accueil qui m'était réservé, mais je ne pus m'empêcher de lui dire sur un ton saupoudré d'ironie :

— Au revoir Monsieur et bonne route !

Lorsque la porte se referma, les deux femmes se regardèrent en soufflant.

— J'espère que ce n'est pas moi qui le fais fuir, je l'ai senti un peu…

Clémence posa une main rassurante sur mon avant-bras. Je perçus alors, mais sans doute me trompais-je, une certaine sensualité.

— Ne faites pas attention, il est parfois… bizarre.

— Excusez-moi, mais j'ai déjà entendu, il y a certainement très longtemps, ce qu'a dit votre père, mais je ne sais pas ce que ça veut dire.

— À l'an qui vient ! Si nous ne sommes pas plus, que nous ne soyons pas moins !

— Et pourquoi a-t-il ajouté ; quoi que ?

— Je vous l'ai dit, il est parfois bizarre. Un vin chaud vous irait ?

— Volontiers Clémence. Et merci encore de votre aide. Sans vous, je serai probablement transformé en bonhomme de neige.

Elle ne me répondit que par un sourire. Je repensais à notre première rencontre, lorsque me soupçonnant de voler ses truffes, elle m'avait menacé avec un fusil avant de m'offrir un thé. Soudain, la lumière qui vacillait depuis plusieurs secondes s'arrêta. Joana s'empara rapidement d'une lampe torche, puis elle alluma quelques chandelles.

— Une ligne a dû céder. Je crois bien que je vais devoir mettre le groupe électrogène en marche. Tenez ! fit-elle en me tendant une bougie.

Elle arrêta subitement son geste, comme subjuguée par ce masque que devait me donner la flamme dansante.

— Ça alors ! Vous ressemblez à mon père !

— Joana ! s'écria sa mère, contrariée par cette révélation.

— Comment ça, nous sommes cousins ? Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

— Petits cousins ! Et par alliance seulement.

Dehors, le ronronnement du groupe électrogène devint plus régulier et la lumière revint enfin. Avant que sa fille ne rentre, Clémence me raconta comment elle avait compris tardivement notre lien familial. Paul, son défunt mari était le neveu de mon grand-père Henri Voclaire. Ce dernier avait une sœur qui s'était mariée avec un certain Charles Daumas.

Privé dès mon enfance de véritable famille, ces notions filiales me faisaient toujours des nœuds aux neurones. J'en restais donc avec cette conclusion : Clémence n'avait aucun réel lien sanguin avec moi, mais Joana était ma petite, petite cousine.

— Mais, je ressemble vraiment à votre mari ?

— Paul avait les yeux très bleus, il tenait ça de sa mère, tandis que vous, c'est la couleur des vôtres qui m'a interpelée, plus que cette ressemblance. Mais à la réflexion…

Je la sentis troublée.

— Moi je trouve que c'est complètement dingue ! ajouta Joana qu'on n'avait pas entendu arriver.

Clémence eut l'air gêné lorsque sa fille se planta devant moi. La jeune et jolie demoiselle aux yeux aussi bleus que ses parents paraissait heureuse de voir en moi ce qu'elle avait perdu avec la disparition de son père dont j'ignorais encore les circonstances.

— Vous savez, fit Joana en soutenant mon regard, je ne sais pas vous, mais moi, on me cache beaucoup de choses dans cette famille.

Je m'apprêtais à lui avouer qu'en venant enquêter dans la région, j'espérais, moi aussi, connaître un peu plus l'histoire de mes ancêtres et briser ces vieux tabous ridicules, lorsque Socrate aboya dehors. Cette diversion parut arranger sa maitresse. Ainsi, elle n'avait pas à intervenir dans cette conversation. Elle souleva le rideau.

— Ah ! Voilà enfin le chasse-neige !

Je sentis dans cet enthousiasme excessif une façon de mettre un terme à cette discussion dérangeante.

— Très bien ! Merci encore de votre aide Clémence. Je crois que…

— Maman ! On ne va quand même pas laisser partir Théo par ce temps. Et puis il y a ces tueurs dehors !

— Comment ça des tueurs ? s'étonna Clémence.

Joana nous expliqua que pendant que sa mère était partie avec le tracteur, les gendarmes s'étaient arrêtés pour poser des questions et lui demander si elle avait vu un véhicule suspect avec un couple à

l'intérieur.

— Mais pourquoi dis-tu que c'étaient des tueurs ?

— Après j'ai vu passer l'ambulance, puis une camionnette bleue de l'identification criminelle, c'était marqué dessus. Alors comme tu m'as dit que quelqu'un en voulait à Théo pour son enquête…

Belle déduction ! Clémence avait donc tout raconté à sa fille. Réalisant le danger, elle changea immédiatement d'attitude et me pria subitement de passer la nuit ici. La maison était suffisamment grande.

— Et puis, on a toujours quelque chose au congélateur, s'empressa d'ajouter Joana.

— Merci, c'est vraiment gentil de votre part, mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Ces gens sont vraiment dangereux, et je ne voudrais pas vous mettre en péril.

— Ils ont vraiment tué quelqu'un ! Mais pourquoi ? s'inquiéta Joana.

— Ils ont agressé violemment une femme. Elle avait dû découvrir quelque chose de très important.

Machinalement, je m'assurais de la présence de la bague dans ma poche. Était-ce pour ce bijou que madame Morano avait été agressée ? Si comme le craignait le gendarme, elle succombait à ses blessures, je ne saurais jamais comment étaient disparus ces Anglais. Mais pourquoi avait-elle menti ?

— Vous connaissiez la propriétaire du Cigalon ?

— Judith Morano ? fit Clémence. Il m'arrive de la rencontrer. Vous pensez qu'elle est morte ?

Je tentais de la rassurer, mais j'en étais moi-même bien peu convaincu. D'après un des techniciens, elle avait pu identifier son agresseur et j'étais persuadé qu'il s'agissait du gominé.

Souhaitant changer de sujet, la frondeuse Joana se rapprocha davantage et je sentis alors son doux parfum.

— Alors comme ça, nous sommes cousins ! On peut se tutoyer alors ?

— Je n'y connais pas grand-chose en cousinage, mais on peut effectivement se tutoyer.

— Bonjour cousin ! fit-elle en me gratifiant d'un baiser sur la joue.

Sa fraicheur et sa spontanéité m'amusèrent.

— Si tu veux en savoir plus sur nos aïeux, on peut demander à ma grand-mère, enfin, la grand-mère de papa. Elle est un peu… fatiguée, mais elle connaît plein de choses sur notre famille.

Clémence soupira de dépit en secouant la tête. Elle sentait que sa fille allait oser commettre un interdit.

— Je sais Maman ! Ça ne va pas plaire à ton père, mais on s'en fiche. De toute façon, il n'a jamais aimé les Daumas, mais moi, ce sont

mes racines, et j'y tiens.

Ma petite-cousine avait visiblement un caractère bien trempé. Elle ajouta qu'elle en avait assez de ces non-dits, de ces secrets d'un autre âge, auxquels elle ne comprenait rien.

— On ira voir Mamie Rose dès demain matin pour lui souhaiter un bon bout d'an, c'est comme ça qu'on dit ici. D'accord Théo ?

— Heu… Oui ! Volontiers ! Elle habite loin d'ici ?

Joana emplit la maison de son rire sonore.

— Non, elle est dans le petit mas, juste à côté. Mais à son âge, elle se couche comme les poules.

9

Sublimé par la blancheur des toits recouverts de neige, un rai rougeâtre de soleil d'hiver s'insinuait sous les volets, inondant d'une couleur surréaliste la chambre mansardée. Après quelques secondes d'effort, je parvins enfin à ouvrir complètement les yeux et à réaliser où j'étais.

La veille au soir, Clémence et sa fille nous avaient préparé un délicieux repas évidemment agrémenté de leurs excellentes truffes et je l'avais constaté a posteriori, un peu trop arrosé des vins de Provence. Les mets étaient si savoureux qu'il m'avait semblé faire un repas de Saint-Sylvestre avec un jour d'avance. L'une et l'autre n'aimaient pas ces réveillons de fin d'années. Souhaitant néanmoins me faire honneur, elles avaient anticipé sur la date. Puis, à demi-mot, je crus comprendre que Paul Daumas était décédé un 31 décembre et que cette date résonnait dans leur cœur avec un goût amer. Lorsque j'avais tenté de connaitre les circonstances, Clémence avait éludé. Le sujet paraissait encore trop sensible pour en parler ouvertement, cela évoquait visiblement un drame difficile à aborder.

— Pas ce soir ! avait supplié Joana d'une voix presque enfantine.

Puis, habilement, la jeune fille avait alors détourné la conversation concernant notre famille, dont finalement, nous ne connaissions pas grand-chose.

Mon métier et mon parcours atypique d'enquêteur la passionnaient réellement et elle m'avait posé mille questions. Elle voulait en savoir beaucoup plus que je ne pouvais lui dire sur mes investigations. Joana avait effectivement entendu parler de la disparition de ces chercheurs britanniques, mais comme beaucoup de Provençaux, elle avait oublié ce fait divers. Elle s'était imaginé que cette affaire, qui ne les concernait peu, était résolue. Alors, avec l'agilité intellectuelle de sa génération, Joana avait dégainé son iPhone et trouvé une multitude d'articles concernant Helen Douglas, avant sa venue en France. Voyant que je m'extasiais sur son petit bijou bien plus performant que mon simple cellulaire, elle me rangea définitivement dans la catégorie des ringards.

— On est au vingt et unième siècle, cousin ! Si tu ne vis pas avec ton époque, t'es foutu !

— Joana ! s'était écriée sa mère choquée par tant d'impertinences.

Ma petite cousine était venue s'excuser en riant et me gratifiant d'une bise humide, m'assassinant davantage en ajoutant :

— Je t'aiderai si tu veux.

*

La bouche un peu pâteuse, je tentais de remettre de l'ordre dans

ces rêves étranges qui avaient perturbé mon sommeil, mais plus je m'éveillais et plus ils s'estompaient et finalement, il ne me restait que des bribes incompréhensibles, peuplées de personnages violents et de chiens loups. Je jetai alors un coup d'œil à mon poignet pour voir ma montre, mon regard se figeant sur mon annulaire gauche. Je ne me souvenais pas d'avoir glissé à mon doigt cette chevalière qui m'allait à la perfection. Je n'avais jamais porté un tel bijou, mais d'une manière consciente, je l'aurai plutôt mis à la main droite. Cette position avait-elle une signification ? Les reflets dorés de la pierre noire brillèrent d'un éclat étrange. J'orientai alors la bague vers le rayon lumineux pour en augmenter le reflet. À moins que ce ne soit les effets de mon cerveau embrumé, la réfraction sur le plafond semblait dessiner la silhouette approximative d'une tête d'animal.

Dehors, les aboiements de Socrate me tirèrent définitivement de ma torpeur. Je poussai les volets de bois donnant sur la cour enneigée. Le ciel avait repris sa couleur limpide et le vent ayant chassé très loin les nuages me parut assez doux. La couche de poudreuse ne résisterait pas longtemps.

Le bouvier bernois marchait de long en large en regardant d'un air inquiet la porte d'une jolie bâtisse que je n'avais pas remarquée. Lorsque sa maitresse apparut sur le seuil, il jappa comme un jeune chiot. Il attendit qu'elle ait franchi une sorte de périmètre invisible et interdit, pour venir se frotter à son pantalon. Emmitouflée dans son blouson d'homme qu'elle portait lors de notre première rencontre, Clémence tenait un panier d'osier recouvert d'un tissu rouge et blanc. Lorsqu'elle m'aperçut à la fenêtre, elle me fit un petit signe de la main, pour me saluer puis un deuxième m'invitant à descendre.

Alors qu'elle rentrait se mettre au chaud, j'admirai de mon perchoir l'étendue de ce domaine qui avait dû, en d'autres temps, être une ferme très active. Seuls les toits d'une très vieille grange et du pigeonnier donnaient quelques signes de fatigue, mais le reste était magnifiquement entretenu par plusieurs générations de propriétaires visiblement aisés. Je tentais d'imaginer la cour avec son parterre enluminé de couleurs printanières. Pour l'instant, la sculpture antique d'une femme nue, légèrement drapée sous un voile trônant au centre du massif se contentait d'un chapeau de neige dégoulinant.

Malgré le repas copieux de la veille, je sentis les réclamations sonores de mon estomac. Après une douche bien chaude que je terminais toujours par un jet plus froid pour me revigorer, je descendis rapidement l'escalier menant dans le hall pavé de dalles noires et blanches. Les marches de pierre usées par des décennies, voire des siècles de passage, témoignaient s'il en était besoin, de l'authenticité de cette demeure. Clémence possédait là un bien joli patrimoine. Je m'arrêtai un instant dans un couloir orné d'un miroir. J'admirai une

dernière fois la chevalière avant de la ranger dans ma poche. Il était inutile de susciter des questions embarrassantes quant à sa provenance.

Clémence m'accueillit avec un franc sourire et m'embrassa. Comme si cela avait été le cas la veille, elle me tutoya immédiatement, s'inquiétant si en dépit de nos légers excès, j'avais bien dormi. Je m'apprêtais à mentir lorsque la pétillante Joana entra dans la cuisine, enveloppée dans une légère robe de chambre en soie, dont les plis démontraient qu'elle venait d'être sortie pour l'occasion. Elle passa ses doigts fins dans sa chevelure faussement négligée, mais il était évident qu'elle était passée par la salle de bain avant de nous rejoindre. Elle avait même poussé la coquetterie en se parfumant légèrement. Je sentis également son haleine fraiche lorsqu'elle m'embrassa.

Elle tendit sa joue à sa mère et je compris dans l'attitude silencieuse et le regard de Clémence que tout comme moi, elle n'était pas dupe. Ma petite cousine tenait à se présenter dans ses plus beaux atouts.

— J'ai fait un drôle de rêve cette nuit ! fit Joana en s'étirant devant la cuisinière.

Elle souleva le couvercle en fonte avec un crochet et saisit une buche fendue dans un panier qu'elle glissa dans les braises ardentes.

— Je sais ce n'est pas très moderne, mais j'adore cette chaleur et cette douceur qu'elle procure. Pas vrai M'man ?

Clémence esquissa un sourire.

— Et ce rêve ?

— J'ai l'impression que cela se passait dans cette cour, mais elle était un peu différente. Il y avait des soldats à cheval. Ils cherchaient quelque chose ou quelqu'un. Pour je ne sais quelle raison, j'étais cachée dans le grenier à foin. L'un des hommes m'a vue et a pointé son épée dans ma direction.

— Et alors ? dit sa mère.

— Alors rien, j'ai eu peur et je me suis réveillée.

— Comment étaient-ils habillés ? m'inquiétai-je à mon tour.

— Je ne sais pas trop, on aurait dit des chevaliers, comme celui du tableau de Mamie Rose !

Moi aussi, j'aurais aimé me souvenir de mon rêve qui présentait visiblement quelques similitudes. J'avais soudain une folle envie de voir ce portrait.

— Et… tu fais souvent ce genre de rêve ?

— Joana adore se faire peur ! coupa sa mère en nous servant le petit déjeuner.

10

Il régnait dans le vestibule une odeur indéfinissable, semblable à de l'encens et de fleurs séchées. Quelques gravures contemporaines ornaient les murs de pierres. Joana frappa avec insistance à la porte qu'elle poussa sans trop attendre. En traversant la cour, elle m'avait prévenu que son arrière-grand-mère était un peu sourde et qu'il fallait parler fort. D'après ma cousine, son aïeule souffrait entre autres, d'une forme de la maladie d'Alzheimer.

— Bonjour Mamie Rose !

Contrairement à ce que je pensais, la vieille femme n'était pas alitée. Elle était confortablement assise dans un fauteuil articulé électriquement. La télévision diffusait un concert de musique classique. Bien qu'un peu élevé, le son était tout à fait supportable. Comme si nous n'existions pas, Rose Daumas regardait avec intérêt le premier violon grimaçant de bonheur, la joue calée contre son instrument. En véritable mélomane, elle partageait cette même extase en penchant la tête du même côté que l'artiste. Je profitai de cet instant de relative solitude pour contempler la salle de séjour. Les très vieux meubles de merisier sentaient bon la cire. Il y avait peu de photographies retraçant son passé, mais beaucoup plus d'images pieuses et de crucifix.

La vision de cette vénérable grand-mère, seule dans sa bulle, me fascinait. Ses petites lunettes posées sur le bout de son nez et son chignon bien fait lui donnaient un air de personnage de dessin animé. S'était-elle coiffée et habillée elle-même, ou était-ce l'œuvre de Clémence que j'avais vu sortir de cette bâtisse, alors que j'ouvrais les volets ?

— Mamie, je voudrais te présenter quelqu'un !

La voix qui venait de couvrir la musique dérangea la vieille femme et ses yeux devinrent de glace en tournant la tête vers nous.

— Qu'est-ce que c'est encore ? Vous voyez bien que je suis occupée.

— Mamie ! C'est moi, Joana ! Ce concert, ça fait deux mille fois que tu le regardes !

Grâce à la lumière bleue du voyant du lecteur DVD, je compris alors qu'il ne s'agissait pas d'une émission télévisée.

L'insistance du regard qui venait de se poser sur moi m'impressionna.

— Bonjour ! murmurai-je presque timidement.

Rose ne répondit pas. Le plissement de ses paupières démontrait qu'elle fouillait dans sa mémoire défaillante afin de reconnaitre ce visage. Elle tendit vers moi ses doigts tremblants et déformés par l'arthrose qu'elle laissa en suspens et soudain son visage s'éclaira et

perdit de son hostilité.

— Henri ! … Ils t'ont enfin relâché !

J'avais vu peu d'images de mon père et de mon grand-père, mais de toute évidence, j'avais un air de famille avec l'un d'eux et probablement les deux.

— Je m'appelle Théo ! Théo Voclaire.

— Oui je sais, c'était ton nom de guerre. Mais c'est fini tout ça. Tu n'as pas trop souffert au moins ? Ces maudits Anglais tout de même.

Je regardai Joana pour tenter de comprendre, mais elle était aussi hébétée que moi. Il était clair que son aïeule mélangeait le présent à un certain passé, mais de quoi parlait-elle ?

Rose manipula la télécommande de son fauteuil et se retrouva debout sans aucun effort. Elle mit néanmoins quelques secondes supplémentaires pour redresser complètement sa colonne vertébrale.

— Viens ici que je t'embrasse, mon grand.

Devais-je rester dans cette duperie pour en savoir davantage ou lui imposer une vérité dont elle devait se moquer éperdument ? Je m'approchai et je trouvai son visage fripé délicieux de tendresse. Elle planta ses yeux mordorés dans les miens et je compris la gêne que pouvait provoquer une telle couleur.

Joana qui était dans mon dos s'extasia soudain :

— Ça alors, je n'avais pas remarqué, mais vous vous ressemblez vraiment.

La vieille femme haussa les épaules.

— Tu parles d'une découverte ! Nous avons le même père quand même.

Rose qui s'accrochait à mon bras me prenait donc pour son frère. Je remerciai intérieurement ma cousine qui avait trouvé la bonne formule, mais je me trompais sur ses intentions, car elle ajouta :

— Non Mamie, je parlais de la toile !

Je me retournai brusquement. Le nez en l'air, Joana faisait face à une cheminée. Les jambages de pierre rose étaient surmontés d'une lourde tablette finement sculptée dans un minéral noir nervuré de fils dorés. Le mélange audacieux des couleurs aurait pu paraitre pour le moins anachronique, mais bien au contraire, il s'accordait à merveille. La hotte imbriquée dans le mur était ornée d'un immense portrait. D'une pression sur l'avant-bras et d'un geste de l'autre main, la sœur de mon grand-père me demanda de l'accompagner jusqu'au tableau.

Si le cadre avait légèrement perdu de sa lointaine splendeur, la peinture à peine défraichie était magnifique. On aurait dit une photographie tant les détails étaient criants de vérité. Un chevalier au regard étrange portait élégamment un chapeau orné d'une plume. Ses fines moustaches et ses cheveux longs lui donnaient une allure de

mousquetaire. Le décor à l'arrière-plan représentait une sorte d'autel et une colonne de marbre noir étrangement semblable au tablier de la cheminée qui se trouvait devant moi. À n'en pas douter, l'homme était un noble ou du moins, un personnage très important. À bien y regarder, et avec un peu d'imagination, il y avait effectivement une certaine similitude de traits avec celui que je voyais tous les matins dans le miroir en me rasant. Rien n'indiquait son nom, mais ce moustachu aux cheveux longs commençait à m'enchanter. Il me plaisait même d'imaginer qu'il puisse s'agir d'un de mes lointains ancêtres.

— Tu vois, les Allemands n'ont pas réussi à le voler celui-là. Faut dire que je l'avais caché là où tu sais.

Aie ! Qu'étais-je supposé savoir ?

— Heu… non ! J'avoue qu'avec tout ça, j'ai un peu perdu la mémoire ! mentais-je sans vergogne.

— Ah ! Toi aussi ?

Elle tira sur mon bras et me confia à l'oreille :

— Je l'avais mis dans la galerie…, avec les autres.

— Tu as bien fait. Il faudra que tu m'expliques comment on y va. Ça aussi, c'est un peu flou pour moi.

— Hé ben mon pauvre vieux ! T'as vraiment perdu la boule. Ils t'ont fait un lavage de cerveau ou quoi ?

Sans s'occuper de nous, Joana pianotait sur son iPhone. Toujours en silence, elle fit défiler quelques pages de différents sites spécialisés dans la peinture, puis elle me fixa avec de grands yeux ronds et me susurra :

— Tu as vu la signature ?

— Hyacinthe Rigaud ! chevrota Rose. Ça doit valoir une petite fortune maintenant. C'est pour ça que les *boches* voulaient nous le piquer.

Ma grand-tante avait-elle lu sur ses lèvres ou entendu ce murmure ? Je commençais à douter de sa réelle surdité.

À mon tour, je regardai le paraphe de l'artiste. Je n'avais jamais entendu parler de ce Hyacinthe Rigaud, mais étant donné que j'étais censé connaître l'origine de ce tableau, j'approuvai la prudence de Mamie Rose qui avait si bien protégé l'œuvre d'un lointain pillage.

— Allez ! On va fêter ton retour. J'espère que les Britishs ne t'ont pas dégouté du whisky ?

Je jetai un coup d'œil à ma montre : 10 h 45. Contrairement à mon grand-père qui, pour je ne sais qu'elle raison devait avoir des griefs contre nos voisins d'outre-Manche, moi je n'avais aucune rancœur à leur égard. Toutefois, il était peut-être un peu tôt pour gouter à leur breuvage. Joana vint à ma rescousse.

— Heu… Mamie. Tu as vu l'heure ?

Le regard de Rose perdit subitement de sa bonhomie et prit une teinte fauve d'animal prêt à mordre.

— De quoi elle se mêle, celle-là ? fit-elle, furieuse. Fichez-moi le camp !

Si je doutais de la surdité de ma grand-tante, les symptômes de la maladie d'Alzheimer étaient quant à eux bien réels et visiblement, il valait mieux éviter de contrarier celle qui pouvait nous apporter un peu de lumière.

— Calme-toi Rose ! Joana reste avec moi. Et puis…, je trouve qu'il n'y a pas d'heure pour fêter nos retrouvailles.

11

Le chasse-neige passé au cours de la nuit laissa de gros monticules grisâtres sur les bas-côtés, mais la route était parfaitement dégagée. Estimant que pour faire plaisir à ma grand-tante, j'avais un peu trop bu de cet excellent whisky, Joana avait pris d'autorité le volant. Je me laissais donc conduire avec une certaine délectation, profitant de ce spectacle des oliviers et des rangées de vignes croulant sous de lourds manchons blancs. Toutefois, comme je sentais toujours planer sur moi la menace de ce tueur, j'avais tenu à reprendre l'apparence d'Henri Clarvoie. Ma perruque et mes lunettes avaient évidemment déclenché l'hilarité de ma petite-cousine, mais je préférai rester prudent.

Tout seul, je n'aurais jamais retrouvé ce cimetière que j'avais aperçu avec Clémence peu de temps avant que ma voiture explose sous nos yeux.

— C'est marrant ! Depuis que je connais Mamie Rose, je l'ai toujours considérée comme une vieille personne. Je ne m'étais jamais dit qu'elle avait eu une vie de jeune femme. Tu crois que c'est normal ?

Un si petit détail semblait la préoccuper et je fus forcé de la rassurer. Bien sûr que c'était normal. Joana n'échappait pas à cette règle qui veut que les enfants ne puissent pas s'imaginer que leurs grands-parents, et a fortiori leurs arrière-grands-parents, aient eu une vie avant eux. Joana n'était pourtant plus une enfant, mais elle franchissait ce cap seulement maintenant. Elle avait au moins la chance de connaitre une partie de ses ancêtres et d'avoir un minimum de références. Moi, je découvrais enfin quelques-unes de mes racines et j'étais fou de joie. Je me sentais comme un gamin abandonné qui rencontre ses parents pour la première fois. Mais ce parent-là était plutôt éloigné. D'après Joana, Hyacinthe Rigaud était le portraitiste assurément le plus célèbre des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

— Il a peint plusieurs générations de Bourbon et son œuvre la plus connue est celle de Louis XIV en costume de sacre, m'avait-elle affirmé après que nous ayons quitté Rose.

— Et ce cher Monsieur Rigaud aurait tiré le portrait de notre ancêtre dont on ne connait même pas le nom ?

— Ça viendra ! Tu sais, Mamie, il ne faut pas trop la bousculer. Elle est toujours dans son monde. Parfois elle en sort.

— Et… elle boit souvent ?

— D'après Maman, elle aime bien son petit whisky une fois par semaine et son léger verre de vin chaque midi.

— Ça ne lui réussit pas trop mal, on dirait.

J'aperçus enfin les quatre cyprès que j'associais au cimetière

aperçu il y a très longtemps. Si Rose ne nous avait pas appris grand-chose quant à notre famille, elle nous avait néanmoins livré un détail important. La lourde tablette sculptée de la cheminée n'était pas là par hasard. C'était le même marbre noir que celui du tombeau des Voclaire. Le regard bleu de ma cousine s'était soudainement illuminé. Comme moi, elle eut immédiatement envie de se rendre dans ce cimetière.

Joana se gara entre deux tas de neige sale. Le mur d'enceinte ne me parut pas aussi grand que dans mon souvenir. Une fois debout, je pus voir au-dessus. L'endroit était vraiment étrange. Malgré le soleil éclairant la cime des hauts arbres pointant vers le ciel bleu, je le trouvai sinistre et froid. Ces lieux dans lesquels je me rendais, il faut bien le dire, rarement, sont peu empreints de gaité, mais je sentis un réel malaise. Joana passait déjà la lourde grille en fer forgé qu'elle poussa violemment tant elle était bloquée par l'amas de neige. Elle était donc la première à la franchir depuis hier au soir. Que faisaient donc cette femme et cet enfant priant près d'une sorte de mausolée ? Je ne distinguais aucun autre accès. Par où étaient-ils donc entrés ? Bien qu'elle ne montrât pas son visage, la silhouette de cette veuve en noir ne me parut pas complètement étrangère. Où l'avais-je déjà rencontrée ?

— Tu viens ? me fit Joana d'une voix à la fois forte et feutrée, craignant de profaner ce lieu de repos éternel.

Marchant à grandes enjambées pour éviter les mottes glacées, je la rejoignis au carrefour d'une allée où elle m'attendait.

— Alors, c'est où ?

La mine de ma cousine avait changé. Ses yeux tristes désignèrent l'allée sur notre droite.

— La tombe de mon père est par là. Celle des Voclaire est juste derrière.

Marchant avec précaution entre les tombes recouvertes d'un manteau blanc commençant à fondre, je cherchai du regard la femme et l'enfant aperçus quelques secondes plus tôt dans ce même angle ombragé. Ils n'étaient plus là. Sans doute étaient-ils derrière la haute pierre noire qui dominait toutes les autres.

Joana s'arrêta devant un tombeau de granit rose. Ses traits se figèrent comme un masque de pierre. Son regard n'avait plus rien de celui d'une adolescente affligée. Il prenait même cette incroyable noirceur teintée de colère. D'un geste vif, elle dégagea le dessus de la pierre tombale, puis elle souffla sur ses petits doigts rougis par le froid. N'osant pas interrompre cet instant de recueillement je tendis le cou pour voir ce qu'étaient devenus cette femme et son enfant, mais rien.

Ils ne s'étaient quand même pas volatilisés.

— C'est injuste ! souffla Joana entre ses dents.

Je posai ma main sur son épaule.

— Qu'est-ce qui est injuste Joana ?

Elle secoua la tête et ne répondit pas, tout en continuant de débarrasser la tombe de Paul Daumas des quelques plaques glacées qui persistaient.

— Tu avais quel âge quand ton père est mort, toi ? fit-elle en redessinant la date de décès de mon cousin.

Je constatais au passage que cela faisait six ans qu'il reposait sous cette pierre froide. Sa mère m'ayant avoué l'âge de sa fille j'en déduisis qu'elle avait été orpheline à quatorze ans.

— J'étais encore plus jeune que toi, je venais de fêter mes huit ans ! Mais… tu as quand même vu cette femme tout à l'heure ?

— Et comment est-il mort ?... Pardon, je ne voulais pas.

— Heu !... Un accident ! Mais cette femme, là ?

Joana se redressa et fit quelques pas en direction de l'énorme mausolée qui dominait toutes les autres tombes de par sa taille.

— Voilà celle des Voclaire ! Mais… de quelle femme parles-tu ?

Protégée du soleil par l'immense cyprès, l'épaisse couche de neige refusait de fondre autour de la sépulture. J'avais beau regarder, à part les nôtres, il n'y avait aucune autre trace de passage.

Était-ce le Chivas *Strathisla* douze ans d'âge de Mamie Rose qui me jouait un mauvais tour ?

— Ça alors ! Je n'avais jamais remarqué, mais tous tes ancêtres s'appellent pareil.

Je ne vis pas trop ce qu'il y avait d'extraordinaire à ce qu'ils aient tous le même patronyme jusqu'à ce que je découvre la plaque verticale de marbre noir. Une dizaine de Voclaire se succédaient en lettres dorées avec l'année de leur naissance et de leur décès. Ce qui avait interpellé ma cousine, c'était bien évidemment leur prénom. Il n'y avait que des hommes et ils s'appelaient tous Henri ; Henri Voclaire. Le premier, probablement à l'origine de cet imposant tombeau, avait rendu l'âme en 1680, mais il n'y avait pas l'année de sa naissance. Même mon père était là. Pourquoi se prénommaient-ils tous ainsi ? Était-ce un manque d'imagination ou un rituel incontournable auquel je ne pouvais être associé ?

— Pourquoi pas moi ? Je suis né loin des Hautes-Terres, mais je suis le fils des Voclaire quand même !

Joana qui avait entendu ma réflexion que je ne pensais pas avoir prononcé à voix haute me prit par le bras.

— Je préfère Théo ! fit-elle d'un ton peu persuasif.

Imitant Joana, je poussai quelques plaques neigeuses pour découvrir une partie du monument.

— C'est donc ça, le fameux marbre noir ? s'écria avec admiration ma cousine. Je suis souvent venu ici, mais j'étais plus accaparé par la tombe de mon père que par celle-ci, que je trouve trop…

Trop massive peut-être. Elle avait raison, cette sépulture dénotait quelque peu dans un si petit cimetière. Par son imposante stature et l'incroyable beauté de sa pierre noire nervurée de fils dorés, il semblait régner tel le donjon d'un noble au-dessus de ses vassaux. Comme si elle voulait me rappeler qu'elle brillait du même éclat, je ressentis alors une sorte de chaude vibration dans la poche de mon pantalon.

— La chevalière !

— Quelle chevalière ?

Une fois de plus, je venais d'exprimer ce que je pensais n'être qu'une réflexion. Imprudemment, j'avais même joint le geste à la parole en sortant le bijou pour comparer les couleurs du marbre. Il en émanait une véritable et étonnante chaleur. Joana s'approcha pour voir de quoi je parlais et glissa sur une plaque de glace. Elle eut juste le temps de s'accrocher à mon poignet pour ne pas s'affaler à mes pieds.

— Oups ! Merci !

— Non ! Ma bague !

12

Cette fouille aussi inutile que stressante m'avait mis en ébullition. Ne supportant plus les démangeaisons au cuir chevelu, je jetai la perruque à l'arrière de la voiture.

— Je suis vraiment désolée Théo. On reviendra avec des outils ! s'excusa Joana.

Je regrettai ma saute d'humeur. Bien sûr qu'on allait la retrouver lorsque la neige aurait fondu. Mais la perte de cette bague que je ne connaissais que depuis la veille provoquait en moi un réel désarroi assez peu rationnel. Elle s'était envolée pour disparaître dans une zone approximative au pied du tombeau. Pourtant, il n'y avait aucune trace de sa chute dans la neige. On avait cherché et fouillé, mais rien. Ce qui m'inquiétait le plus, c'est qu'elle ait pu glisser dans cet étrange interstice entre la paroi verticale et cet espace servant à poser des plantes en pot. Il ne faisait que dix centimètres de long et à peine deux en largeur, et il aurait fallu qu'elle tombe précisément là.

— Avec quels outils ? On ne peut quand même pas démonter et profaner ce…

— Mais il est fou celui-là ! s'écria ma petite-cousine en se jetant sur le bas-côté pour éviter de justesse le break noir qui venait de nous dépasser.

La passagère se retourna et le véhicule pila une cinquantaine de mètres devant nous.

— Prends à gauche et fonce !

Joana ne chercha pas à comprendre et fit un superbe dérapage en empruntant le chemin peu déneigé. L'arrière de la voiture chassa et heurta une congère qui nous remit dans le droit chemin.

— Tu crois que c'est eux ? demanda-t-elle, inquiète.

J'en étais persuadé. J'avais reconnu la chevelure trop bien coiffée et le regard de cette femme. Le conducteur ne pouvait être que le gominé qui m'espionnait dans le bar. Je me maudissais d'avoir eu l'imprudence de me défaire de mon déguisement et d'oublier mon pistolet dans la chambre, mais je ne voulus pas la stresser davantage.

— Je n'en sais rien, mais je préfère être prudent. J'espère qu'on n'est pas dans une impasse.

— Je suis déjà venue par ici à cheval avec papa, mais il y a longtemps.

L'évocation de ce souvenir avec son père l'attrista. Pendant que je surveillais nos arrières, elle roula avec précaution sur ce chemin de plus en plus étroit.

— C'est bon ! Je sais où nous sommes ! fit-elle soulagée en regagnant une route plus large.

Après avoir croisé deux voitures et un camion de livraison, je

sentis monter l'angoisse. Je ne pouvais pas rester là et mettre Joana et sa mère en danger. Ces deux tueurs avaient vu ma voiture et savaient que j'étais revenu. À présent, ils allaient tout mettre en œuvre pour me retrouver et récupérer cette chevalière à laquelle, pour je ne sais quelle raison, ils tenaient tant.

L'arrivée au domaine de Clémence aurait dû être un soulagement, mais la lumière bleue qui clignotait dans la cour accentua notre stress. Les mains de Joana se crispèrent sur le volant à en faire pâlir les jointures de ses doigts. Il me semblait entendre son cœur et le mien battre la même chamade. Elle accéléra et entra en trombe dans la cour.

Nous fûmes en partie soulagés en voyant trois paires d'yeux se tourner vers nous. Clémence enveloppée dans un châle de laine se tenait debout, près de la voiture des Gendarmes. Sa gêne était palpable.

— Que se passe-t-il ? fis-je en tendant la main au plus grand des hommes en civil.

Celui-ci négligea mon salut.

— Vous êtes Monsieur Voclaire ?

L'homme au crâne luisant, les lunettes semblant vissées sur le haut du front, me parut immédiatement antipathique. Je m'efforçais de ne pas fixer sa bouche aux dents gâtées. Il daigna se présenter.

— Adjudant Violet ! Vous allez nous suivre !

— Si vous voulez, mais pourquoi ?

Comme dans une sourde musique de fond incompréhensible, je l'entendis me signifier que j'étais dès à présent en garde à vue. Il me cita sommairement mes droits et sortit une paire de menottes d'un étui en cuir fixé à sa ceinture.

— Mais pourquoi ? s'indigna Joana.

— Tentative d'homicide, vol par effraction et bris de scellé. Et je lui réserve la suite pour tout à l'heure.

— Vous êtes dingues où quoi ? s'insurgea-t-elle, tandis que les menottes claquaient sur mes poignets.

— Ça vous dirait de l'accompagner… ? Pour outrage !

— Écoutez ! Calmons-nous. C'est une méprise, tentai-je pour dédramatiser.

Violet jeta un œil glauque dans ma voiture et ouvrit la portière arrière.

— Et ça ! C'est une méprise ? fit-il en secouant victorieusement ma perruque blanche.

Aussi sereinement que je pus, je lui expliquai la situation ; qui j'étais et ce qui s'était passé, du premier attentat contre ma voiture, jusqu'à cette menace que nous venions de ressentir en nous faisant dépasser par ce break.

— Bien sûr ! fit-il condescendant. Mais gardez vos explications pour votre audition.

Le second gendarme qui ne semblait guère apprécier l'attitude hussarde de son supérieur n'avait pas dit un mot. Il ouvrit la Laguna et me fit asseoir. Le reste se passa comme je l'avais si souvent vu faire lors de l'arrestation d'un suspect. Je n'avais même pas eu le temps de saluer Clémence et sa fille et de leur dire d'être prudentes.

13

— Est-ce que ces gens de Dunkerque m'ont vu sortir de chez madame Morano ? Non ! Je vous l'ai déjà dit, m'entendis-je affirmer avec un aplomb que je ne me connaissais pas. Vos collègues sont partis un peu précipitamment et j'ai vu que le cachet de cire ne tenait pas sur la porte, alors je l'ai recollé. Vous auriez fait comme moi ! Non ?

— Ben voyons ! Et pourquoi la victime a-t-elle cité votre nom avant de sombrer dans le coma ? Je ne suis pas là pour rigoler moi, Monsieur Voclaire. Alors inutile de prendre vos grands airs.

Je me demandai même s'il lui était déjà arrivé de sourire. Il était évident que cet homme puait la haine à mon égard. Il fallait impérativement que je tente de le raisonner. Je n'avais aucune idée de la manière dont j'allais occuper ma soirée de Saint Sylvestre, mais la perspective de la passer dans une cellule me terrorisait. Plusieurs fois l'adjudant Violet avait consulté sa montre avec agacement. Il n'arrivait pas à joindre le procureur de la République et encore moins l'avocat de permanence auquel j'avais droit. Vu l'éloignement, Maitre Morgan ne pourrait rien pour moi et je n'avais pas vraiment envie qu'il soit informé de ma fâcheuse position.

— Écoutez, appelez le lieutenant Siccardi. Il me connaît, j'ai également travaillé avec son père, je ne suis pas un bandit quand même !

— Pas là ! répondit-il laconiquement en tapant sur le clavier de son ordinateur.

Le gendarme qui l'accompagnait lors de mon interpellation eut la fâcheuse idée de passer devant la porte. Violet le héla avec force. Décidément, il n'y avait pas qu'avec moi que ce type était désagréable.

— Steph ! Au lieu de glandouiller, fouille ce monsieur de fond en comble, pour voir s'il ne planque pas une bague sur lui et tu me le ramènes.

Le Steph en fut aussi dépité que moi. Il me conduisit dans une cellule où je compris que j'allais passer la nuit et me demanda poliment de me déshabiller. Pendant qu'il palpait consciencieusement mes vêtements, je remerciai intérieurement Joana d'avoir propulsé la chevalière près du tombeau des Voclaire. Violet avait déjà du mal à gober mon histoire de scellés et de perruque, mon avenir aurait été fortement compromis s'il avait trouvé ce bijou en ma possession.

— Tournez-vous contre le mur et ôtez votre caleçon.

Par une pudeur excessive, je me sentis humilié par cette situation.

— Écartez les jambes et toussez, s'il vous plait !

Je lui fus reconnaissant de ce « s'il vous plait ».

— C'est bon, rhabillez-vous.

Il était inutile de tenter de convaincre ce garçon. Il n'aurait de toute façon aucune influence sur son supérieur. Tête baissée, je me laissai reconduire dans le bureau. Violet avait sorti une feuille de son imprimante qu'il me demanda de relire et de signer.

— L'avocat de permanence est surbooké, il passera… quand il pourra.

Je n'eus pas envie de m'abaisser davantage en tentant de le persuader de ne pas me mettre en cellule. Rien ne semblait pouvoir le faire changer d'avis.

Lorsque la lourde porte se referma derrière moi, je sentis le désarroi que devait éprouver un bon nombre de non habitués à ce genre de situation. Je regardai le lit en béton recouvert d'un matelas douteux. Prévenant, Steph y avait déposé une allaise et une couverture sous cellophane.

*

Malgré les encouragements de son amie Karine, Joana ne parvenait pas à se détendre. Tout comme sa mère et pour les mêmes raisons, elle avait horreur de cette liesse qui gagnait la plupart de ses amis voyant là, au moins une fois dans l'année, une bonne occasion de se défouler. L'arrestation de Théo avait, si besoin en était, ajouté de la morosité dans tout son être. Elle ne le connaissait que depuis peu, mais ce lien de parenté avec un homme doté d'autant de charme était pour elle l'espoir d'effacer enfin cette douleur qui s'était abattue sur les Hautes-Terres. Ses sentiments étaient d'ailleurs pour le moins ambigus. La ressemblance de Théo et de son père la troublait réellement, mais son regard de fauve la captivait tout autant. Et puis il y avait eu cette chasse aux indices pour retrouver leurs ancêtres communs, si excitante, avant que ces balourds de gendarmes viennent tout gâcher.

Sa mère l'avait suppliée de rejoindre ses amis. Cela ne servait à rien qu'à son âge, elle continue à se morfondre tous les 31 décembre. Clémence s'en serait voulue qu'elle reste près d'elle au domaine. Et puis cela ne ferait pas revenir son père.

— Mais toi Maman ? lui avait-elle demandé.

— Ne t'inquiète pas pour moi, j'ai un bon bouquin, mais ne m'appelles surtout pas à minuit pour me souhaiter la bonne année, je dormirais déjà depuis longtemps.

Alors Joana tenta de faire bonne figure, mais c'était au-dessus de ses forces. Même le beau Kévin qui la draguait maladroitement depuis des mois commençait à se lasser. Il avait un peu trop bu et montra d'une façon un peu excessive son impatience. Karine tenta vainement de lui faire comprendre que ce n'était pas le bon jour et la bonne manière, mais le prétendant, désinhibé par l'excès d'alcool se montra

trop audacieux.

À minuit vingt, après avoir embrassé ses amis et des inconnus, pour céder à cette tradition qu'on se souhaite les meilleures choses du monde, elle quitta discrètement le restaurant coréen où ils s'étaient réunis. Elle descendit un dédale de ruelles encombrées de fêtards éméchés et retrouva sa voiture au parking de la rotonde. En reprenant la route des Hautes-Terres, une question l'obsédait : que devenait Théo ? Elle l'appela plusieurs fois sur son portable, mais il restait désespérément muet. *Mon Dieu*, se dit-elle, *ils ne l'ont quand même pas mis en prison un jour pareil*. Elle ne voulut pas déranger sa mère qui devait déjà dormir pour savoir si elle avait des nouvelles. Alors elle accéléra.

*

— C'est son voiture je te dis, fit la femme aux cheveux coiffée à la Cléopâtre.

— SA voiture !

— What ?

— On dit ; sa voiture ! fit le gominé, souriant bêtement.

— Descend ! Et ne te fais pas repérer.

Inquiet, le jeune homme regarda la vaste cour de la ferme. Le portail resté bloqué par un reste de neige glacée lui faciliterait bien sûr la tâche, mais une angoisse inhabituelle le fit frissonner. Ce grand domaine plongé dans le noir le faisait flipper.

— Tu sais ce que tu dois faire, j'attends près de l'arbre.

Le gominé enfonça son bonnet sur son crâne et sortit une lampe torche de sa poche. Il prit le sac posé à ses pieds, puis il referma doucement la portière du break.

*

Presque à regret, Clémence tourna la dernière page de son roman, avec ce brin de soulagement et de frustration, comme à chaque fois qu'elle quittait une histoire qui l'avait passionnée. Elle tendit la main sur la gauche du sofa en direction de la cheminée et rencontra la grosse tête de Socrate.

Les yeux embués, Clémence regarda la pendule et fut surprise d'avoir veillé si tard.

— Bonne année mon chien !

Le bout des pattes blanches croisées sous son museau noir et fauve, Socrate leva un regard reconnaissant vers sa maitresse l'ayant autorisé, une fois n'était pas coutume, à passer la soirée près d'elle, bien au chaud.

Malgré son insistance auprès de Joana pour qu'elle aille s'amuser en ville, Clémence n'avait pas envie d'être seule, pas ce soir. Ce livre se terminait pourtant par un happy end, mais une larme coula sur sa joue.

Cela faisait déjà six ans qu'elle passait ces soirées d'une tristesse à mourir, pendant que tous les autres s'amusaient. Pourquoi n'avait-elle pas su profiter de toutes ces petites joies d'une vie simple, mais heureuse ? À présent, elle se sentait vieillir. Son cœur saurait-il s'ouvrir à un autre homme ? Elle n'en avait aucune envie. Pourtant pour la première fois depuis longtemps, un regard l'avait troublée. Ce regard c'était celui de Théo. Elle regrettait de ne pas être allée au cimetière avec lui et Joana, mais égoïstement, elle préférait garder ce moment d'intimité avec la mémoire de Paul, rien que pour elle.

Clémence allait éteindre la petite lampe de chevet derrière elle, lorsque Socrate gronda.

14

Je n'avais jamais réellement fait le bilan de ce demi-siècle de ma vie avec ses débuts plus que chaotiques. Faute de repères familiaux et a fortiori paternels, je m'étais construit tout seul, à ma façon, avec sans doute quelques maladresses. Il y avait des situations bien pires que la mienne et il ne me semblait pas que ce fardeau eut été bien lourd. À la réflexion, je ne m'en étais pas trop mal sorti. L'adolescent boudeur et un peu trop introverti s'était transformé en adulte suffisamment sûr de lui. Mon parcours professionnel au cœur des affaires criminelles les plus sordides avait renforcé cette carapace que je m'étais forgée pour me protéger, en abusant parfois de cynisme pour ne pas souffrir de la noirceur de la vie. Certains prétendent qu'à force de patauger dans les immondices de la nature humaine, on ne s'en sort jamais vraiment indemne. J'avais pourtant le sentiment d'avoir réussi à éviter bon nombre d'écueils. Le destin allait-il se charger de me prouver le contraire ? Qui m'aurait dit qu'un jour je passerai une nuit en cellule et de surcroit, un soir de réveillon, tel un vulgaire malfrat ? Bien qu'épuisé par cette journée de stress, je ne parvenais pas à dormir. J'avais eu un mal fou à me résoudre à m'allonger sur cette paillasse. Elle avait, et je le sentais malgré l'allaise propre, vu passer toute la misère du monde et les êtres les plus malfaisants. La lumière blafarde de la veilleuse m'empêchait de m'abandonner complètement.

Il y avait eu plusieurs allées et venues dans les bureaux adjacents. Des hommes rentraient de patrouille ou se rendaient sur une rixe ou un accident. Un officier était même venu à minuit trinquer pour la nouvelle année avec la jeune femme qui était de planton. Puis tout doucement, les klaxons dans les rues voisines se turent. Mes muscles tendus comme une arbalète se décrispèrent enfin.

Finalement, je ne souhaitais pas dormir. Il fallait que je prépare ma défense pour tenir tête à ce grand échalas aux dents pourries. Aussi calmement que possible, je fis le point sur les événements de la veille et ce que j'avais appris en une seule journée aux côtés de Joana. Elle me plaisait bien cette petite. Savoir que j'avais une petite-cousine et une grand-tante me faisait du bien. Je revis le regard hypnotisant de Mamie Rose et son visage ridé quand il se fendait d'un sourire malicieux. Elle n'était pas aussi à l'ouest qu'elle pouvait le laisser paraître et je devinais en elle une finesse auditive surprenante pour son âge. Ce que manifestement elle cachait. Cela lui permettait certainement de n'en faire qu'à sa tête si ce qu'elle entendait ne lui convenait pas. Le plus incroyable, c'était ce tableau au-dessus de sa cheminée, peint par un certain Hyacinthe Rigaud, artiste contemporain de Louis XIV et qui représentait, à en croire Mamie

Rose, un de mes ancêtres. Il me revint alors à l'esprit les propos de Dédé, le barman du musée de Saint-Antonin-sur-Bayon qui avait été interrogé par Helen Douglas. Celle-ci semblait porter un grand intérêt à ce monarque français et à un certain chevalier noir. Toutes ces découvertes anesthésiaient, autant que faire se peut, l'amertume de cette situation peu reluisante.

*

Joana s'en voulait d'avoir été aussi distante avec Kévin. Elle le trouvait très attirant, même s'il était parfois un peu immature. Il connaissait pourtant les raisons de son mal-être. Malgré cela, il était passé outre. Lui, ce qu'il voulait, c'était faire la fête entre amis et pourquoi pas, terminer la soirée d'une façon très câline avec Joana, c'est tout. Alors, elle s'était braquée lorsque les douze coups de minuit avaient sonné. Kévin, encouragé par les quelques coupes de champagne bues au cours de la soirée, avait posé ses lèvres sur les siennes, sans aucun ménagement, comme un vaurien.

Elle s'en voulut d'avoir réagi aussi violemment. Elle aurait pu l'éconduire poliment, ce qui aurait évité ce mini scandale. Heureusement, son amie Karine avait arrondi les angles, mais la soirée était gâchée.

Ce 31 décembre résonnerait-il toute sa vie comme un jour de malheur, jusqu'à empoisonner par ricochet la vie des autres ?

Heureusement, la petite route en lacet était parfaitement dégagée à présent. Le thermomètre de sa voiture affichait trois degrés, elle en frissonna.

Les Hautes-Terres étaient maintenant toute proches lorsqu'à une vingtaine de mètres après les lourds piliers de pierre de l'entrée du domaine, elle aperçut les feux réfléchissants d'une voiture garée sous un arbre. Il lui sembla que son cœur sursautait dans sa poitrine, lorsqu'elle reconnut l'arrière d'un break de couleur noire.

*

Alerté par le bruit d'une voiture se rapprochant, le gominé enclencha le commutateur du traceur GPS. Lorsque le vrombissement entra à vive allure dans la cour, il se cogna le front contre le parechoc en s'extirpant de dessous la Peugeot. Tel un lièvre pris dans les feux d'une voiture, il eut un moment d'hésitation avant de foncer vers le portail qu'il devinait plus qu'il ne voyait. Au même moment, Joana bifurqua sur sa droite. Le choc fut inévitable. L'homme fit un vol plané spectaculaire au-dessus de son capot et retomba lourdement sur le sol.

Les mains tremblantes sur le volant, Joana restait tétanisée.

L'avait-elle tué ?

Le break noir qui patientait dehors recula devant l'entrée. Elle aperçut dans son rétroviseur la silhouette d'une femme regardant par la vitre ouverte. Puis les gravillons dérapèrent sous les roues du lourd

véhicule qui disparut avant qu'elle n'ait pu faire quoi que ce soit.

Après quelques secondes qui lui parurent une éternité, elle descendit lentement de sa voiture et s'approcha de l'homme à terre. Elle eut un moment de stupeur en voyant un mètre plus loin un bonnet bleu nuit d'où émergeait un scalp de cheveux noirs. Elle n'osait plus regarder le visage, de peur de découvrir un crâne fracassé. Elle eut alors envie de fuir vers la maison pour appeler sa mère, mais le souffle court et les jambes flageolantes, elle peinait à avancer. Elle vit et entendit la poitrine de l'homme se soulever à une cadence rapide, ce qui signifiait qu'il était encore en vie.

— Monsieur ? fit-elle en se penchant doucement.

Elle fut soulagée en découvrant le crâne intact, seule l'arcade sourcilière saignait abondamment. L'homme plutôt jeune avait les cheveux roux, coupés très courts.

— Monsieur ? répéta-t-elle en le secouant doucement par l'épaule.

Subitement, une main ferme l'empoigna par le col de son blouson fourré. Avant qu'elle n'ait pu comprendre quoi que se soit, elle se retrouva le dos au sol. Le jeune homme au regard pâle était à présent au-dessus d'elle, saignant comme un bœuf par une plaie béante. Quelques gouttes de sang poisseux tombèrent près de sa bouche, ce qui lui souleva le cœur. En un éclair, l'homme aux yeux déments sortit de sa poche un couteau à cran d'arrêt. Menaçante, la lame brilla dans la nuit.

Pour se défendre, Joana empoigna le bras armé, mais elle n'avait pas sa force ni sa folie. Elle allait mourir là, comme son père. Ce jour était vraiment maudit. Elle voulut appeler, mais il lui comprimait la poitrine de tout son poids, puis elle le sentit hésiter. Soudain, il hurla de douleur. Elle reconnut le grognement significatif de Socrate et cela lui donna des forces. Son chien était venu la défendre. Le mollet pris en étau dans la gueule du molosse, l'agresseur tenta de se redresser pour faire face.

— Socrate ! Au pied !

Le bouvier bernois rechigna un instant et lâcha prise à regret.

Grimaçant de douleur, le jeune homme se releva, le couteau brandi comme un dernier rempart.

Le canon du fusil à deux mètres de lui fut suffisamment convaincant pour qu'il lâche son arme.

Les yeux pleins de larmes, Joana peinait à se redresser. Sa mère fut effrayée en voyant ce sang sur son visage qu'elle tentait d'essuyer. Ne pouvant réprimer de terribles nausées, elle retomba à genoux. La peur et l'écœurement d'être souillée par toute cette hémoglobine eurent raison du repas coréen. Clémence posa son fusil à terre et l'aida à se relever. Lentement, le jeune homme au regard fou en profita pour

avancer.

15

Les yeux dissimulés derrière une voilette noire de deuil, la femme pleurait doucement. Lui tenant la main et pour l'imiter, je me mis à genoux sur le bord de la pierre noire et froide. Je l'entendis alors murmurer une prière, qu'elle me demanda de répéter, mais aucun son ne sortait de ma bouche. Ce tombeau me semblait gigantesque, on eut dit une maison, mais il m'était difficile de comprendre que mon père résidait ici à présent et qu'il ne reviendrait jamais. Il faisait étrangement doux, pourtant le sol était recouvert de neige. Des papillons voletaient de fleur en fleur ornant les quelques tombes près de celle de mon père.

La neige, les fleurs, les papillons. Quelque chose ne collait pas.

En suivant du regard une abeille qui s'était posée devant moi, je la vis entrer dans la faille entre le marbre et le sol. Je me baissai alors pour tenter de comprendre où allait l'insecte, lorsque j'aperçus la chevalière.

Elle était là.

Mes petits doigts s'enfoncèrent dans l'interstice. Il ne manquait plus que quelques centimètres lorsque je me sentis secoué par l'épaule.

— *Théo ! Tiens-toi tranquille*, me dit ma mère.

Le couinement d'un verrou et le bruit d'une porte qui s'ouvre me firent sursauter. Je me redressai d'un bond. Ce que je regrettai immédiatement. Une violente douleur me cisailla les lombaires.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Les chicots en avant sur un sourire ridicule, l'Adjudant Violet me nargua :

— Alors bien dormi ?

— Quelle… quelle heure est-il… s'il vous plait ?

— Six heures trente ! Vous êtes pressé de vous expliquer ! C'est ça ? Vous allez devoir patienter. Je dois aller aux Hautes-Terres, il parait qu'il y a eu du rififi cette nuit.

La porte se referma avant que je n'eus le temps de réagir.

Je me laissai choir sur la paillasse en me frottant les yeux. Finalement, j'avais dormi, et mieux, j'avais rêvé. Cette femme et cet enfant de mon rêve, c'étaient les mêmes que ceux aperçus au cimetière la veille, derrière le tombeau des Voclaire. Ce lointain épisode de mon enfance, il me semblait l'avoir complètement occulté. Pourtant, il était là, tapi dans un coin de ma mémoire. Ce retour aux sources le faisait ressurgir brutalement et me donnait même des hallucinations, puisqu'éveillé, il m'arrivait de revoir ces fantômes.

À ma connaissance, nous n'étions jamais revenus dans ce cimetière. La Provence ne semblait pas convenir à ma mère qui en avait gardé un amer souvenir. Emportée trop jeune par une

pancréatite foudroyante, elle n'eut pas le temps de me révéler tous les méandres historiques de ma famille.

Décidé à faire le point sur les charges qui pesaient contre moi, je me relevai pour étirer ma colonne. Ce couchage m'avait brisé le dos. Je regrettai amèrement le lit douillet de chez Clémence.

Mais… que venait de dire l'autre face de déplumé ?

Avais-je bien entendu ?

N'avait-il pas parlé de rififi ou de grabuge aux Hautes-Terres ?

Clémence, Joana ! Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé.

— Bonne année à tous ! s'écria une voix joviale dans un des bureaux voisins.

— Bonne année ! reprirent en chœur un homme et une femme.

Je ne pus comprendre le reste de la conversation, mais j'espérais de tout mon être que cette voix que j'avais cru reconnaître fut bien celle que je pensais. Après quelques minutes d'attente, je sentis une présence derrière la lourde porte et je savais qu'on m'observait par l'œilleton du judas.

— J'aimerai vous parler Lieutenant !

La lumière clignota et envahit la cellule.

*

— Avec ou sans sucre ?

— D'habitude, c'est plutôt sans, mais là, je vais en prendre un. C'est jour de fête, non ?

Le lieutenant Siccardi semblait réellement désolé de cette situation.

— Vous auriez dû me faire prévenir !

— J'ai bien essayé ! Vous connaissez Violet mieux que moi.

Il ne voulut pas désavouer son enquêteur. Mais je compris à demi-mot que c'était un carriériste borné. Célibataire et sans véritable ami, il ne vouait sa vie qu'à ses enquêtes.

— Quand il tient un os, il ne le lâche pas. Qu'a-t-il contre vous exactement ?

J'avais consacré une partie de ma nuit à élaborer ma défense.

Les clients nordistes de Judith Morano m'avaient vu reculer avec ma voiture et recoller le cachet de cire avec l'allume-cigare sur la porte de la maison. La violente tempête de neige les avait, je l'espérais, empêchés de me voir entrer et sortir. À cause de ces évènements, ils étaient repartis chez eux et ne viendraient pas me contredire. Je pouvais également espérer et arguer du fait que la victime pourrait facilement me disculper, dès qu'elle aurait repris connaissance, ce que je souhaitais vivement. Par bonheur, je n'avais pas l'arme sur moi et j'avais perdu momentanément la chevalière. Violet ne possédait donc rien de tangible à mon égard, si ce n'est l'envie de trouver rapidement le coupable de l'agression de la

maitresse de chambre d'hôte.

J'expliquai donc clairement la situation au jeune lieutenant en omettant toutefois de révéler que la victime avait menti. Elle en connaissait bien plus qu'elle le prétendait sur la disparition des Anglais et la bague que son agresseur cherchait, n'était pas la sienne.

Siccardi admit que c'était bien faible pour mettre quelqu'un comme moi en garde à vue, un jour pareil.

On frappa à la porte.

— Bonjour mon Lieutenant, mes meilleurs vœux !

L'homme qui venait d'entrer dans le bureau ne devait pas être loin des jours heureux où il pourrait prendre sa retraite. Ses yeux cernés et son teint gris attestaient d'une lassitude chronique qui n'était pas seulement due aux effets du réveillon. Après lui avoir rendu la politesse, le patron de la brigade de recherches me présenta un des piliers de son unité.

Le major Gabin avait fait toute sa carrière dans la région d'Aix-en-Provence. Il connaissait tout sur les affaires les plus sombres et bien évidemment, il était en première ligne dans l'enquête de la disparition des Anglais.

— Vous n'êtes pas en congé ? s'étonna Gabin.

— Je le suis ! Je suis juste venu souhaiter la bonne année. Et puis j'ai vu le nom de ce monsieur sur le registre de garde à vue.

Siccardi dressa rapidement mon portrait. Il n'osa pas faire de commentaires sur l'étrangeté des soupçons qui pesaient sur moi et laissa le major prendre connaissance de mon audition. Le souffle court et bruyant, séquelles d'un tabagisme inévitablement mortel, Gabin reposa la procédure sur le bureau.

— S'il vous plait Major, je crois que l'adjudant Violet est parti aux Hautes-Terres où il y aurait eu un problème cette nuit. Pouvez-vous vous renseigner si ce n'est pas chez Clémence Daumas ? Je suis inquiet pour elle et sa fille.

— Aux Hautes-Terres ? Décidément !

Il composa immédiatement le numéro de Violet sur son portable. Il laissa sonner longtemps avant de tomber sur la boite vocale.

— Violet, c'est Gabin ! Rappelle-moi dès que possible.

— Pourquoi dites-vous décidément ? lui demandais-je.

Le vieux major me parut subitement inquiet.

— Il n'y a pas d'autre propriété que celle de Clémence là-haut. J'espère que ce n'est pas lié, mais Paul Daumas a été torturé et assassiné un 31 décembre, il y a déjà cinq ou six ans, je crois.

16

Bien loin de la joie de s'embrasser pour la nouvelle année, il régnait à présent dans les bureaux un bourdonnement traduisant une inquiétude certaine. Tandis qu'assis sur ma paillasse, je renouais mes lacets de chaussures qu'on venait de me rendre ainsi que ma ceinture et mes effets personnels, mon téléphone portable me signala quatre appels et un SMS. Les messages vocaux venaient de Joana. Elle s'inquiétait de ne plus avoir de mes nouvelles et était vraiment contrariée de cette situation. Elle me souhaitait néanmoins une bonne année et semblait pressée de me revoir, pour qu'on poursuive nos recherches.

— Les Hautes-Terres ! Mais c'est où ? fit une jeune femme en passant dans le couloir.

Tentant de ne pas céder à la panique qui me gagnait, je consultai le texto d'Anaïs.

> *Mon papounet*
> *Je pense que tu dois encore dormir, mais je voulais te souhaiter une très bonne année. J'espère que tu as réussi à passer une bonne fête. Nous avons pris un bain de minuit, c'était génial. Je pense bien à toi. Je te fais de gros gros bisous.*
> *PS Ne t'inquiète pas pour le bain de minuit, maman nous surveillait.*

Histoire de me rassurer, ma fille terminait toujours ses mails et ses SMS par un post-scriptum. Pourrais-je lui avouer qu'en guise de repas festif et de bain de minuit, j'avais passé ma nuit dans la froideur et la tristesse d'une cellule ?

J'entendis alors une voix feutrée venant d'un bureau qui me glaça.

— Steph vient d'appeler, il est blessé.

S'en suivirent des commentaires sur Violet que je ne compris pas. Avaient-ils eu un accident de la route ? Je me raccrochais aux branches les plus improbables pour ne pas imaginer le pire.

Puis les ordres claquèrent, courts et précis.

Telle une fourmilière dérangée par un coup de pied, les hommes affluèrent en arme, la mine grave. Certains se munirent même d'un fusil à pompe. J'abandonnai l'hypothèse de l'accident. À n'en pas douter, l'heure était grave. Très grave.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandais-je, inquiet.

Je n'obtins aucune réponse. En quelques secondes, les gyrophares éclairèrent la cour en contrebas et les sirènes hurlèrent

immédiatement dans les rues de la ville encore engourdie après une nuit de liesse.

Enfilant son gilet pare-balle, Siccardi s'approcha le teint blême.

— Dites-moi ce qui se passe, je vous en prie ! le suppliais-je.

— Venez avec moi ! siffla-t-il entre les dents.

Parfaitement à l'aise dans le dédale de la ville, Gabin restait silencieusement concentré sur sa conduite sportive. À ses côtés, le jeune lieutenant avait perdu la mine joviale que je lui connaissais. Il ne desserra les dents qu'à la sortie d'Aix-en-Provence. Siccardi téléphona à son épouse pour la prévenir qu'il ne serait pas là pour le repas en famille.

— Je sais ! s'énerva-t-il, tes parents sont venus exprès parce que j'étais en repos, mais je ne le suis plus ! Excuse-moi ! fit-il avant de raccrocher.

Je le sentis accablé. Je posai une main sur son épaule.

— Maintenant Lieutenant, si vous m'en disiez un peu plus avant de me mettre devant le fait accompli.

— On n'en est pas sûr, mais on craint que Violet se soit fait descendre. Stéphane qui était avec lui est blessé. C'est lui qui a donné l'alerte.

— Merde ! Et…

Je n'osais prononcer les noms de Clémence et de Joana. Gabin comprit mon angoisse.

— On n'en sait pas plus pour l'instant. La première équipe ne devrait pas tarder à arriver.

Je trouvai soudain l'indécence de ce ciel bleu insupportable. Seul le sommet de Sainte Victoire conservait les séquelles de la tempête de neige. Le décor défilait sous mes yeux à une vitesse vertigineuse sur cette route sinueuse menant aux Hautes-Terres. Je m'arcboutais tant bien que mal à l'arrière du break pour ne pas être balloté comme un vulgaire paquet.

— Attention Bon Dieu ! s'écria Siccardi.

L'ambulance qui venait de surgir face à nous avait failli nous propulser dans le décor.

Qui pouvait bien être dans ce fourgon du SAMU ?

Clémence, Joana, Steph ?

Le toit du domaine nous apparut enfin. Les volets couleur lavande étaient fermés. Était-ce un signe avant-coureur de désastre ? Le gendarme qui bloquait l'accès au portail nous indiqua de nous garer près de la clôture d'enceinte. Siccardi fut le premier à descendre, je lui emboitai immédiatement le pas. Le militaire de faction souleva la tresse rouge et blanche de scène de crime pour nous laisser passer.

Plusieurs taches de sang souillaient le sol où subsistaient quelques plaques de neige tassée. Un drap souillé d'hémoglobine

recouvrait un corps. De par sa longueur et grâce aux semelles de chaussures qui en dépassaient, je compris qu'il ne pouvait pas s'agir d'une des deux femmes. Gabin qui nous avait rejoints se pencha et souleva le linceul au niveau de la tête.

— Putain ! lâcha-t-il. Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

Un énorme pansement sur le crâne, Steph sortit de la maison pour nous rejoindre. Il était livide.

— Mais pourquoi n'es-tu pas parti avec l'ambulance ? s'énerva Gabin.

— M'engueule pas, je voulais vous attendre pour vous raconter.

Siccardi le prit par les épaules et l'adossa à ma voiture restée plantée là, depuis la veille.

— OK ! Raconte.

— Quand on est arrivé, madame Daumas était affalée devant le massif, elle était inconsciente. Le chien était mort, un peu plus loin.

Alors qu'il poursuivait son récit, mon regard se porta sur la masse sanguinolente du bouvier bernois. J'eus un moment de profonde pitié pour ce pauvre animal qui s'était pris d'affection pour moi. Inquiet, je cherchai dans la cour s'il n'y avait pas d'autre corps. Mon cœur et mon sang faisaient un barouf énorme dans ma poitrine et dans ma tête.

— La porte de la maison était ouverte, poursuivit Steph. Alors Violet est entré pendant que je m'occupais de la victime. Puis, il y a eu un coup de feu. J'ai à peine eu le temps de dégainer mon pistolet, que je me suis fait exploser le crâne. Je n'ai pas vu d'où ça venait. Quand je suis revenu à moi, j'étais affalé près du corps de Madame Daumas. Je suis entré, mais il n'y avait personne. J'ai suivi les traces de sang sur le sol. Quand je suis sorti, Violet était là. Il ne respirait déjà plus. Je pense qu'il a voulu poursuivre son agresseur.

— Tu n'as vu personne d'autre ? demanda Gabin.

— Personne. J'étais sonné, il faisait très froid. Pour ne pas qu'elle gèle sur place, j'ai réussi à mettre madame Daumas à l'abri. Elle a repris un peu connaissance et a crié le nom de sa fille et elle est retombée dans les vapes.

La voix blanche de Steph se tut.

Le silence pesant fut rapidement rompu par l'arrivée d'un autre véhicule. Siccardi reconnut l'adjointe au procureur de la République et sortit l'accueillir. Elle non plus ne déjeunerait pas en famille.

Steph qui se sentait défaillir trouva ma présence ici plutôt incongrue.

— Vous… vous n'êtes plus en garde à vue.

— Je crois que pour cette nuit, j'avais un bon alibi. Mais… vous n'avez pas vu la jeune fille qui était avec moi hier ?

— Je n'ai vu personne d'autre.

Gabin donna des ordres pour que l'on conduise Steph à l'hôpital.

Joana ! Qu'était-elle devenue ? Dans un de ses messages, elle me disait qu'elle tentait de faire la fête avec des amis à Aix-en-Provence. Mais elle était rentrée, puisque sa voiture était là, garée d'une façon singulière, comme si elle s'était arrêtée précipitamment. Son capot cabossé témoignait d'un choc. À qui appartenait tout ce sang ?

— Henri ! s'écria une voix chevrotante.

17

Emmitouflée dans un plaid écossais et s'appuyant sur sa canne, Rose prenait ce ton confidentiel, craignant d'être espionnée par des oreilles ennemies. Lorsque sa voix frêle m'avait interpelé, j'avais ressenti une bouffée d'espoir. Après être monté quatre à quatre les marches du petit escalier, je constatai qu'elle était en bonne santé. Malheureusement, Rose était seule dans son antique maison. Si j'étais rassuré sur son sort, j'étais toujours aussi inquiet sur celui de Joana.

— Ils sont revenus, hein ? J'ai toujours su que ça finirait comme ça. Mais il ne faut pas qu'il la trouve, murmura-t-elle.

Je jetai un œil par la fenêtre. D'ici, lorsque les volets étaient ouverts, on pouvait voir toute la cour. En quelques minutes, elle s'était mise à bourdonner d'une frénésie bien orchestrée. Les hommes en blanc matérialisaient tous les indices et les flashes crépitaient. Afin de ne pas polluer la scène de crime, Siccardi et l'adjointe au procureur s'étaient retranchés dans un angle de la cour pour discuter. Le jeune lieutenant venait de perdre un de ses hommes et il était accablé. Il connaissait trop bien la lourde tâche qui l'attendait. Violet étant un célibataire endurci, au moins il n'aurait pas à prévenir une veuve et des enfants éplorés. Mais il devrait appeler ses parents avant qu'ils ne l'apprennent par les médias.

J'avais détesté ce type, mais en voyant sa dépouille recouverte d'un drap blanc, je ne pouvais pas m'empêcher de ressentir à cet instant une profonde pitié. Violet ne faisait que son travail et j'avais probablement tout fait pour le conduire jusqu'à moi.

— Henri, tu m'écoutes ? Ils ne la trouveront jamais !

Ma grand-tante qui me confondait toujours avec son frère m'estimait trop absorbé par la vision du balai des enquêteurs. Je réprimai une envie folle de savoir qui était ce « la » que nos ennemis ne devaient pas trouver. Pour ne pas la perturber, je devais procéder dans l'ordre

— Oui Rose je t'écoute, mais… tu as vu ce qui s'est passé ? Où est Jo… ?

— Chut ! Tais-toi, malheureux !

D'une voix à peine audible, Rose relata la tragédie. Elle avait été réveillée au milieu de la nuit par les aboiements de Socrate, puis il y avait eu ce coup de feu dans la cour. Alors elle s'était levée, mais le temps qu'elle arrive à la fenêtre du couloir, la seule dépourvue de volet, elle avait constaté que le drame était consommé. Elle en était certaine, il n'y avait eu qu'une seule détonation. Pourtant, Joana, sa mère et le chien étaient au sol, inertes. Puis, elle avait aperçu la silhouette d'un homme pénétrer dans la maison. Alors, doucement, s'appuyant sur sa béquille, elle était descendue, manquant de tomber à

plusieurs reprises.

— Quand je suis arrivée dans la cour, Joana essayait de se relever. Alors je l'ai aidée. J'ai vu que Clémence et Socrate étaient morts. Mon Dieu, les pauvres.

— Non Rose, Clémence n'est pas morte.

Son visage s'éclaira.

— Tu… tu es sûr ?

— Oui ! Mais Joana, où est-elle ?

Dynamisée par les évènements Rose avait retrouvé toute sa vitalité. Elle semblait avoir une force de caractère incroyable. Malgré le danger réel, le froid et son amoindrissement physique, elle n'avait pas hésité à se porter au secours de son arrière-petite-fille.

— Viens ! me fit-elle en se dirigeant vers la cheminée.

Elle s'arrêta et puisque j'étais censé savoir ce que je devais faire, elle attendit.

— Vas-y, entre !

Entrer ! Où ça ? Aussi grande soit-elle, je me voyais mal me glisser dans le conduit tel un père Noël. Je regardai désespérément le tableau représentant ce magnifique chevalier devant des colonnes de marbre qui ressemblaient étrangement à la pierre du tombeau des Voclaire. J'espérais une inspiration soudaine, mais elle ne vint pas.

— Hé bien Henri ! Tu ouvres ? s'impatienta Rose.

Je restai tétanisé devant la gueule béante de l'âtre, mais j'eus soudain une inspiration. Rose qui me prenait pour mon grand-père avait évoqué une maltraitance qu'il aurait probablement subie lors de sa captivité.

— Écoute ! Vas-y toi. Il y a tellement longtemps et puis avec tout ce qu'ils m'ont fait… tu sais ?

— Mon pauvre Henri. Pousse-toi !

Rose pointa et appuya sa béquille sur l'angle supérieur de la grande plaque de fonte ornant l'arrière de l'âtre. Il y eut un petit clic de mécanisme et le mur de pierre s'anima. Je n'avais, jusqu'alors, pas identifié la sculpture en relief dans le métal, mais lorsque le fond bascula, je reconnus immédiatement une meute de loups. Le mâle dominant se tenait fièrement debout. D'autres étaient allongés autour d'un bouclier orné d'un blason au symbole étrange.

*

Elle était là, assise sur un vieux fauteuil en cuir datant d'une époque incertaine. L'antichambre de forme trapézoïdale où elle s'était réfugiée ressemblait à une salle d'attente d'un vieux mage. Deux des murs étaient ornés de tableaux représentant des personnages dans des paysages forestiers et de flambeaux dépourvus de torches. Une lourde porte sculptée, montée sur des gonds énormes occupait l'étroite paroi du fond, faisant face à l'ouverture par laquelle je m'étais introduit.

Les jambes recroquevillées contre sa poitrine, Joana semblait regarder dans le vide. Son maquillage de fête avait coulé sous ses larmes et son teint livide à faire peur lui donnait une allure fantomatique.

— Joana ? murmurais-je.

Lentement, sa tête se tourna vers moi. Ses yeux bleus s'animèrent enfin d'un semblant de vie, puis elle se leva d'un bond, ce qui me fit sursauter.

— Théo ! J'ai bien cru que tu étais mort toi aussi.

Elle se blottit contre moi, tremblant de tout son être.

— Ils ont tué Maman ! cria-t-elle au bord de l'hystérie.

Je la serrai fort contre moi.

— Non Joana, ta maman va bien, elle était juste assommée.

Joana pleura de plus belle. Je la laissai évacuer toute cette peur qui l'avait tétanisée pendant des heures. Comme je lui caressais la tête, elle émit un petit cri de douleur et repoussa ma main. Je compris qu'elle aussi avait pris un coup sur la nuque.

Elle se moucha plusieurs fois et s'essuya le visage. Je l'aidai à effacer ces quelques stigmates afin de lui redonner une allure moins effrayante.

— Et Socrate ? s'inquiéta-t-elle en mordillant son mouchoir de papier.

— Hélas ! fis-je en secouant la tête.

Ses yeux s'embuèrent de nouveau. Puis elle se reprit.

— Mais il me semble que j'ai entendu un coup de feu bien après.

— Les gendarmes sont intervenus et ils se sont fait tirer dessus. Le grand chauve que tu as vu hier a été tué.

— Mon Dieu ! C'est Mamie qui les a prévenus.

Henri ! m'interpella Rose. On frappe à la porte, en bas.

*

— Il sortait d'ici ! répondit Joana en montrant l'arrière de ma voiture. Il s'est levé puis il est parti par là, au moment même où je tournais. Je n'ai pas pu l'éviter.

Nerveuse, elle semblait revivre la scène en reconstituant les faits et gestes de chacun. Les enquêteurs qui étaient enfin rassurés sur son sort suivaient ses pas pendant qu'un des techniciens mitraillait la scène avec son *Nikon* numérique. Le corps du gendarme avait été évacué et le cadavre de Socrate, caché sous une bâche.

La voix blanche et les mains tremblantes, ma petite cousine expliqua qu'en voyant au sol le bonnet avec les cheveux bruns, elle avait cru avoir tué cet homme. Alors, elle avait tenté de lui porter secours, mais il l'avait empoignée et essayé de la poignarder. Heureusement, sa mère et son chien étaient venus à son secours. Profitant d'un moment d'inattention, il s'était emparé du fusil de

Clémence. La suite était assez confuse dans son esprit. Tout semblait s'être déroulé si vite. Elle n'avait réellement repris conscience qu'une fois réfugiée chez son arrière-grand-mère.

Le ton de Joana se calma.

Ses grands yeux bleus humides se tournèrent vers moi dans un silence pesant. J'eus le sentiment qu'elle préférait taire quelques détails gênants.

Un des enquêteurs lui demanda de préciser la place des uns et des autres.

Me sentant momentanément à l'abri des regards, j'en profitai pour glisser un œil sous le châssis de ma Peugeot. Je n'avais pas envie de prévenir l'agence de location qu'une deuxième voiture venait d'exploser et encore moins d'être à l'intérieur si ça arrivait. J'allais me relever, lorsque j'aperçus une lueur rouge se refléter dans le vestige d'une plaque de neige prisonnière sous une des roues.

Pour la première fois de ma vie, je ressentis une furieuse envie de meurtre. Ces salauds avaient encore retrouvé ma trace et réussi à piéger ma voiture. Était-ce un mouchard ou rêvaient-ils encore de me voir rôtir ? Après avoir désactivé l'appareil grâce à un interrupteur, je l'extrayais de sa cachette. Il était écrit dessus en blanc sur fond gris *Tracker GPS*. Il s'agissait bien d'un émetteur permettant de suivre un véhicule. J'avais déjà utilisé ce genre de matériel. Pour l'instant, j'étais donc plus intéressant vivant que mort. Cela me rassurait un peu, mais que voulaient-ils de moi précisément ?

La maison de Clémence était sens dessus dessous. Mon intuition me suggéra que ce devait être la chevalière qui les préoccupait autant ? Depuis que je l'avais glissée à mon doigt, elle me paraissait beaucoup plus belle que la première fois, lorsque madame Morano me l'avait montrée. Pourtant, il y avait fort à parier que ce n'est pas sa relative beauté qui les intéressait.

Malheureusement, je ne l'avais plus.

Il fallait absolument que je retourne au cimetière avant que quelqu'un ne la retrouve. J'étais quasiment persuadé qu'elle n'était pas tombée dans la neige, mais je pouvais néanmoins me tromper. Mon rêve étrange dans la cellule m'indiquait qu'elle devait être dans une fente entre le marbre et la margelle du sol.

Mais ce n'était qu'un rêve.

— Si vous avez fini avec moi, j'aimerais aller voir ma mère, s'excusa Joana.

Sans doute aurais-je dû faire part aux enquêteurs de ma découverte, mais je cachai le système de géolocalisation dans ma poche avant que Siccardi ne s'approche de moi.

— Je dois rentrer au bureau, j'ai des tonnes de formalités à rédiger, pouvez-vous conduire cette jeune personne ?

— Je ne suis plus en garde à vue ?

— Considérez qu'elle s'est achevée ce matin, vous passerez signer plus tard. Mais dites-moi Théo ! Vous qui êtes spécialiste en analyse comportementale, quelle est votre approche de tout ce merdier.

C'était la première fois qu'il m'appelait par mon prénom.

— Je crois que je suis trop impliqué pour avoir un avis objectif. D'habitude, je suis plutôt dans le camp des chasseurs. Là, j'ai la désagréable sensation d'être le gibier. J'avoue que j'apprécie modérément. Si au moins je savais ce qu'ils veulent.

Le regard incrédule qu'il me lança avant de monter dans sa voiture me démontra qu'il n'était pas totalement dupe.

— N'oubliez pas de la faire ausculter par un médecin, me lança-t-il avant de démarrer.

— Fais voir ça !

Boudeur, Florian retira l'épaisse couche de Kleenex imbibé de sang.

— Hum ! fit la femme. Va falloir te recoudre.

— C'est ça ! Pour que je me fasse choper à l'hosto, avec tous les keufs qui doivent grouiller de partout.

— Ne t'inquiète pas. Je m'en occupe.

La grosse Volvo filait à présent sur l'autoroute quasiment déserte en direction de Marseille. Pour ne pas se faire bêtement flasher, la conductrice avait activé le régulateur de vitesse.

— Tu n'étais pas obligé de tuer ce policeman, non plus. C'est sûr qu'ils vont être enragés maintenant. Avec tout ce sang que tu as laissé sur place, j'espère que tu n'es pas fiché en France.

— Non ! mentit Florian. Mais… on va où là ?

Maitrisant de mieux en mieux son accent anglais, la femme lui expliqua qu'il était urgent de mettre de la distance entre les forces de l'ordre et eux. Si leur voiture avait été repérée, il était également nécessaire d'en changer.

— Bordel ! hurla Florian. Toute cette nuit de cauchemar pour rien. Je suis sûr qu'on y était presque !

— Ça ne sert à rien de s'énerver.

— Mais c'est de votre faute aussi ! Pourquoi vous vous êtes tirée ?

— Je ne me suis pas tirée comme tu dis. Quand je t'ai vu au sol, j'ai cru que tu étais mort. J'ai juste avancé un peu. Et puis, je suis revenue, non ?

Dewerk haussa les épaules. Un sourire niais fendit son visage.

— Je suis un highlander moi. On ne se débarrasse pas du gars Florian comme ça.

L'Anglaise le regarda avec condescendance. Sans sa perruque brune, il ressemblait à ce sale petit vaurien qu'elle avait sorti, un an plus tôt, d'une prison de la banlieue londonienne. S'il était parfois difficilement contrôlable, il était néanmoins ce qu'il y avait de mieux sur le marché de la voyoucratie. Jusqu'à présent, elle n'avait pas eu à regretter son investissement, car il maitrisait parfaitement tout ce qu'on peut attendre d'un malfrat ; vols en tout genre, menaces, violences et surtout, une très grande disponibilité. Pour lui, il n'y avait pas d'heure et encore moins de jour de fête. Ce n'était pas une force de la nature, mais il compensait par son audace et semblait ne reculer devant rien.

Grâce à un pharmacien de la banlieue de Marseille peu regardant sur les causes de la blessure, elle avait réussi à lui faire recoudre cette

arcade explosée. La liasse de billets que le praticien avait empochée sans poser de questions démontrait qu'on leur avait donné la bonne adresse.

Florian avait mis peu de temps pour se débarrasser de la Volvo et trouver un véhicule Renault plus classique et passe-partout.

Après avoir récupéré leurs affaires à l'hôtel, cela faisait maintenant près de trois heures qu'ils avaient quitté la Provence.

Dans peu de temps, ils seraient à Lyon.

Harassé par une nuit blanche, le jeune homme avait fini par s'assoupir. L'Anglaise qui fonctionnait aux amphétamines ne ressentait aucune fatigue. La radio diffusait en sourdine des banalités, mais à l'heure des informations, on parla soudain de faits plus inquiétants. Elle monta légèrement le son.

On en sait un peu plus sur l'agression des occupants d'une ferme près d'Aix-en-Provence. Rappelons qu'au cours de l'intervention l'un des gendarmes appelés sur place a été tué et un deuxième sérieusement blessé. Des mesures d'urgence ont été mises en place par les enquêteurs et les premiers indices ont déjà parlé. Le sang et la perruque retrouvés sur place indiquent que l'un des agresseurs serait un certain Florian Dewerk bien connu des services de police. Le jeune homme d'origine belge est activement recherché dans son pays pour des faits d'homicides et d'actes de barbarie. On le soupçonne en France et en Angleterre de faits similaires. Il était accompagné au moment des faits d'une femme, mais les enquêteurs ne possèdent pour l'instant aucun indice sur cette dernière.

À la demande du procureur de la République, nous vous communiquons le signalement de cet individu extrêmement dangereux.

Elle coupa le son. Cette description qu'on en faisait, elle ne le connaissait que trop bien.

Furieuse, elle attendit néanmoins la sortie du péage, pour décrocher son portable.

— C'est moi ! fit-elle à son interlocuteur.

Le couinement lancinant des essuie-glaces qui tentaient d'évacuer la bruine agaça le subconscient de Florian.

— Je peux vous parler ? poursuivit-elle à voix basse.

La tête tournée vers la portière et maitrisant parfaitement sa respiration d'endormi qu'il était censé être, le jeune homme entrouvrit légèrement les paupières pour être certain de ne pas rêver.

— On a eu un gros probl… Ah vous l'avez entendu à la radio. … On y était presque. Je suis sûre qu'il a trouvé la bague. … Comment il a fait ? J'en sais rien, comment il a fait ! … Ça va, je vous dispense de vos commentaires ridicules. …

Florian réprima un sourire. Sa patronne s'était fait moucher et elle était à deux doigts de mettre fin à cette conversation. Elle resta

près d'une minute silencieuse. Son interlocuteur trouvait visiblement les mots pour l'amadouer.

— Vous dites qu'il se fait appeler Clarvoie Henri ? Il ne s'est pas trop foulé … Au Cézanne hôtel. … J'ignore comment vous obtenez ces renseignements, mais … OK, mais j'ai quand même un problème à résoudre rapidement… un gros problème ! précisa-t-elle en baissant davantage la voix.

Florian regarda par la fenêtre. La pluie fine qui s'abattait sur le décor sinistre des raffineries pétrolières défilant sous ses yeux cadrait parfaitement avec ses pulsions meurtrières. Ce qu'il entendit là ne fit qu'accentuer la noirceur de son âme.

En sortant de la dernière aire de repos de l'autoroute avant Aix en Provence, je ne pus réprimer ce petit sourire satisfait. Je m'étais débarrassé de ce traceur GPS en le collant sur un camion britannique.

Joana qui connaissait parfaitement les subtilités des voies à sens unique de la ville m'orienta sans coup férir vers la clinique du parc Rambot. Oubliant la douleur lancinante qui lui oppressait la nuque, séquelle d'un violent coup de crosse, elle gravit l'escalier au pas de course.

— Dépêche-toi ! me pressa-t-elle en patientant quelques secondes au premier étage.

Elle repéra le numéro de la chambre que lui avait indiqué la réceptionniste et s'apprêtait à frapper lorsque son geste resta en suspens. Elle soupira de lassitude, tandis que je la rejoignais.

— Mon grand-père, me souffla-t-elle.

Je n'eus pas besoin de tendre l'oreille vers la porte pour reconnaître la voix au ton suffisant de donneur de leçon.

— Ces gens-là ont toujours été une catastrophe pour notre famille. Tu aurais dû le comprendre avec ton mari. Non ! Tu continues avec le pire qu'on puisse trouver. Tu veux quoi au juste ? Que tout le monde soit zigouillé !

— Oh je t'en prie, répondit Clémence, fiche-moi la paix avec tes leçons de morale. Tu n'as jamais accepté la vie que je voulais mener.

— Et ma réputation, tu y as déjà pensé, ne serait-ce qu'une fois ?

Clémence s'énerva.

— Toi ! Toi ! Est-ce qu'il t'arrive de penser à quelqu'un d'autre que toi ? Le monde ne tourne pas autour de ton petit nombril !

Joana décida de mettre fin à cet échange houleux en frappant à la porte, qu'elle poussa sans attendre la réponse.

— Oh ! On n'est pas dans un hôpital, là ? On vous entend sur tout l'étage.

Le père de Clémence sortit immédiatement en secouant la tête.

— Quand vous comprendrez enfin, il sera trop tard.

Je patientai un instant dans le couloir. En arrivant à ma hauteur, il se figea et me toisa d'un regard assassin.

— Vous êtes là, vous ? Tout ça, c'est de votre faute ! me lança-t-il d'une voix sourde.

Il tourna les talons sans que je puisse lui demander les raisons de sa haine à mon égard. Furieuse, Joana surgit sur le pas de la porte.

— Je vais bien ! Merci ! Et bonne année, toi aussi !

Ses yeux s'emplirent de détresse. Elle me prit la main.

— Viens !

Le regard sombre de Clémence se radoucit en me voyant entrer.

Un large pansement lui entourait le crâne. Elle portait une chasuble jaune paille arborant l'effigie de la clinique. Une perfusion plantée dans le creux de son bras diffusait dans ses veines un liquide incolore. Joana déposa au pied du lit le sac de vêtements et d'affaires de toilette qu'elle avait apporté. Les deux femmes s'enlacèrent en pleurant silencieusement. Je me sentis confus d'être le témoin de ce moment d'intimité. Joana se releva avec un petit rire gêné en s'essuyant les joues avec sa manche.

— Tu dois trouver qu'on est une drôle de famille, hein ?

— Ne changez rien toutes les deux !

Clémence me tendit une main fiévreuse que je saisis aussitôt. Elle s'inquiéta pour Mamie Rose et je la rassurai.

— Et… ?

Comme moi, Joana comprit qu'elle retardait le moment où elle nous interrogerait sur son chien.

— Ils l'ont tué, Maman.

Elle lâcha ma main, pour la porter à sa bouche.

— Mon Dieu !

— Maman ! Je voudrais qu'enfin tu me dises pourquoi grand-père ne nous a jamais aimées.

— Ne dis pas ça, tenta Clémence peu convaincante. Il n'a rien contre toi.

— Il a toujours détesté les Daumas ! Pourquoi ?

Je tirai une chaise près du lit et je me laissai tomber, fourbu. Mes lombaires se souvenaient encore de cette nuit cauchemardesque. Joana et sa mère me regardèrent en silence.

— Clémence, je ne sais pas ce qu'il a contre mes cousins, mais d'après lui, il n'y a pas pire que les Voclaire. Qu'ont-ils fait de si terrible à votre famille ? D'ailleurs, je réalise que je ne connais même pas le nom de ton père.

Clémence prit son visage à deux mains et soupira longuement.

— Il s'appelle Édouard De Montaldi.

Un ancien noble, pensais-je. J'aurais dû m'en douter, il en avait l'atavique suffisance.

— S'il te plait Maman ? supplia Joana.

— C'est une très vieille et longue histoire dont je ne connais qu'une infime partie. Si j'avais été un garçon, mon père m'en aurait sûrement dit davantage. Mais là aussi, je l'ai déçu. Non seulement il n'a pas eu le fils qu'il espérait, mais en plus, je n'ai pas été la fille soumise qu'il rêvait d'avoir. Pour une raison assez obscure, les De Montaldi ont toujours été ennemis avec les familles Daumas et Voclaire. Alors, par bravade, j'ai épousé Paul. Mon père me souhaitant un autre destin avec le fils d'un de ses amis était furieux. Il m'a rayé de sa vie. Il n'a pas voulu assister à notre mariage. Seule ma mère est

venue à la cérémonie à la mairie et à l'église.

Joana ouvrait en grand les yeux et les oreilles. À l'évidence, Clémence ne lui avait jamais révélé toutes ces choses.

— Il n'a accepté de me revoir que lorsque tu es née, poursuivit Clémence en la regardant. Je savais que j'attendais une fille, mais je n'ai rien dit à ma mère pour ne pas qu'elle le lui répète. Il espérait que tu serais un garçon, mais là encore il a été déçu. Pourtant, il a accepté de me parler et nous sommes restés en contact. Ensuite, lorsque Paul est mort, il est venu un peu plus souvent nous voir et a essayé de renouer les fils, mais nous avions trop de rancœur, l'un et l'autre.

— Mais pourquoi m'en a-t-il voulu à ce point ? C'est ridicule. Je n'y suis pour rien.

— Je crois qu'il t'aimait bien, mais tout chez toi lui rappelle ton père. Ses yeux, son sourire et surtout son caractère, fit-elle en posant sa main sur la sienne.

— Excuse-moi Clémence, mais quand j'étais à la gendarmerie, un des enquêteurs a prétendu que Paul était mort dans des circonstances…, comment dire ?

— Il a été assassiné, mais on n'a jamais su par qui ni pourquoi !

Son regard étrangement froid jusque-là s'embruma soudain. Comme si après toutes ces années ce souvenir la hantait encore, elle se ferma. Probablement pour détourner la conversation, elle s'inquiéta pour sa maison. Joana lui avoua que leurs agresseurs avaient fouillé partout, mais il n'y avait pas réellement de dégradations. Sa mère semblait l'entendre, mais elle ne broncha pas, son esprit était visiblement ailleurs.

Malgré sa tête enturbannée à la façon d'un fakir et ses yeux dans le vague, je lui trouvai subitement un charme fou.

— Clémence ! Aide-moi à comprendre.

— Je sais Théo ! Laisse-moi juste un peu de temps.

— Maman ! Je ne suis pas certaine que nous ayons beaucoup de temps devant nous. Ces gens sont prêts à tout et ils vont revenir.

Elle se redressa enfin. Un déclic venait de se produire dans son esprit conditionné par des années de frustration et de non-dits.

— Il faut vous protéger. Ne restez pas à la maison.

— Que cherchent-ils Maman ? Quand ce type voulait me tuer, je l'ai entendu parler d'une bague.

Le regard bleu et humide de Joana me transperça comme un reproche.

— Je pense que c'est celle que j'ai perdue hier matin, lui avouais-je.

— Comment as-tu fait pour la perdre ? s'interrogea Clémence.

Joana raconta notre visite au cimetière. En glissant sur une plaque de verglas, elle avait propulsé dans les airs la chevalière, qu'on

n'avait pu retrouver.

À son tour, Clémence se demanda ce que ce bijou avait de si particulier, pour déclencher autant de violences.

— Je crois que c'est lié à mon enquête sur la disparition des trois Anglais à Puyloubier.

Je préférai passer sous silence la façon dont je m'étais procuré cet anneau.

— Puyloubier ? s'étonna Clémence. Un jour, j'ai entendu mon père parler des Voclaire. Selon lui, leurs ancêtres avaient fui un village près de la Sainte-Baume dans le Var et s'étaient réfugiés au pied de Sainte-Victoire à Puyloubier.

— Il faut absolument qu'on retrouve cette chevalière ! s'enthousiasma Joana.

20

Il m'avait fallu d'un peu de persuasion et l'aide de Clémence pour calmer les ardeurs de Joana qui voulait quitter la clinique sans prendre le temps de consulter un médecin. Pendant qu'elle subissait une radio du crâne et quelques examens, j'en profitai pour prendre des nouvelles de Judith Morano. La jeune femme de l'accueil m'avait déconseillé d'aller la perturber, car elle ne se sentait pas encore très bien. Puis elle avait gobé le fait que j'étais venu spécialement de Paris pour souhaiter la bonne année à ma tante.

Je frappai doucement à la porte de sa chambre. Des cliquetis de hauts talons m'indiquèrent qu'on venait m'ouvrir. Une jeune fille de l'âge de Joana me fit face, le regard sombre.

— Monsieur ?

— Pardonnez-moi, puis-je voir madame Morano.

— Ma grand-mère est… fatiguée ! C'est pourquoi ?

— Je voulais juste prendre de ses nouvelles. J'espérais qu'elle allait mieux.

— Il y a peu de chance qu'elle se souvienne de vous. Elle a oublié tant de choses.

— Elle est amnésique ?

— Pas complètement, mais des pans entiers de sa mémoire ont disparu. Elle n'arrive plus à se concentrer sur quoi que ce soit, elle ne parvient même plus à lire.

La jeune fille hésita puis me laissa entrer.

— Puisque vous êtes là !

J'eus un peu de mal à reconnaître l'opulente et fière maitresse du Cigalon. Elle était allongée sur son lit, le regard morne rivé au téléviseur accroché au mur, zappant sans cesse toutes les chaines, sans réussir à fixer son attention sur aucune des images.

— Bonjour Madame Morano ! Vous me remettez ? Théo Voclaire !

Comme si mon nom l'avait piqué au vif, elle leva brusquement la tête vers moi. Sa petite-fille en fut surprise. Y voyant enfin une lueur d'espoir, elle lui reposa ma question.

— Mamie, tu reconnais Monsieur Voclaire ?

La moue que fit sa grand-mère ébranla quelque peu notre confiance. Je tentais une dernière fois.

— Je suis venu demeurer chez vous, au Cigalon.

— Ah… ! En quelle année ?

— Ce n'est pas grave Madame Morano, je repasserai, plus tard.

Trop occupée à torturer sa télécommande, elle ne remarqua même pas mon départ. Ce n'est pas encore aujourd'hui que j'en apprendrais plus sur son mensonge quant à la disparition des Anglais.

Je n'avais pas avancé d'un pouce dans cette enquête pour laquelle j'étais grassement rémunéré. Si ce n'est, que l'histoire de mes ancêtres semblait liée à la leur. Qu'étaient-ils venus faire dans cette galère. Ils avaient visiblement trouvé ce qu'ils cherchaient et il y avait fort à parier que cela leur avait coûté la vie. À mon tour, je bouillais d'impatience de retrouver cette chevalière.

Après quelques trop longues minutes d'attente, Joana me rejoignit dans le hall d'accueil, la nuque contrainte par une minerve.

— Ça te va très bien !

— Bon ! On y va ? fit-elle en haussant les épaules.

Je la savais aussi impatiente que moi, mais puisque nous étions à Aix, je devais passer à la Gendarmerie pour mettre fin à cette garde à vue, peu conventionnelle. Je l'avais promis au lieutenant Siccardi.

Le portail étant grand ouvert, je me glissai entre un véhicule bleu qui sortait et un autre qui entrait. Alors que je me dirigeais vers le bâtiment jaune portant l'enseigne tricolore, le major Gabin m'interpella. Les yeux cernés de lassitude, il me dit qu'il allait s'occuper de moi, car le patron de la BR était assailli de toutes parts. Ce qui aurait dû être pour lui une journée de joie familiale et de relative quiétude s'était transformée en cauchemar.

Le meurtre de Violet avait ému toute la corporation.

Une chasse à l'homme, un peu tardive à mon goût, s'était mise en place dans toute la région et bien au-delà. Je connaissais leur engagement, lorsque l'un d'eux était touché. Mais pour moi, il y avait fort à parier que les coupables, à moins d'être complètement inconscients, étaient déjà loin.

Quelques instants plus tard, je rejoignis Joana qui m'attendait dans la voiture.

— Tu crois qu'ils vont les retrouver ?

— Ils font tout pour ça, essayai-je de me convaincre moi même.

*

Pour je ne sais quelle raison, je n'arrivais jamais à me souvenir de la route à emprunter pour me rendre dans ce petit cimetière, perdu en pleine campagne. Quelque chose m'empêchait de m'imprégner de cet itinéraire pourtant a priori assez anodin.

— Tourne à gauche ! cria Joana. Trop tard !

Je fis une rapide marche arrière pour me remettre sur la bonne route. Lorsque les quatre cyprès apparurent à la sortie d'une courbe, je ressentis de nouveau ce malaise.

À part ma voiture, il n'y en avait pas d'autres sur le parking à présent parfaitement déneigé.

Pourtant, je perçus une présence troublante.

Quelques plaques blanches persistaient dans les zones ne voyant jamais le soleil, mais la pierre tombale de Paul Daumas et l'imposant

tombeau des Voclaire étaient dégagés. De nouveau, il me sembla distinguer la fuite des ombres d'un enfant accompagnant une femme en noir. Joana ne s'arrêta qu'une seconde devant la sépulture de son père. Sans doute parce qu'elle se sentait coupable de la perte de la chevalière, elle bouillait d'impatience de reprendre nos recherches. Ma fébrilité l'inquiéta. Au lieu de fouiller le sol, mon regard scrutait le moindre recoin du cimetière à la recherche de ce duo improbable.

— Qu'est-ce tu as Théo ?

— Heu… non rien.

— À mon avis, elle doit être par là !

Accroupie, telle une archéologue en quête d'un trésor, elle ratissait doucement les gravillons. Je songeai alors à mon rêve étrange dans ma cellule. Mes doigts d'enfant s'introduisant dans un interstice entre le sol et la paroi verticale. C'est alors que je vis cette fente qui existait réellement.

— Joana, regarde ! Je pense qu'elle est tombée ici.

Incrédule, ma petite-cousine s'approcha.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Gênée par son collier de mousse qui raidissait sa nuque, elle se mit à quatre pattes, l'œil au plus près du sol.

— Mince ! Je crois bien que tu as raison, je vois quelque chose qui brille.

Mon cœur s'accéléra. Je cherchai déjà la manière d'introduire une tige providentielle pour l'attraper, mais cela me sembla compliqué. En cette saison, les ornements des tombes aux alentours ne me proposaient que des plaquettes de marbre arborant tous les regrets des survivants, ou des vases en faïence, vides.

C'est alors que je compris que la façade du tombeau était amovible, afin de permettre d'y introduire d'autres cercueils. Une lourde plaque de marbre, maintenue par de grosses vis recouvertes de caches de forme conique en laiton, nous indiquait que c'est par là qu'on entrait dans cette dernière demeure.

Joana qui avait compris en même temps que moi passa ses doigts dessus. Le premier résista, mais le second, juste en dessous se détacha assez facilement. J'en fis de même et en quelques secondes, à l'aide de la clé de voiture faisant office de tournevis, je parvins à libérer l'épaisse dalle nervurée de fil d'or. Je me relevai quelques secondes afin de vérifier qu'aucun témoin n'assistait à notre profanation. Bien que l'impression d'être observé m'obnubilait, je dus admettre que nous étions seuls.

On vient rarement souhaiter la bonne année à ses défunts.

Joana m'aida à faire glisser la trappe sur le côté en prenant soin de bien la caler afin qu'elle ne tombe pas.

La bague, elle était là. Je n'avais plus qu'à me baisser, mais une

sourde angoisse m’interdisait de faire le dernier geste.

21

En une fraction de seconde, comme si c'était naturel, la chevalière s'était glissée à mon annulaire gauche.

Elle était magnifique.

Outre le soulagement de l'avoir retrouvée, je me sentais différent, plus fort, plus confiant. Cette bague aurait-elle des vertus insoupçonnées ou n'était-ce que l'illusion d'un effet placébo ? Pourtant en regardant bien, il me semblait qu'elle avait changé. La pierre noire n'avait plus la même couleur ni le même graphisme que j'avais observés les premières fois que je l'avais eue entre les mains. Tout en cherchant ce qui clochait, je descendis les quelques marches de granit.

Je me tenais à présent debout, dans une sorte de couloir, entre deux rangées de ce qui ressemblait à des sarcophages fermés par de grandes plaques de marbre. Certaines présentaient des sculptures en bas-relief.

Mon corps masquant la lumière venant de l'ouverture, les épitaphes restaient peu lisibles, mais je continuai à progresser, seulement préoccupé par cette bague. Je remarquai en la touchant du doigt que le médaillon bougeait sur sa base.

— Théo ! Où vas-tu ? Reviens enfin !

Je me retournai vers Joana restée tétanisée dans la lumière et c'est là que j'aperçus dans un angle de la quatrième contremarche une piécette ovale et noire, identique à celle qui se trouvait sur la chevalière.

— Non ! Elle est cassée !

Je remontai prestement l'escalier pour m'emparer de ce que je considérais alors comme l'objet le plus important qu'il soit à ce moment précis et je fus soulagé de constater qu'il était intact. J'essayai d'insérer ce second médaillon à sa place, mais les ergots l'en empêchaient. Sous le choc, il s'était desserti et il faudrait sans doute des mains expertes pour le réparer.

— Allez, viens maintenant ! On va se faire repérer.

Je m'apprêtais à gravir les dernières marches lorsqu'un étrange sentiment me figea.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Joana.

— Attends !

J'étais arrivé jusqu'ici, dans le tombeau de mes ancêtres, et je m'apprêtais à partir sans même un regard ou un moment de recueillement. Il y avait peu de chance qu'une telle occasion se représente. Je redescendis lentement en me mettant sur le côté afin que la lumière pénètre et me fasse enfin découvrir les sépultures des Voclaire.

— Je peux venir ? me demanda Joana à voix basse.

— Bien sûr, viens !

— Mais, ça ne craint pas ?

Je rebroussais chemin pour lui tendre la main.

— Que veux-tu qu'il t'arrive ? On n'est pas dans un film d'horreur, personne ne va sortir de ces cercueils.

Après quelques pas hésitants, Joana marchait sans aucune autre appréhension. Je la vis compter et observer attentivement les noms et les dates, en parcourant parfois du bout de l'index certaines gravures à peine visibles. Quant à moi, je remarquais que cet incroyable caveau avait été agrandi en souterrain pour accueillir encore plus de descendants d'Henri Voclaire. Malgré cela, il ne restait plus aucune place de disponible, comme si la dynastie devait s'arrêter forcément un jour, frappée par une malédiction ou une prophétie.

Est-ce pour cela que je ne me prénommais pas Henri ?

— Regarde, Mamie Rose avait raison ! fit Joana en arrivant au bout d'un couloir de près d'une dizaine de mètres.

Elle s'était arrêtée devant une plaque derrière laquelle devait reposer la dépouille de mon grand-père. Outre son nom et son prénom, pas très originaux, il était inscrit en dessous : « *À Théo, notre camarade - 1902–1945* ». S'en suivait une phrase énigmatique en Anglais que je ne comprenais pas, mais qui semblait rendre hommage à son courage et son sacrifice.

Presque timidement, Joana me demanda la permission de prendre quelques clichés avec son mini appareil photo. La voute s'éclaira par saccade et j'aperçus alors dans une sorte d'alcôve, une urne funéraire. Les cendres de mon père, elles étaient là, dans ce vase de marbre noir. Une étiquette de bronze collée dessus indiquait « *1939-1970* ». C'était bien lui, mais j'ignorais qu'il avait été incinéré. Il est vrai que je me souvenais de si peu de chose de lui.

Une sensation inexplicable m'empêcha de poser les mains dessus. Pourtant rien ne me l'interdisait. J'avais le sentiment que cela me permettrait d'entrer en communion, non pas avec son âme, car je ne croyais pas à ces choses-là, mais au moins à fouiller dans les méandres de ma mémoire.

— Regarde, ça doit-être le tout premier des Voclaire. Il est mort en… 1680, je crois. Mais, on dirait qu'il y a quelque chose d'écrit, dessous.

Je m'approchai de ce que m'indiquait Joana, mais il eut fallu une loupe pour déchiffrer cette phrase. On l'aurait dit écrite à l'aide d'un laser, tant elle était fine.

Un flash illumina la plaque funéraire et Joana zooma sur le cliché qu'elle venait de faire.

— Ça alors ! Écoute ça ! À la mémoire du chevalier noir, maître des loups, injustement chassé de ses terres par Louis XIV.

— Le chevalier noir ! Tu es sûre ?

22

Nous n'avions croisé que peu de voitures sur la route sinueuse et personne ne nous suivait. Le mouchard qui permettait à nos poursuivants de nous repérer filait à présent sur un camion frigorifique en route vers l'Angleterre. Avec un peu de chance, cela occuperait nos ennemis pendant quelque temps, avant qu'ils ne découvrent la supercherie.

J'avais confié la précieuse bague à Joana. Ses petits doigts agiles n'avaient pas eu plus de succès que les miens pour remettre en place la deuxième face du médaillon. Elle trouva que les veines naturellement dorées de la pierre formaient une figure étrange, mais cela ne ressemblait à rien de précis.

En passant dans le village de Saint-Antonin-sur-Bayon, il me revint à l'esprit les propos de l'atypique barman. Je me garai rapidement sur le parking, derrière une haie, on ne sait jamais. Joana enveloppa la chevalière dans un mouchoir, hésita un instant et me la tendit.

Avec le soir tombant précocement, Sainte-Victoire se drapait d'un manteau rose et gris surréaliste qui aurait plu à Cézanne.

— Té ! Revoilà mon Parisien'g préféré. Qu'est-ce qui t'amène par ici ? Tu voulais me souhaiter la bonne année ? C'est sympa ça !

Le restaurant de la maison de la Sainte-Victoire se vidait de ses derniers et rares clients venus déjeuner en famille. Dédé, le serveur, s'essuya les mains et nous salua chaleureusement.

— Oh pétard, je m'en souviendrai de ce jour de l'an. Une vraie misère cette année. Je ne sais pas si c'est la crise ou ce qui se passe dans la région, mais on a vu dégun.

— Personne ou pas grand monde, traduisit Joana à voix basse.

— Et vous, ça s'est bien passé ?

Fidèle à son habitude, Dédé fit les questions et les réponses, ce qui nous empêcha d'esquiver. Apercevant la minerve de Joana, il s'inquiéta de savoir si nous avions eu un accident, puis il me demanda si ce n'était pas ma fille, il nous trouvait un air de famille. Nos mines défaites et nos yeux cernés de fatigue n'y étaient sans doute pas étrangers. En croisant mon reflet dans un miroir, je m'étais fait peur. Ma barbe de trois jours et ma chevelure ébouriffée me faisaient vraiment ressembler au taulard que j'avais été durant cette nuit de la Saint-Sylvestre, dont moi aussi je me souviendrais toute ma vie.

— Bon je parle, je parle, mais vous voulez boire quelque chose ?

À part une barre chocolatée que nous avions achetée à un distributeur dans le hall de la clinique, nous n'avions rien mangé depuis la veille. Le gâteau de fête à peine entamé posé sur le comptoir me fit saliver et je vis le regard affamé de Joana.

— Excuse-moi Dédé. Malgré nos têtes de fêtards, on a passé une nuit épouvantable et de plus, on n'a rien mangé.

— Oh peuchère ! Ne bougez pas, je m'en occupe.

En un rien de temps le serveur à la mine enjouée nous confectionna à chacun une assiette gourmande débordant de victuailles qu'il nous servit sur le comptoir. Pendant que nous nous sustentions enfin de produits de fête, nous eûmes droit aux derniers potins.

— Dites, vous n'êtes pas du coin vous, mais vous avez vu ce qui se passe dans la région ? Ça devient un vrai coupe-gorge par ici. Pas étonnant que les clients ne viennent plus.

Avec force et détails approximatifs, Dédé nous relata ce qui s'était passé, depuis l'agression de madame Morano et jusqu'à celle des Hautes-Terres.

— Ma mère qui radote un peu parle même d'une vieille malédiction qui sévissait dans ces collines, mais il y a longtemps, hein. Enfin pas si longtemps que ça, il y a un pauvre bougre, un peu bizarre, je crois, qui a été assassiné là-haut. Un jour de l'an en plus ! Si c'est pas malheureux !

Je fis un petit signe négatif de tête à Joana. Elle serra les mâchoires pour ne pas lui envoyer à la figure que ce pauvre bougre, c'était son père. Lorsque Dédé se crut obligé d'évoquer la disparition des chercheurs britanniques, je saisis l'occasion.

— À ce propos, tu m'as bien dit que l'Anglaise t'avait questionné sur un certain chevalier noir.

— Justement, moi j'en avais jamais entendu parler, mais je pense que c'est ça, cette malédiction. Enfin, je ne crois pas trop à toutes ces fadaises, mais…

Il nous laissa avec ce doute et s'affaira à ranger la salle de restauration. Pour la première fois de la journée, un sourire se dessina sur le visage de Joana. Comme moi, elle avait compris que le courageux Dédé n'y croyait pas trop, mais qu'il n'était pas rassuré pour autant.

Soudain il s'arrêta l'index en l'air.

— Je pense à un truc, fit-il. Moi ces histoires de chevalier et de malédiction, je dis ça, je n'y connais rien ! Tu devrais quand même aller voir mon ancienne institutrice. Bon, maintenant, elle est un peu à l'ouest, pourtant, c'était une historienne incroyable. Elle connaît tout sur la Provence, Sainte-Victoire et ses légendes, enfin tout quoi ! Je crois même qu'elle a écrit des bouquins là-dessus.

23

Le sommet de la montagne avait perdu sa belle couleur rose, pour laisser place à une écharpe grisâtre et triste recouvrant le sommet. Joana me semblait d'humeur aussi sombre que Sainte-Victoire.

— Ne fais pas attention à ce qu'a raconté Dédé sur ton père, il est un peu brave, comme vous dites ici.

Les yeux pleins de larmes elle secoua la tête.

— Je sais que les gens d'ici jasaient sur son compte, mais je m'en fiche…

Je mis le contact et laissai tourner le moteur, afin de réchauffer l'habitacle. Joana avait envie de parler et j'étais bien décidé à la laisser s'épancher.

— Quand j'étais petite, j'adorais mon père, c'était mon héros. Puis en grandissant, je suis devenue une ado ingrate. Il me consacrait moins de temps et d'attention. Je lui en ai voulu de cette distance qu'il affichait à mon égard. Plus tard, ma mère m'a appris que c'est parce qu'il était très anxieux. Quelque chose le minait. Mais sur le coup, je ne l'ai pas admis et nos chemins se sont écartés. Quand il est mort, j'ai réalisé que je l'aimais plus que tout au monde, mais je n'ai jamais pu lui dire. Alors, même si c'est trop tard, chaque fois que je vais au cimetière, je lui dis que je l'aime. J'espère que s'il est quelque part, il m'entend.

Son regard azur tourné vers les collines, elle était redevenue cette malheureuse adolescente. Elle essuya ses yeux et se moucha bruyamment.

— Pendant longtemps, j'ai nié sa mort. Tous les soirs, pendant des mois, je mettais son couvert, jusqu'à ce que le désespoir de ma mère me fasse comprendre que je la faisais souffrir.

Mon silence et la douce chaleur qui s'installait dans la voiture, l'invitèrent à poursuivre ses confidences.

— Aujourd'hui, j'étais tellement préoccupée par cette bague, poursuivit-elle la voix pleine de regrets, que je suis passée près de sa tombe sans même lui dire un mot. Pourtant, hier, c'était l'anniversaire de sa mort.

Je ne voulus pas en rajouter en lui disant que sa mère et elle-même avaient bien failli subir le même sort à quelques années d'intervalle.

— Si tu savais comme il me manque !

Elle cacha son visage dans ses mains et pleura longuement à la manière d'une enfant inconsolable. Aussi gêné que maladroit, je passai ma main dans ses cheveux.

— Tu veux qu'on y retourne ?

Elle secoua la tête.

— C'est trop tard, il va faire nuit et Mamie Rose va s'inquiéter. Et puis… pardon, mais je préfère être seule dans ces moments-là.

Elle s'excusa de sa détresse. Je l'enviais presque d'avoir autant d'anecdotes, même tragiques, avec son père. Moi, je n'avais aucun souvenir du mien, comme si j'étais orphelin depuis toujours. Pourtant ma mère m'avait montré des photographies sur lesquelles nous étions ensemble. Pendant des années, j'en conservais une qui me faisait sourire.

Je devais avoir sept ou huit ans, mon père me portait dans ses bras, et j'étais hilare, insouciant de ce que la vie allait nous faire subir.

À la réflexion, le décor derrière nous sur cette image m'avait longtemps laissé croire qu'il s'agissait d'une cathédrale dans un pays étranger. À bien y regarder, mais je n'étais pas en position de le faire, ces énormes piliers ressemblaient curieusement à du marbre noir et ils devaient se trouver par ici. Cela supposait donc que j'étais venu en Provence, avec lui. Je n'avais jamais posé la question à ma mère et malheureusement, comme pour Joana, il était trop tard.

Mon silence pensif intrigua ma petite-cousine. Elle avait retrouvé sa sérénité et effacé les séquelles de son infinie tristesse dans le miroir de courtoisie au dos du pare-soleil.

J'enclenchai enfin la première vitesse et nous vîmes alors la lueur rouge d'un soleil agonisant que j'imaginais plonger à présent dans cette mer lointaine de la côte bleue.

Lorsque le portail électrique s'ouvrit, la cour du domaine nous parut lugubre. Socrate n'était plus là pour nous accueillir en remuant sa grosse tête. Heureusement, les affres de cette nuit cauchemardesque avaient été effacées. Le vigile de la société de gardiennage que j'avais engagé par téléphone, aux frais de mon employeur, nous regarda d'un air inquiet, une main sur sa radio et l'autre sur la laisse de son chien. L'imposant rottweiler gronda en me voyant descendre, puis il recula derrière son maître.

Avec ça, on est en sécurité, pensais-je.

Les volets de Rose étaient encore ouverts, sa frêle silhouette souleva le rideau. La pauvre femme devait s'impatienter. Joana m'avait expliqué qu'elle avait le téléphone chez elle en cas de besoin, mais il était difficile de lui parler, car elle n'entendait rien et se trompait souvent de sens pour tenir le combiné. L'aïeule supportait difficilement la présence d'autre personne que Clémence et sa fille pour s'occuper d'elle. Une sorte de paranoïa l'empêchait de faire confiance à une aide ménagère inconnue.

Tandis que Joana se précipitait chez Rose, je montai rapidement dans ma chambre à l'étage. La fouille de nos agresseurs avait laissé quelques séquelles au rez-de-chaussée, mais ils n'avaient visiblement

pas eu le temps de venir fouiner dans mes affaires. Le pistolet que je m'étais procuré était toujours là. Je décidai de le dissimuler un peu mieux.

— Espèce de sale petit menteur ! Je suis peut-être vieille, mais je ne suis pas complètement gaga.

Debout, appuyée contre son fauteuil, enveloppée dans une robe de chambre de flanelle, Rose pointait sa canne d'une façon menaçante dans ma direction. Son regard ne m'avait jamais paru aussi dur et pénétrant. À l'évidence, elle avait compris, certes un peu tardivement, que je ne pouvais être son frère et il était inutile d'en rajouter. Pour m'excuser, je m'apprêtais à lui donner quelques explications vaseuses lorsque Joana vint à mon secours.

— Mamie ! Il te l'a dit qu'il s'appelait Théo. C'est toi qui as insisté pour l'appeler Henri.

— Ah ! Tu es de son côté, alors !

Elle baissa sa canne. Je m'approchai d'elle, doucement, les bras en signe d'apaisement.

— Rose, Joana n'a pas à être d'un côté ou de l'autre, nous sommes en famille et nous sommes donc, tous du même bord. Je suis le petit-fils de votre frère et je suis fier de lui ressembler. Je n'ai pas voulu vous berner, mais vous me sembliez si heureuse de le revoir que je n'ai pas osé vous contrarier.

La vieille femme opina du chef, apparemment convaincue.

— Tu me dis vous, maintenant ?

Rose semblait de nouveau sous le charme de cette similitude avec ce frère qu'elle avait dû admirer. Elle luttait visiblement pour ne pas m'appeler Henri. Joana lui fit réchauffer un reste de potage qu'elle avala sans ardeur. Elle était contrariée que Clémence soit hospitalisée. Nous tentions de la rassurer en prétendant qu'elle sortirait très certainement demain, lorsqu'elle s'emporta.

— Demain, demain ! Est-ce que je serai encore là, demain ? Je sens bien que la porte de sortie est grande ouverte. Il faut pourtant que je lui parle !

— De quoi veux-tu lui parler Mamie ?

Rose prit un ton confidentiel.

— Avant de partir, il faut quand même que je lui dise pour Paul, mais chut… !

Joana ne se força guère pour prendre un air contrarié. S'il y avait un secret à connaître sur son père, c'était bien elle, sa descendante, la mieux placée pour l'apprendre. Son arrière-grand-mère paraissait ne pas l'entendre. Alors Joana usa d'arguments plus percutants.

— Et si Maman ne sort pas demain ! Et si tu prends la porte de sortie comme tu dis, personne ne saura jamais rien alors !

Elle s'amadoua et prit un ton plus suppliant.

— Mamie, s'il te plait ! Qu'est-ce qu'il… ? Merde, elle dort.

Je m'approchai d'elles pour voir si Rose ne simulait pas afin d'échapper à son interrogatoire, mais le léger ronflement était bien réel. Joana regarda la pendule accrochée au mur.

— C'est foutu pour ce soir ! Passé huit heures, elle s'endort, où qu'elle soit. Tu peux m'aider à la coucher ?

*

Nous avions emmené ma grand-tante dans sa chambre et je laissai Joana pour ce moment plus intime. Je regardai avec attention le tableau au-dessus de la cheminée, avec l'envie folle d'ouvrir le mur secret, lorsque Joana me rejoignit. Une ride d'inquiétude barrait son front.

— Elle n'a pas l'air bien quand même ! D'habitude, elle se réveille un peu lorsqu'on la couche.

Probablement trop préoccupé par ce désir d'entrer dans la mystérieuse antichambre cachée derrière l'âtre, je ne prêtai guère attention à ce détail. Imitant Rose, je m'autorisai à appuyer sur l'angle droit en haut de la plaque. J'entendis alors le petit déclic significatif. J'avais été frustré de devoir interrompre notre première visite. Tout comme moi, Joana qui avait oublié ses craintes piaffait d'impatience de se glisser telle une voleuse entre les piliers de granit provençal pour rejoindre cette pièce secrète où Rose l'avait cachée pour la protéger, de peur que son agresseur ne revienne. Elle m'avait avoué que rongée par l'inquiétude, elle n'avait pas songé à observer les tableaux et le décor à faire blêmir d'envie un antiquaire. La cloison amovible pivota sans effort et pratiquement sans bruit. Je passai devant apercevant rapidement l'interrupteur, plutôt antique. Cette fois-ci, Joana observa la pièce trapézoïdale, ses tableaux et ses flambeaux d'un autre âge. Me prenant pour son frère, Rose avait évoqué d'autres peintures qui avaient été soustraites à la convoitise de l'occupant allemand.

Alors mon regard se tourna vers la lourde porte.

Je tentai de l'ouvrir, mais ne fus pas surpris qu'elle résiste. Elle était verrouillée, c'est bien normal. Depuis quand n'avait-elle pas été ouverte ?

— Tu penses que ta mère connaissait l'existence de cet endroit ?

— Ça m'étonnerait ! Si Mamie ne t'avait pas confondu avec son frère, elle ne te l'aurait pas montré. Nous sommes pourtant très proches et elle ne m'a jamais parlé de ça.

Tout en discutant, Joana m'imitait dans mon tâtonnement à la recherche d'une grosse clé pouvant s'introduire dans cette énorme serrure.

— Je l'ai ! triompha-t-elle en repoussant un des deux tableaux.

Le pêne grinça doucement suivi de près par le couinement des charnières. Une bouffée d'air frais, venant d'un escalier de pierre tortueux, nous jaillit au visage.

— Ouah ! Mais c'est une vraie glacière ! s'exclama Joana.

Je cherchai vainement un interrupteur pour éclairer notre descente.

— Attend ! Je sais où il y a une lampe.

Elle fouilla dans un tiroir et revint immédiatement précédée par un large faisceau lumineux, profitant au passage pour se couvrir du châle de Rose. Bien qu'il n'y ait en principe aucune raison de faire une mauvaise rencontre, nous avions tous deux le souffle court. Qu'allions-nous découvrir dans ce dédale oublié de tous ? Je ne pus m'empêcher de penser que Mamie Rose n'aurait sûrement jamais révélé ce secret s'il n'y avait eu cette confusion dans son esprit qui avait ravivé de très vieux souvenirs enfouis dans sa mémoire déficiente. À pas feutrés, nous descendîmes l'équivalent de deux étages avant d'arriver dans une sorte de corridor nous conduisant dans une grande pièce dépourvue de meubles. Le sol au dallage imparfait me fit penser que nous avions abouti dans une cave, mais sans odeur particulière. Je ressentis alors une étrange impression de déjà vu. Le faisceau de la lampe balaya les murs, s'attardant sur une dizaine de tableaux de tailles différentes. Ils étaient pour la plupart recouverts d'un tissu poussiéreux.

— Regarde au plafond ! On dirait qu'il y a une ampoule, me fit remarquer Joana.

J'orientais la torche vers une autre porte faisant face à celle par laquelle nous étions entrés. Un interrupteur, aussi archaïque que celui de l'antichambre derrière la cheminée, me donna un peu d'espoir. Après quelques inquiétants vacillements, une lumière jaune et blafarde réveilla la pièce.

Ainsi, depuis tant de décennies, le trésor pictural des familles Voclaire et Daumas dormait bien sagement dans ce lieu improbable.

Avec précaution j'enlevai les premiers tissus afin de dévoiler ces chefs-d'œuvre oubliés. Joana m'imita rapidement. Les « ouah » qu'elle poussât à chaque découverte me firent sourire. C'est vrai que plusieurs d'entre eux étaient d'une rare beauté. Je reconnus la signature de Hyacinthe Rigaud sur quatre portraits représentant des jeunes hommes, mais aussi quelques enfants et une très belle femme. Connaissant à présent un peu mieux ce célèbre portraitiste contemporain de Louis XIV, j'admettais difficilement que mon père ait pu abandonner une telle fortune. Ma mère m'avait pourtant dit qu'il avait quitté sa Provence natale pour se refaire une santé financière sur Paris.

— Ouah ! Regarde celui-là ! Pouffa Joana. On dirait que c'est toi ! Tout nu !

Le tableau représentait une scène insolite dont le style ne m'était pas étranger et la signature encore moins. Si je ne connaissais guère monsieur Rigaud, je maîtrisais beaucoup mieux les œuvres de Nicolas

Poussin. Ce peintre m'avait toujours fasciné et j'aimais contempler ses tableaux au Musée du Louvre. Outre son immense talent, il s'était spécialisé dans sa façon de symboliser et dissimuler quelques détails que seuls les initiés étaient capables de remarquer et de traduire. Bien qu'il ne fut pas question de se défaire de ce trésor familial, je ne pus m'empêcher de penser que cette fois, avec cet artiste, on atteignait des sommets.

Afin de mieux l'admirer, je le décrochai du mur avec précaution et l'exposai directement sous l'ampoule un peu trop faiblarde. La scène représentait un homme cachant sa nudité derrière un animal que j'imaginais être un chien, mais qui, à bien y regarder, faisait plutôt penser à un loup. Le visage de cet inconnu ressemblait à celui que je me plaisais à imaginer comme étant mon ancêtre, mais en plus jeune que sur le tableau au-dessus de la cheminée. Je compris l'amusement de ma petite-cousine, car il est vrai qu'il y avait encore cette certaine similitude de traits avec moi.

— Et ça te fait rire !

— Ouais, tu n'es pas mal comme ça !

Je retournai le chef-d'œuvre et ce que je découvris m'amusa moins. Contrairement à ce que j'espérais, il ne s'agissait pas d'Henri Voclaire 1er, mais d'un certain Comte Charles-Henry De Montaldi. La date en dessous précisait que le tableau avait été réalisé en 1642.

— Ça alors, mais c'est donc un ancêtre de mon grand-père, pas du tien ! s'exclama ma cousine.

J'en ressentis une réelle frustration, puis il me vint une idée à laquelle je m'accrochais fermement.

— Et si c'était notre ancêtre commun ! On le sait, Rose et mon grand-père Henri étaient frère et sœur, mais peut-être que nos liens de parenté remontent à encore plus loin que ça.

— Je ne comprends rien à ces trucs-là.

— Je ne suis pas un spécialiste non plus, mais il doit bien y avoir une explication. Sinon, pourquoi mes ancêtres auraient conservé ces tableaux.

— Peut-être qu'ils les ont piqués aux De Montaldi.

— Mais tu dis toi-même qu'il me ressemble !

Elle inspecta de nouveau la toile.

— Ouais, bof ! Pas tant que ça finalement, fit-elle d'une flagrante mauvaise foi.

Je ne prêtais pas attention à sa moquerie et je me concentrais sur cette scène insolite. Un autre animal ressemblant à un loup, lui aussi, posait ses pattes avant sur une stèle ou un autel. Le décor à l'arrière me fit alors penser à celui de la photographie sur laquelle mon père me portait dans ses bras.

Quelle était donc cette colonne ?

Je ne connaissais pas toutes les églises de la région, et vu la taille, il ne devait pas s'agir d'une petite chapelle.

— Regarde ! fit Joana. On dirait qu'il y a quelque chose d'écrit sur la pierre.

Ma vue n'était pourtant pas défaillante, mais j'étais incapable de lire ce que cela signifiait, à condition même qu'il y eût vraiment quelque chose d'inscrit.

— Tu peux essayer de prendre ça en pho…

Je n'eus pas le temps de finir, qu'un flash illuminait la toile du Maître. Elle zooma immédiatement sur le cliché qu'elle venait de réaliser.

— C'est du vieux Français, on dirait !

— Normal !

Avec lenteur et hésitation, elle traduisit à haute voix l'incroyable inscription patte de mouche.

— De la lumière d'un Roi agonisant le triste jour de l'infamie jaillira par la pierre enfin érigée le joyau sacré de notre dynastie !

Elle avait perdu son air moqueur et me fixait, hébétée.

— Qu'est-ce que c'est que ce charabia ?

Je n'y comprenais rien, moi non plus. Comment ce peintre avait-il pu écrire aussi petit, sachant que ce serait illisible à l'œil nu ? Et que signifiait un tel message et à qui s'adressait-il ?

Joana faisait à présent les cent pas en répétant cette phrase à l'infini, mais sans succès. Puis elle s'arrêta devant plusieurs des tableaux.

— Tu as vu ça ?

Je raccrochai la précieuse toile avant de la rejoindre. Plusieurs des œuvres, signées par des artistes qui m'étaient inconnus, représentaient des hommes à des époques différentes devant le même décor que celui de Hyacinthe Rigaud. Si les tenues variaient, les personnages ayant tous ce même air de famille et cette allure altière, portaient une épée à la hanche. Le plus incroyable, c'est qu'ils exhibaient ostensiblement leur main gauche, dont l'annuaire arborait la même chevalière.

25

Les colonnes de marbre des Voclaire ; elles étaient là, devant moi, semblant me dire viens ! Puis une voix d'outre-tombe, tonitruante, roulant comme un écho me stoppa, net.

— *Tu oublieras, TOUT !*

Alors les images se succédèrent à une vitesse folle, sans aucune cohérence. Le pauvre Socrate se mêlait aux loups et posait ses grosses pattes sur le tombeau de marbre noir et tous ces Henri Voclaire défilaient devant moi avec cet air réprobateur en arborant crânement cette chevalière, la toile grimaçante de leur portrait sous le bras. Leur bouche muette semblait crier *« le jour de l'infamie »*. Seule cette douce mélodie familière apportait un semblant de vie sonore et réelle dans ce monde insensé. La musique cessa. D'autres bouches criaient en silence « *le joyau sacré de notre dynastie* », puis la mélodie reprit avec insistance, indécente et me sortit enfin de ma torpeur.

J'étais en sueur. Un rêve, ce n'était encore qu'un mauvais rêve. Perturbé par toutes ces visions d'un monde que je ne soupçonnais même pas, j'avais mis des heures à trouver le sommeil. Décidément, si toutes les nuits passées sur la terre de mes ancêtres devaient être peuplées de cauchemars, cela risquait de me dégouter à jamais d'y vivre un jour. À moins de résoudre définitivement ces énigmes. Mais quelle heure était-il donc ?

— Quatre heures trente !

Bon sang, mais cette musique ? C'était celle de mon téléphone !

Qui pouvait bien m'appeler à une heure pareille ?

La voix affolée de Joana me glaça.

— Théo ! Viens vite, je crois bien que Mamie est morte !

Je sautai dans mes vêtements, tout en me demandant ce que Joana faisait chez sa grand-mère si tôt. La veille au soir, nous nous étions quittés à la porte de sa chambre, au rez-de-chaussée. Alerté par les lumières et notre remue-ménage, le vigile était sorti de sa voiture.

— Un problème, Monsieur Voclaire ?

— C'est bien possible, lui répondis-je en courant vers les appartements de Rose.

Le rottweiler me suivit joyeusement, comme s'il s'agissait d'un jeu.

— Viens voir, elle ne respire plus ! fit Joana en m'ouvrant la porte.

Arrivé dans sa chambre, je tentai de maitriser mon souffle, pour mieux entendre celui de Rose. Je pris son pouls, mais sans succès. Les signes de la mort que je connaissais parfaitement n'étaient pas encore perceptibles, mais ceux de la vie s'enfuyaient à grands pas.

— Appelle le SAMU, vite ! Avec le poste fixe, pour qu'ils

identifient le lieu. Préviens le vigile également qu'il ouvre le portail quand ils arriveront.

Joana courut vers le téléphone. Pendant ce temps, je mettais Rose sur le côté, comme on me l'avait appris aux cours de secourisme. Elle eut un léger râle. Je lui tapotai la joue.

— Rose, tu m'entends ?

— Henri, c'est… mumura-t-elle dans un souffle.

— Oui Rose, réveille-toi !

— Je pars Henri. Il faut que je…

La voix n'était plus qu'un chuintement inaudible. J'approchai mon oreille au plus près de sa bouche.

— Paul… C'est le père de Clémence qui…

— Rose ! Qu'est-ce qu'il a fait ?

Je posai mon doigt sur la carotide, puis soulevai sa paupière.

Certes, elle n'avait dévoilé qu'une partie de ses secrets, mais fallait-il s'acharner ou la laisser partir en paix ?

— Mamie ! Tiens bon, tu vas t'en sortir ! fit Joana en revenant près de nous.

Je secouai la tête.

— C'est fini Joana !

Elle tomba à genoux et caressa doucement la joue encore tiède de son aïeule.

— Non, Mamie ! Pourquoi ?

Je me relevai pour les laisser dans cet ultime tête-à-tête.

*

J'avais eu le temps de prévenir le SAMU afin qu'il n'envoie pas la grosse cavalerie. Seul un médecin était venu constater le décès.

Cette journée que j'espérais pleine de recherches fructueuses fut finalement entièrement consacrée à de pesantes formalités pour gérer le décès de Rose Voclaire, veuve Daumas. Heureusement Clémence nous avait rejoints en fin de matinée. Devant une telle situation, les médecins avaient accepté de la laisser sortir.

Le soir venu, nous étions tous les trois ivres de fatigue, mais le sommeil voudrait-il de nous ?

Clémence, qui par coquetterie cachait le pansement sur son crâne par un foulard roulé en bandana, se laissa tomber dans le canapé près de moi.

— Je me demande si tout ça s'arrêtera un jour.

Joana ôta sa minerve et s'agenouilla entre nous deux. Sa mère lui caressa les cheveux.

— Comment as-tu su, pour Rose ? lui demandais-je.

— Je ne sais pas, j'ai eu une sorte de mauvais pressentiment. Je te l'ai dit hier soir, elle n'était pas comme d'habitude. Mais… elle a pu te parler non ?

— Un peu ! Elle me prenait encore pour son frère Henri. Je crois qu'elle a encore tenté de parler de Paul, mais elle n'a pas pu en dire plus.

Finalement, que m'avait dit Rose ? Devais-je ajouter de l'angoisse à une situation que je ne comprenais pas et les inquiéter davantage ? Je sentis alors peser sur moi des regards pleins de soupçons.

26

Lorsque son capteur GPS émit enfin le signal tant attendu, Florian Dewerk sentit une violente et jouissive poussée d'adrénaline. Que fichait Voclaire par ici, si près du Havre ? Était-il seulement à bord du véhicule équipé de ce mouchard qu'il avait eu le temps de fixer dessous, avant d'être dérangé par cette sale petite fouineuse ? Elle avait disparu, mais elle ne perdait rien pour attendre, celle-là aussi.

Les "bips" se rapprochèrent et le cercle rouge clignotant se réduisit à grande vitesse sur son écran de contrôle. Le GPS ne pouvait mentir, il était forcément sur le parking de ce restaurant routier. Depuis le temps qu'il le pistait, il en avait des démangeaisons dans les doigts. Lentement, il caressa la crosse de son pistolet. Cette fois-ci, il n'avait plus rien à perdre.

Sa complice qui décidait de tout et réglait toutes les dépenses n'était plus là, et il devait faire vite.

Très vite.

Il avait gaspillé assez de temps comme cela avec cette saleté de British qui voulait se débarrasser de lui. Il eut cet éternel petit sourire narquois et ridicule en pensant à elle.

— Où est-il ce fumier ? Il n'a quand même pas planqué sa caisse dans ce bahut ?

Dewerk fit le tour du camion immatriculé en Angleterre. Il n'y avait pas de voiture à proximité.

— Le p'tit salaud ! Il croit me baiser comme ça !

Persuadé que la voiture avait pu se réfugier à l'intérieur du frigorifique, il fit sauter le plombage douanier et ouvrit la porte arrière du camion. L'empilement de caisse polystyrène occupant le fond le fit bouillir.

— LE SALAUD !

Furieux, il claqua la porte.

— Eh toi ! Qu'est-ce que tu fous ? brailla un chauffeur routier qui tentait de se reposer dans la cabine du camion voisin.

Le canon du pistolet que le Belge lui brandit sous le nez le persuada de se mêler de ses affaires.

Pendant des kilomètres, Florian tambourina son volant en hurlant sa rage. Il avait perdu un temps précieux en suivant ce leurre. Dès qu'il lui mettrait la main dessus, ce Voclaire le paierait au centuple, pour s'être foutu de lui.

Malgré le fait qu'il ait subtilisé la carte bancaire et les quelques billets que son ex-patronne avait sur elle, il ne pouvait même plus se permettre de prendre l'autoroute sans se faire repérer. Sa grande expérience en matière de course-poursuite avec les flics lui dictait de se faire localiser le moins possible et les paiements par cartes

bancaires étaient un de ces moyens. Malheureusement, il n'avait même plus assez de monnaie pour faire le plein de ce petit bolide qu'il avait réussi à dérober. Une Audi, ancien modèle, mais plus facile à voler que les récentes et au moins celle-ci ne devait pas être équipée d'un mouchard qu'on activait lorsque le véhicule était signalé volé. Il s'était déjà fait serrer à cause de ce genre de dispositif.

Lorsque la radio annonça la découverte macabre du corps d'une femme dont on ignorait tout, dans une Renault signalée volée et retrouvée pulvérisée sur un passage à niveau dans l'Yonne, Dewerk ne put s'empêcher de sourire niaisement.

— Bien fait pour cette saleté ! Ça lui apprendra à vouloir éliminer le gars Florian.

Sa colère s'étant apaisée, il s'arrêta dans un chemin boisé, à l'abri des regards pour soulager sa vessie. Ayant récupéré les papiers et le téléphone de son ex-complice, il consulta le dernier appel composé.

— Ah ! C'est donc toi, mon p'tit fumier ! Tu voulais te débarrasser de moi, toi aussi ? Va falloir que tu payes si tu ne veux pas que je te balance.

Il nota le numéro sur un carnet ainsi que l'adresse qu'il retrouva dans l'agenda de celle qui se faisait appeler Charlène puis il pulvérisa son portable contre un arbre.

Au premier village qu'il croisa sur sa route, il chercha une cabine téléphonique, mais la seule qu'il repéra avait été vandalisée probablement depuis fort longtemps. Il était de plus en plus difficile de trouver ce genre de service. Florian se souvint d'en avoir fracturé un bon nombre dans son adolescence, pour subtiliser les quelques pièces. Au bourg suivant, il n'eut pas plus de chance. De nouveau, il sentit la colère, mauvaise conseillère, monter en lui.

— Bande de ploucs !

Finalement, la capitale n'était pas si loin. Lorsqu'il arriva avenue Foch, il essuya consciencieusement le volant et tout ce qu'il avait pu toucher. Surtout ne pas laisser de traces, cela lui avait déjà couté trop cher.

La plaque de bronze au pied de l'immeuble cossu lui confirma que les bureaux de sa prochaine victime étaient bien là, mais à quoi ressemblait ce type ? La casquette et les grosses lunettes de vue qu'il avait trouvées dans l'Audi lui donnaient un air un peu moins zonard.

Il dissimula la crosse de son arme sous son blouson et sonna à l'interphone.

— C'est pourquoi ? grésilla une voix féminine.

— Une livraison !

27

Joana nous avait quittés à regret pour rejoindre la faculté d'Aix-en-Provence. Malgré la gêne et la douleur qu'elle ressentait encore aux vertèbres cervicales, elle devait absolument reprendre ses cours de droit. Bien que Clémence et sa fille n'y aient fait aucune allusion, elles avaient mal vécu le désintéressement total d'Édouard De Montaldi aux obsèques de Rose. Il n'avait fait qu'un rapide acte de présence, histoire de ne pas trop faire jaser dans la commune, puis il était reparti sans une parole de compassion pour sa fille et notamment sa petite-fille, la plus éprouvée. Pour ma part, j'avais préféré y assister grimé de ma perruque et de mes lunettes. Lorsqu'il était passé à côté de moi, sans me reconnaître, j'avais été frappé par cette incroyable suffisance. Cet homme qui portait le même nom qu'un de mes probables ancêtres transpirait le mépris.

Maitre Morgan avait très mal apprécié ma façon de lui faire endosser des frais qui n'avaient absolument, selon lui, aucun lien avec l'affaire pour laquelle il me payait. L'avocat me reprochait également de ne lui offrir aucune avancée tangible quant à mon enquête. Lorsque je lui avais proposé, s'il le souhaitait, de mettre fin à notre contrat, j'eus le sentiment que j'avançais le pas qu'il n'osait faire.

Le vigile de la société de gardiennage était donc parti lui aussi. Nous ne pouvions pas passer nos nuits à monter la garde et Socrate n'était plus là pour nous alerter. J'avais multiplié les appels téléphoniques auprès des entreprises spécialisées en système d'alarme, mais leurs carnets de rendez-vous surchargés ne nous permettaient pas d'espérer une installation à court terme.

C'était sans doute une des conséquences de la recrudescence des cambriolages et agressions dont les médias nous rebattaient les oreilles. Tout le monde voulait se protéger.

Alors que nous désespérions, l'une d'elles nous promit d'être là dès l'après-midi. Après une rapide, mais stricte évaluation de la propriété, le directeur qui s'était déplacé en personne proposa à Clémence un devis qu'il baissa de vingt pour cent, sans qu'on lui demande. Il nous confia que la société *Victoire Sécurity* venait de subir de plein fouet la concurrence et l'annulation d'un gros contrat et qu'elle frisait le dépôt de bilan s'il elle ne rebondissait pas rapidement. Huit personnes risquaient d'être au chômage.

Clémence accepta le marché, à condition que les travaux commencent dès le lendemain matin.

N'osant pas avouer notre inquiétude, nous avions passé notre première soirée en tête-à-tête à parler de banalités. La conversation avait alors dérivé sur tous ces secrets de famille, de ces détails qu'on ne dit pas aux enfants, pour ne pas les heurter. Clémence me confia

alors que peut de temps avant la mort de son mari, ils étaient tous deux arrivés à un point de rupture. Il était même question de divorce, mais ça, Joana n'en avait jamais rien su.

— Paul était devenu tellement bizarre. Je ne le comprenais plus. Il partait souvent le soir sans me dire où il allait. J'ai même pensé qu'il avait une liaison.

Comme je venais de lui parler de mon aveuglement et de mon divorce avec ma belle Réunionnaise, Clémence m'avoua qu'un jour, elle avait suivi son mari. Ce qu'elle vit alors ne la rassura qu'à moitié.

— Contrairement à ce que je pensais, il n'y avait pas d'autre femme, mais j'ai pensé qu'il était devenu fou.

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

Elle hésita

— J'ai peur que ça te contrarie.

— Tu sais, après tout ce que j'ai vu, je ne suis pas à une surprise de plus.

— Je l'ai aperçu entrer dans le tombeau des Voclaire !

Mon sourire la surprit.

— Tu ne me crois pas ?

Devais-je moi aussi lui avouer qu'en compagnie de sa fille, nous avions fait la même chose ?

— Si, bien sûr ! Mais qu'est-ce qu'il cherchait d'après toi ?

— Je n'ai jamais su. Si je lui avais posé la question, il m'aurait reproché de l'espionner. Il me faisait peur. Je sais aussi que parfois il recevait des appels qui le terrorisaient. Alors, il devenait odieux avec moi. Même avec Joana qu'il adorait pourtant. Il ne la regardait plus que pour lui faire des reproches.

Je savais tout cela, mais je ne voulus pas lui faire part des confidences de sa fille.

— Ça se passait comment, entre Paul et ton père ?

Elle parut surprise par cette question.

— Ils se haïssaient en silence. Pourtant…

— Oui ?

— Non rien, je me trompe sans doute.

— Pardonne ma curiosité, mais comment est mort ton beau-père, Lucien Daumas ?

Aurais-je dû lui dire que je si connaissais son prénom, c'est que j'avais mené ma petite enquête généalogique ? Elle ne releva pas ce détail.

— Paul n'a pas connu son père. Il a été tué à la guerre d'Algérie. Avec le mien, ils étaient dans le même régiment, c'est un peu pour ça que plus tard, j'ai été amenée à connaître la famille Daumas, au désespoir de mon père qui regrettait de m'avoir amenée ici pour je ne sais plus quelle raison.

Avec un brin de nostalgie, Clémence continua longuement à me parler de sa rencontre avec Paul, de leurs premières amours et de la colère de sa famille qui ne voulait pas de cette union, comme si elle devait apporter le malheur. Tout en l'écoutant, même s'il me manquait certains détails, les éléments se mettaient doucement en place dans mon esprit.

Édouard De Montaldi et Lucien Daumas s'étaient connus en Algérie, ou peut-être se connaissaient-ils déjà avant. Cette proximité au combat ne les avait, a priori, pas rapprochés. Quelle était l'origine de cet antagonisme entre ces deux familles ? Rose qui aurait sans doute pu nous éclairer n'était plus là pour nous apporter les dernières pièces du puzzle. Clémence me confia qu'elle avait pris soin de la vieille femme, espérant qu'un jour, elle lui dévoilerait ces secrets qui empoisonnaient leurs familles depuis si longtemps. Puis doucement, elle s'était prise d'une réelle affection pour elle.

— Rose ne t'a jamais parlé du trésor des Voclaire ?

— À part cette immense propriété, dont Joana sera la seule héritière, je doute fort qu'il y ait un trésor ici.

— Ça alors !

Clémence n'en croyait pas ses yeux. Le mur derrière la cheminée venait de s'ouvrir, comme par enchantement.

— Mais que fais-tu ? Comment connais-tu ce passage ?

— C'est ici, que Joana s'était réfugiée lorsque vous avez été agressées.

— Joana connaît cette cachette ? Mais elle ne m'a jamais rien dit !

Je la sentis frustrée d'avoir été tenue à l'écart.

— Elle n'est venue ici que lorsqu'il y a eu ce drame.

Perplexe, elle recula.

— Je te l'ai dit, lorsque j'ai rencontré Rose, elle m'a pris pour son frère et je n'ai pas voulu la décevoir. D'après elle, les Anglais l'avaient enfin relâché et elle voulait dire à Henri que les tableaux de la famille étaient bien cachés. Je n'ai découvert ce passage que le jour de sa mort. Elle m'a demandé d'ouvrir le mur, mais j'ignorais comment faire. Alors, c'est elle qui l'a fait. Ensuite, les évènements se sont accélérés…

— Pourquoi Rose me cachait-elle tout ça ? Elle se méfiait de moi alors !

— Je crois, au contraire, que tu es la seule personne en qui elle avait vraiment confiance. Avant de mourir, elle t'a appelée. J'ai eu l'impression qu'elle voulait te raconter comment Paul, son petit-fils, était mort. Joana s'est même fâchée, car elle voulait savoir, mais c'est à toi qu'elle voulait se confesser.

Devais-je lui parler des dernières confidences de ma grand-tante ? Je n'étais pas certain d'avoir réellement compris le sens de ces chuchotements. Je sentis Clémence quelque peu réconfortée.

Je venais d'allumer la lumière et sans oser s'avancer, elle se baissa pour regarder derrière la cheminée.

— Qu'est-ce qu'il y a ici ?

— Ce n'est qu'une sorte d'antichambre, mais viens !

Sans plus hésiter, elle prit la main que je lui tendais et ne la lâcha plus. Lorsque la lourde porte en bois du fond s'ouvrit, elle frissonna et serra mes doigts, encore plus fort. Arrivés dans la galerie de portraits, c'est à mon bras qu'elle se cramponnait. Malgré la fraicheur, je sentis une douce sensation s'insinuer dans tout mon être. Pour la première fois depuis ma douloureuse séparation, j'éprouvai un réel besoin de prendre une femme dans mes bras. Je combattis cette pulsion, nous n'étions pas descendus ici pour cela, et comment le prendrait-elle ?

Clémence restait bouche bée en admirant les magnifiques toiles que je révélais une à une. Je lui fis remarquer le décor identique

derrière chacun des Henri Voclaire à travers les époques.

— Est-ce que tu connais ces colonnes noires ?

Elle observa l'ensemble des portraits. Selon les artistes, les détails étaient plus précis sur certains tableaux.

— Ça ne me dit absolument rien !

Elle me lâcha, ce que je regrettais, pour s'approcher davantage.

— Tu as vu ! fit-elle en effleurant la peinture, la lumière est toujours identique. Elle vient de la droite, pour mieux éclairer la pierre qui est à l'arrière.

Je n'avais pas remarqué ce détail. Afin de le contempler, je m'avançai à mon tour en posant ma main sur son épaule. Elle frissonna de nouveau.

— Tu as froid ?

Oubliant toute pudeur elle se blottit contre moi.

— Un peu.

Soudain, sa poitrine haletante se colla à la mienne. Qui avait esquissé le premier baiser ? Probablement nos deux bouches ensemble. J'ignore combien de temps nous sommes restés ainsi à nous embrasser, avant d'oser nous caresser maladroitement puis frénétiquement, comme si c'était la première fois de notre vie.

La nuit était déjà bien avancée lorsque nous nous étions retrouvés dans son lit. Nous nous sommes aimés sans retenue. Au petit matin, je la sentis presque gênée de se réveiller nue près d'un homme.

— Tu regrettes ?

Le lit était grand, mais elle fit le chemin pour se lover contre moi.

— Oui… de ne pas t'avoir connu plus tôt.

Depuis la mort de son mari, sa vie affective et sexuelle était un vrai désert. Elle m'avoua que lorsqu'elle m'avait menacé avec son fusil dans sa truffière, elle avait senti une curieuse sensation. Elle ne pensait pas que ce fut encore possible à son âge, mais elle avait compris tardivement que cela ressemblait fort à un coup de foudre et s'en était voulu de m'avoir laissé repartir après l'explosion de ma voiture. Lorsque pris dans la tempête de neige je l'avais enfin appelée, elle avait tout quitté pour venir à mon secours.

Même si les circonstances de ma solitude étaient différentes des siennes, je n'étais guère mieux loti qu'elle.

Clémence ressentait une prodigieuse envie d'oublier ces années de frustrations. Ses lèvres se promenèrent sur mon torse et sa langue se fit conquérante. Les yeux clos, elle me chevaucha lentement, habilement, de longues minutes avant de retomber essoufflée. Elle roula sur le côté avec un sourire énigmatique.

— Que comptes-tu faire si ton enquête est terminée ? Tu vas rentrer sur Paris, bien sûr !

Il y avait dans ce « bien sûr », un soupçon de reproche ou

d'ironie.

— Je n'ai plus d'employeur et donc plus de comptes à rendre, mais je reste. Cette affaire a des rebondissements bien trop personnels pour que j'abandonne.

Je sentis Clémence soupirer de soulagement.

— C'est bizarre, quand même, qu'il t'ait choisi toi, pour faire cette enquête.

Je ne croyais guère à ce genre de coïncidence. Maître Morgan devait savoir que je me douterais vite de quelque chose, pourtant, il m'avait donné suffisamment d'éléments pour me retrouver dans cette situation. Que signifiait ce brusque changement d'attitude ? Le prétexte financier ne tenait pas la route. J'avais une totale confiance en Clémence, mais je n'estimai pas devoir l'inquiéter outre mesure.

— Il y a tellement de choses étranges en ce moment !

Je n'étais pas très bon pour bluffer avec les femmes, et je sentis que mon mensonge n'était pas très crédible. Pourtant, elle fit semblant de me croire.

— Tu sais, tu peux rester ici tant que tu veux.

— Merci, je vais pouvoir libérer ma chambre au Cézanne Hôtel et rendre la voiture.

Rassurée, elle se leva d'un bond, passa pudiquement une robe de chambre et fila vers la salle de bain. J'en profitai pour consulter la connexion internet de mon cellulaire. J'essayais de trouver l'adresse de l'ex-institutrice de Dédé, qui selon lui, connaissait tout ou presque sur la région. Mais c'était impossible, malgré les différentes orthographes, elle était inconnue des pages blanches. Soit elle n'avait pas le téléphone, ou bien elle était sur liste rouge. Le barman m'avait assuré qu'elle était encore en vie, mais où vivait-elle à présent ?

Clémence sortit fraiche et parfumée. À mon tour, j'en profitai pour prendre une douche revigorante. Malgré cette contrariété de ne pas trouver ce que je cherchais, je me sentis alors pour la première fois depuis longtemps dans une forme resplendissante. Ma vie allait enfin prendre ce virage que je n'espérais plus. Privé de salaire, j'avais toutefois encore de quoi vivre sans trop de soucis pendant quelque temps, et malgré tous ces bouleversements dramatiques autour de moi, j'avais enfin l'envie d'être heureux. L'amour battait de nouveau dans mon cœur. Clémence et moi, nous étions, à quelques semaines près, du même âge. Nous avions subi tant de tourments et de désillusions, qu'avec elle, j'étais prêt à affronter le monde entier s'il le fallait.

— Ne t'emballe pas, quand même, me fit mon image dans le miroir.

Une bonne odeur de café et de pain grillé me fit jeter aux orties mon pessimisme.

29

— Je crois que c'est au bout de ce chemin, fit Clémence en me désignant une barrière qui n'avait pas dû être fermée depuis des lustres.

Les herbes folles avaient envahi l'entrée et des branches d'un des deux vieux cèdres pendouillaient lamentablement au-dessus d'une clôture délabrée.

— Tu crois qu'elle est encore en vie ?

— Je te l'ai dit, ça fait des années que je ne l'ai pas vue au bourg.

Clémence avait été d'une efficacité remarquable. Quand je lui avais avoué que mes recherches butaient sur le nom d'une ancienne institutrice, elle avait sorti un vieil annuaire datant des années 1980 qu'elle n'avait pu se résigner à jeter. Certes, Cécile Lorcy n'avait plus le téléphone depuis longtemps, mais du temps de son mari, ancien directeur d'école, c'était autre chose.

Une antique boîte aux lettres débordant de prospectus portait encore les vestiges de ce nom. Seul le L et le Y était encore visible, mais cela ne faisait pas de doute. La vieille femme avait bien résidé ici.

— Tu as raison, fit Clémence, elle ne doit plus être là.

Nous étions trop près du but pour ne pas nous en assurer. Je m'engageai donc sur le chemin peu carrossable pendant une cinquantaine de mètres. La fumée qui s'échappait de la cheminée envahie par une vigne vierge effeuillée nous donna un peu d'espoir.

Un rideau derrière une fenêtre se souleva, puis la porte d'entrée s'ouvrit sur un chien de berger genre border collie. L'animal vint à notre rencontre en baissant les oreilles.

— Attention ! me prévint Clémence, c'est un sournois celui-là.

Moi qui n'avais qu'une faible expérience avec les chiens, j'estimais que jusqu'à présent, je ne m'en sortais pas trop mal. Décidant de ne pas me laisser impressionner je descendis l'air serein. Tête baissée, l'animal me toisa de son regard jaune, puis recula en grognant.

— N'aies pas peur mon pépère, on ne te veut pas de mal !

Moins rassurée, Clémence m'agrippa le bras.

— C'est pourquoi ? fit une voix peu amène.

— Madame Lorcy ? Nous venons de la part d'un ami.

La vieille femme qui se tenait sur le pas de la porte semblait sortir tout droit d'un roman de Georges Simenon. La pipe à la bouche, un long gilet rose et gris au-dessus d'une jupe en laine et un bonnet de la même couleur, elle nous jaugeait d'un regard méfiant.

— Qui ça ? Je n'ai pas d'amis par ici. Tous des ploucs !

Je m'approchai suffisamment pour sentir que ce qui se consumait

dans la pipe n'avait rien à voir avec du tabac. Les pupilles dilatées de ce grand échalas me firent craindre le pire. Avec une telle camée, nous n'avions que peu de chance d'en apprendre davantage.

— C'est Dédé, un de vos anciens élèves, qui m'a conseillé de venir vous voir. D'après lui, vous savez tellement de choses.

Son sourire édenté rassura son chien qui restait derrière nous, les sens en éveil.

À l'intérieur de la maison, l'odeur de cannabis était suffocante. À présent complètement désinhibée par ce qu'elle fumait, l'ex-soixante-huitarde n'en finissait pas de s'esclaffer.

— Dédé, sacré môme ! Il travaille bien à l'école, au moins ?

Il était vraisemblablement vain de lui rappeler que son élève avait maintenant plus de quarante ans et que même s'il n'avait pas oublié son institutrice qui lui tirait parfois les oreilles, ses dernières années d'étude n'étaient plus qu'un très vague et lointain souvenir.

Elle nous fit asseoir devant la cheminée sur un canapé couvert de poil de chien. Ce dernier ne me quittait pas du regard, sans broncher.

— Bon alors, qu'est-ce que tu veux savoir mon gamin ?

Le nom de Dédé avait agi comme un sésame. Clémence me fit signe de la tête de tenter le coup. Mais cette femme était-elle à même d'éclairer notre lanterne ?

— C'est à propos du chevalier noir.

— Aaah ! Nous y voilà !

Elle tira une bouffée sur sa pipe qui fit un bruit de tuyau vide.

— Merde ! gronda-t-elle.

Elle se leva et ouvrit une antique boîte à thé en bois, puis elle me regarda d'un œil suspicieux.

— T'es pas de la police au moins ?

— Pas de souci Madame Lorcy, fis-je en levant les bras.

— J'aime plus trop qu'on m'appelle madame. Moi c'est Cécile et toi, c'est comment ?

Pendant que je faisais les présentations, elle poussa le coffret odorant dans notre direction.

— Faites-vous un p'tit pétard si vous voulez. Vous ne craignez rien, c'est de ma production.

Rien qu'avec les effluves et la fumée, nous frisions déjà l'overdose.

— Merci, pas aujourd'hui.

— Bon alors de quoi on parlait déjà ? Ah oui le chevalier noir. Il y en a eu un par ici, mais c'est de l'histoire ancienne, fit-elle en bourrant sa pipe artisanale.

Finalement, nous avions fait le bon choix. Cécile allait enfin pouvoir nous éclairer.

— Savez-vous au moins ce que c'est qu'un chevalier noir ?

Heureusement pour nous, elle fit la réponse avant que nous n'ayons le temps d'avouer notre ignorance. Malgré son cerveau enfumé, comme si elle venait d'ouvrir un livre d'histoire qu'elle récitait à ses élèves, elle nous expliqua l'origine de ce terme.

Selon la littérature médiévale anglo-saxonne un chevalier noir désignait un soldat ou un vassal ne souhaitant pas prêter allégeance à un monarque, à moins qu'il n'ait été tout simplement déchu de ses armes héraldiques. Certains le prenaient pour un héros, mais le pouvoir en place, le considérait souvent comme un paria.

— C'est un peu plus qu'une métaphore, précisa-t-elle. Ces chevaliers n'avaient pas les moyens d'avoir un écuyer, alors, ils peignaient leur armure en noir, afin qu'elle ne rouille pas.

L'ancienne enseignante prenait un ton très magistral qui dénotait avec sa déchéance physique, pour déclamer le caractère héroïque de certains chevaliers dont l'authenticité était discutable.

Je sentais Clémence au bord de la syncope. Elle se ventilait les narines avec son gant de laine.

— Excusez-moi Cécile, mais vous me disiez tout à l'heure qu'il y avait eu un chevalier noir dans la région…

— Une légende sans doute, mais tenace. Souvent, il s'agissait d'un individu souhaitant garder l'anonymat. Pourtant, une sorte de confrérie lui a longtemps rendu hommage.

— Où était-il ?

— D'après ce que je sais, il est arrivé de la Sainte Baume et s'est installé dans la colline aux loups.

— La colline aux loups ? fit soudainement Clémence, intéressée.

— Puyloubier si vous préférez ! rétorqua l'institutrice, comme si elle s'adressait à des ignares.

Cécile Lorcy reprit ce ton professoral pour nous apprendre que les massifs environnants étaient, il y a quelques siècles de cela, le refuge des loups.

Elle tira une nouvelle bouffée, mais les quelques grammes d'herbe qu'elle avait mis s'étaient déjà consumés. Clémence regarda avec angoisse la boite à thé.

— Ce qui est intéressant, voyez-vous, poursuivit-elle en reposant sa pipe, c'est que selon l'archétype germanique, le chevalier noir peut être considéré comme un chien de guerre. Toujours d'après cette légende, celui qui nous intéresse savait dompter les loups et les molosses. Cet homme en disgrâce s'en servait pour se défendre contre les soldats du Roi.

— Quel Roi ?

— Je vous l'ai dit, non ? Louis XIV voyons !

Je ne me souvenais pas qu'elle ait cité ce monarque, mais il n'était pas question de la contrarier, ni de la laisser reprendre sa

fumerie.

Grâce à ces révélations, nous avions fait une avancée spectaculaire, mais nous n'en savions pas beaucoup plus sur ce soi-disant renégat. Pourquoi ce Voclaire serait-il devenu un chevalier noir ?

Clémence qui reprenait doucement ses esprits fit une analyse intéressante qu'elle me chuchota. La question valait la peine d'être posée.

— Vous êtes un vrai puits de science ma chère Cécile et je vais en abuser. Peut-il y avoir un lien entre le chevalier noir et le marbre noir ?

Pour la première fois, elle parut sécher.

— Rien à voir ! décréta-t-elle. Quoi que…, j'ai eu ouï-dire.

— Oui ?

— Il y aurait dans la région un tombeau que le Roi lui-même aurait pu envier.

— Pourquoi ? Intervint Clémence de plus en plus lucide.

— La pierre qui le recouvre est tellement belle, qu'il aurait fait mettre le même marbre au château de Versailles. Je crois qu'on appelle cela, le portor.

Je lui montrai la photographie d'une des toiles.

— C'est cela ? lui demandai-je en désignant la colonne nervurée de fils d'or.

— Je n'en sais rien, je n'en ai jamais vu en vrai, répondit-elle en bourrant sa pipe.

— Comment fait-elle pour fumer autant ? s'interrogea Clémence qui m'avait supplié de fuir aussi rapidement que possible cette atmosphère enfumée.

Nous arrivions dans le bourg de Puyloubier où l'église nous parut bien trop petite pour cacher en son sein les immenses colonnes que nous devinions d'une manière récurrente sur tous les tableaux des Voclaire. La visite nous confirma rapidement ce que nous craignions. Une bigote habituée des édifices religieux nous apporta le coup de grâce. Elle n'avait jamais vu cela par ici.

— Allez donc voir à Aix, on ne sait jamais, avait-elle tenté pour nous rassurer.

Une visite dans le petit bourg nous permit de constater que l'ancienne prof avait raison. Plusieurs symboles attestaient que par le passé, le loup avait bien sévi dans la région. Même l'antique blason de la commune représentait l'animal emblématique sortant du bois. Nous décidâmes qu'un petit tour par la mairie s'imposait donc. C'était sans compter sur l'heure du déjeuner et que nous étions samedi. Un écriteau nous informait que les bureaux n'ouvriraient que le lundi suivant à 9 h. Clémence me regarda d'un air dépité. Le froid de janvier avait poussé tous les habitants et les rares touristes à se mettre au chaud. Seul un grand gaillard au crâne dégarni et à la barbe impressionnante se promenait nonchalamment, ignorant le froid, vêtu d'une simple chemise à carreaux.

— Pardon Monsieur, vous êtes d'ici ?

Son accent guttural me démontra le contraire. Il nous indiqua avec une politesse poussée à l'extrême qu'il était d'origine hongroise, mais qu'il séjournait depuis une dizaine d'années au domaine des retraités de la Légion étrangère. Je me souvins alors que Dédé m'avait fait gouter leur breuvage.

— Ce n'est pas grave, nous cherchions quelqu'un qui aurait pu nous renseigner sur l'histoire de ce village.

— Arrh ! Suifez-moi ! fit-il sans autre commentaire.

Le pas lent des légionnaires n'était visiblement réservé qu'au défilé militaire. L'homme nous précéda de ses grandes enjambées jusqu'à un bar où il avait ses habitudes.

— Té ! Hans, te revoilà ?

Hans nous présenta la tenancière qu'il semblait apprécier comme une mère. Elle devait avoir dépassé l'âge légal de la retraite depuis longtemps, mais s'accrochait désespérément à cette gargote qui était sa raison de vivre. Deux couples d'habitués s'apprêtaient à déjeuner sur des tables en formica.

L'ex-légionnaire s'installa d'autorité à l'une d'elles, plus isolée, et

nous fit signe de le rejoindre. D'un mouvement de tête, il appela Thérèse, la maitresse des lieux. Elle lui apporta un demi, sans faux col.

— Et pour vous, m'sieur dame ?

— La même chose ! décréta Hans en lissant sa longue barbe.

— Heu, voilà, c'est ça ! Mais dites-moi, on peut déjeuner ici ?

La petite femme au dos vouté se fendit d'un joli sourire en nous présentant l'ardoise avec le plat du jour, unique.

— Allouettes sans tête, pourquoi pas ! Voulez-vous partager notre repas, Monsieur ?

— Pas Monsieur ! Hans !

Le Hongrois avait une bonne descente. Il finissait son deuxième demi, alors que nous n'avions que peu entamé le nôtre, préférant grignoter les bonnes olives noires, façon maison.

Thérèse vint enfin nous servir. Je préférai ne pas faire de réflexions quant à ces drôles d'oiseaux sans tête, mais je leur trouvais une allure de paupiettes. Clémence m'expliqua discrètement que c'en étaient, mais qu'ici, on les appelait ainsi.

— Bon alors, Hans m'a dit que vous vouliez connaître l'histoire de Puyloubier, c'est bien ça ?

Elle nous avoua ne pas être une historienne, mais son défunt mari avait réalisé un travail de mémoire et elle avait apprécié effectuer des recherches dans les archives de la Mairie. En nous regardant déguster ses fameuses alouettes, Thérèse prit ce même plaisir à nous conter la vie de ses ancêtres.

Cet oppidum celto-ligure de par sa position était devenu au fil des siècles, un village défensif dominant une plaine cultivée, mais très peu habité. La présence des loups y était certainement pour beaucoup.

— C'est pourquoi il prit le nom de Podium Luperium, la colline des loups, si vous préférez.

— Jusqu'à quand les loups ont sévi ici ? S'inquiéta Clémence.

— Je sais qu'en 1882, la commune a versé une prime pour la capture de deux louveteaux au dernier des lieutenants de louveterie de la région.

Un doux frisson s'insinua en moi.

— Il n'y en a plus ?

— Il y a quelques années, un loup solitaire a été aperçu sur Rians, de l'autre côté de la montagne, mais on en a également vu un autre dans la Sainte-Baume. Je ne pense pas qu'ils s'y soient installés, mais à mon avis, ça viendra. Ils reprennent leur territoire.

— Non, je parlais de lieutenants de louveterie.

Thérèse en savait long sur l'animal, mais aussi sur cette fonction qui m'intéressait. La louveterie créée par Charlemagne existait toujours, mais l'homme ne chassait plus l'animal, bien au contraire, il le protégeait.

— Le louvetier avait des pouvoirs incroyables à cette époque. Il pouvait même collecter l'impôt dans les villages entourant le lieu de la capture du loup. Il sauvait leur troupeau en quelque sorte !

— Est-ce que le nom de Voclaire vous dit quelque chose ?

Difficile d'interpréter cette moue qui lui fermait le visage.

— Il y avait une famille Voclaire dans la région. Elle possédait un grand domaine aux Hautes-Terres. J'ignore ce que ces gens sont devenus. Des bruits bizarres ont couru après la guerre, mais j'étais jeune et je ne m'y suis pas trop intéressée. Vous devriez aller voir là-haut, fit-elle en levant le menton vers ce qui devait être le domaine de Clémence.

Soudain, Hans se leva.

— Il faut que *che* rentre. Merci pour le repas.

Il se figea dans une sorte de garde à vous, puis s'inclina pour nous saluer. Thérèse allait nous délaisser pour s'occuper des autres clients.

— Excusez-moi Thérèse, encore une question. Est-ce que ces colonnes vous disent quelque chose ?

Elle regarda la photo avec la même grimace dubitative.

— Il me semble avoir déjà vu ça, mais pas ici.

Clémence qui semblait bouleversée d'apprendre que son domaine avait appartenu à mon grand-père mit un certain temps à réagir.

— Et le chevalier noir ? fit-elle tout à trac.

Thérèse se figea

— Qui vous a parlé de ça ?

— Une femme qui connaît beaucoup de choses sur la région, un peu comme vous Thérèse, lui répondis-je avec un ton plus affable.

Elle me regarda droit dans les yeux en appuyant ses deux points sur la table.

— Ce ne serait pas l'autre droguée des deux cèdres, par hasard ?

J'acquiesçai de la tête.

— Il y a bien une vieille légende qui prétend qu'un chevalier accompagné de ses loups sévissait dans la région, mais ce n'était pas à Puyloubier. Certains prétendent qu'il était lui-même à moitié loup, mais je vous l'ai dit, ce n'est qu'une légende.

— Que faisait-il ?

Elle haussa les épaules.

— Allez savoir. Il parait qu'il en faisait voir aux seigneurs de la région et aux soldats du Roi.

Thérèse débarrassa la table en nous faisant comprendre qu'elle n'en dirait pas plus à des étrangers. Une chose était certaine, cela corroborait ce que nous avait dit l'ancienne institutrice de Dédé.

Pour flatter la restauratrice, j'en rajoutais, sur le délice de ses alouettes sans tête et je la remerciai.

— Nous reviendrons, si vous voulez bien. J'aimerais vous parler d'un petit groupe de chercheurs anglais qui a disparu dans la région.

La petite femme refit cette moue qui lui allait si bien.

— Eux aussi m'avaient promis de revenir !

31

Cela faisait à peine une heure que nous avions quitté le domaine des Hautes-Terres, baigné par un soleil radieux, et déjà nous rencontrions les premières chutes de neige fondue, catapultées par les trois cents kilomètres-heure du TGV.

L'hiver était toujours là, bien installé et il nous le faisait sentir.

Le décor me semblait d'une tristesse affligeante. J'avais toujours été très réceptif à la lumière ambiante et celle-ci s'amusait systématiquement avec mon humeur.

Nos recherches dans la multitude d'édifices religieux de la région aixoise ne nous avaient pas permis de retrouver la moindre trace de ces colonnes de portor et je décidai d'orienter mon enquête différemment. Clémence insista pour m'accompagner dans mes investigations parisiennes. Plus rien ne la retenait sur son domaine. Les cultures pouvaient bien attendre les beaux jours, et Rose n'était plus là pour réclamer sa présence. Quant à Socrate, la pauvre bête, elle n'aurait plus jamais besoin de personne.

Je profitai de ce moment de tranquillité pour mettre à jour sur mon petit portable les fichiers aux multiples ramifications de cette enquête à tiroirs.

Quelques hypothèses s'insinuaient lentement dans mon esprit.

Se pouvait-il que Charles-Henry De Montaldi et le premier des Henri Voclaire soient un seul et même personnage ?

Était-il entré en disgrâce, au point de devoir changer de nom ?

D'où venait un tel patronyme et pourquoi tous ses descendants se prénommaient-ils ainsi ?

Était-ce réellement leur identité ?

J'étais certain de mon état civil, mais qu'en était-il pour mes ancêtres ? Je notais sur mon mémo qu'il me faudrait appeler une bonne amie avec qui il m'était arrivé de passer quelques sympathiques soirées très intimes, pour tenter d'oublier Maeva. Nathalie tenait autant que moi à son indépendance, et d'un commun accord, nous étions revenus à des relations strictement amicales. Outre le fait d'être doté d'un charme certain, elle avait la particularité de diriger une petite agence chargée de recherches généalogiques, principalement au profit des études notariales. N'importe quels organismes ou particuliers pouvaient néanmoins la missionner et elle s'en tirait plutôt bien.

Clémence referma son cellulaire. Elle venait d'envoyer un long texto à sa fille pour lui expliquer qu'elle m'accompagnait.

— Tu lui as dit pour nous deux ?

Clémence ne répondit pas tout de suite, elle semblait songeuse. Elle poursuivit à voix basse.

— Je lui dirais, mais pas tout de suite.

— Pourquoi ?

— Il faut que je trouve les mots justes.

— À cause de son père ?

— Non, à cause de toi…

Je la regardais, interloqué. Elle se pencha vers mon oreille.

— Je crois qu'elle a le béguin.

— De qui ? Moi ! Tu rigoles, je pourrais être son père !

Elle me fit signe de baisser le ton.

— Chut… ! Il y a des choses qui ne trompent pas une femme et encore moins une mère.

Elle posa délicatement une main sur ma cuisse, puis me fit le détail de tous ces petits indices que naïvement je n'avais pas remarqués. Sa façon de me regarder, de me frôler de sa poitrine, de soudainement trouver les amis de son âge, vraiment trop nuls. Et puis surtout, mais ça je ne pouvais m'en rendre compte, elle se maquillait et se parfumait bien plus qu'auparavant.

— Me frôler de sa poitrine, qu'est-ce c'est que cette histoire ?

— Tu n'as jamais remarqué ça ? Lorsqu'une femme se sent bien avec un homme, elle fait cela, subtilement, tout en finesse.

Elle secoua la tête en souriant, se moquant de ma candeur.

— Surtout, tu ne lui en parles pas hein ! Elle m'en voudrait à vie.

Je lui fis remarquer qu'il faudrait peut-être la mettre devant le fait accompli. Elle me rétorqua que pour un spécialiste en psychologie comportementale, je n'étais pas très doué avec celle de la gent féminine.

Je constatais amèrement qu'elle avait raison.

Je n'avais rien vu venir pour ma femme, je ne verrais pas grandir ma chère Anaïs et je n'étais même pas capable de réaliser qu'une jeune fille pouvait s'éprendre d'un type comme moi.

Pensant que j'étais contrarié, elle m'embrassa tendrement sur la joue. Cette fois, je sentis nettement son sein sur mon bras et j'aurais aimé que cet instant s'éternise.

— Tu le sais, ce sont les cordonniers les plus mal chaussés, lui dis-je piteusement.

Clémence éclata d'un rire qui réveilla sa douleur dans le crâne et la gêna. Elle s'excusa.

— J'aime quand tu ris comme ça !

Elle s'essuya les yeux et me susurra dans l'oreille.

— Pour Joana, laisse-moi faire, à mon rythme.

Je me sentais bien à ses côtés et le trajet me sembla soudainement trop court. Le pâle soleil de Provence était loin derrière nous. Une pluie grise et pénétrante nous avait accompagnés jusqu'à Paris. Gare de Lyon, je retrouvais vite mes habitudes de Parisien

pressé. Tirant sa valise à roulettes, Clémence s'accrochait à mon bras. Elle était perdue et stressée par cette foule grouillante. Les bruits et l'odeur du métro lui donnèrent une mine de Parisienne rentrant d'une journée de labeur. Elle se rendit compte de mon amusement et son visage se fendit d'un joli sourire. Elle mima un baiser que je lui renvoyai.

J'ignorais encore si cette enquête empoisonnée aboutirait, mais au moins, elle aurait eu le mérite de m'apporter l'espoir de jours meilleurs. Clémence était la femme inespérée et elle était entrée dans ma vie avec un épouvantable fracas.

J'habitais au quatrième et dernier étage d'un immeuble haussmannien rue Soufflot dans le 5°arrondissement. Ce n'est pas que j'eus les moyens de me payer le luxe d'un tel appartement dans un quartier aussi huppé de la capitale. C'était simplement le seul héritage de mes grands-parents maternels que j'avais peu connus. Pourtant, je faisais tout mon possible pour entretenir ce souvenir si fugace.

L'ascenseur beaucoup plus récent et de belle prestance nous déposa en silence devant la porte de mon appartement. Je sentis Clémence pressée de voir comment vivait un célibataire comme moi.

Je la précédai pour éclairer le salon et ouvrir les volets roulants.

— Pas mal, Monsieur Voclaire !

— Mets-toi à l'aise.

Je rangeai nos valises dans le couloir, près de la chambre d'Anaïs et lui fis faire le tour du propriétaire, c'est-à-dire de mon trois pièces, ce qui fut assez rapide. Clémence semblait apprécier la déco, ce mélange à la fois moderne et rustique. J'aimais le confort et la haute technologie actuelle, mais j'avais toujours eu un faible pour certains meubles ou peintures d'autrefois. J'en profitai au passage pour ranger discrètement dans le tiroir du living un cadre représentant ma fille et sa mère Maeva, mes deux perles réunionnaises. Trop lent, mon geste n'avait pas échappé à l'œil curieux de Clémence qui avait déjà repéré la photo.

— C'est ta vie, tu sais ! Tu permets ?

D'un geste tendre, elle s'invita dans mon intimité. Penaud, je ressortis le cadre et lui tendis.

— C'est fou le regard de ta fille, elle a exactement le même que toi ! Par contre, pour le reste, c'est sa mère. Elles sont vraiment très belles !

Ému, j'acquiesçai de la tête.

— Tu n'arrives pas à l'oublier, c'est ça ?

Je la pris par la taille pour l'emmener vers la porte-fenêtre donnant sur un petit balcon afin de regarder la pluie tombant sur Paris.

— Je sens qu'avec toi, ça va être beaucoup plus facile.

Elle prit mon visage entre ses mains et m'embrassa, longuement, doucement, comme seules les femmes savent le faire quand elles en prennent l'initiative. Je sentis une immense bouffée de bonheur et de désir m'envahir. L'averse qui frappait contre la vitre la fit frissonner.

— Tu as froid ?

— Un peu.

Il est vrai qu'avant de partir j'avais baissé le thermostat. Je corrigeai vite en l'augmentant au-dessus du raisonnable. Au passage, je repoussai le tiroir resté grand ouvert. Il me revint alors en mémoire cette photo très ancienne dont le décor m'avait intrigué. Où avais-je pu la mettre ?

— Qu'est-ce que tu cherches ? s'inquiéta Clémence.

— Tu te souviens de la galerie de portraits des Voclaire ?

— Oui et d'un certain Charles-Henry De Montaldi répliqua-t-elle avec une pointe de malice.

Après avoir ouvert tous les tiroirs et fouillé vainement dans les moindres recoins, il me revint à l'esprit que j'avais rangé dans la cave une valise ayant appartenu à ma mère où devait s'entasser pêle-mêle un bric-à-brac que je ne pouvais me résoudre à jeter.

— Ne bouge pas, je reviens !

— Où vas-tu ?

— J'en ai pour deux minutes ! Installe-toi si tu veux.

Les deux minutes durèrent un bon quart d'heure, mais je revins triomphant avec une chemise cartonnée et une bouteille d'un vieux bordeaux, offerte par un client. Clémence en avait profité pour défaire sa valise et enfiler une robe que je ne connaissais pas, lui allant à ravir.

J'appréciai la métamorphose, d'autant plus qu'elle avait ajouté une subtile touche de *l'Instant de Guerlain*.

Tout en observant ses formes gracieuses, je débouchai la bouteille de vin et emplis nos deux verres. Clémence me regarda faire, se demandant où je voulais en venir. Alors, j'ouvris la chemise usée sur la table.

Dans une enveloppe jaunie, l'antique photographie était là, avec d'autres plus anodines et quelques négatifs. Elle était petite et les couleurs n'avaient pas très bien vieilli, mais on distinguait nettement ce que je voulais lui montrer. Je téléchargeais les images de mon cellulaire vers l'ordinateur portable que je venais de mettre en marche. Je vis Clémence s'amuser de ma frénésie et de mon enthousiasme.

— Voilà, j'en étais sûr ! Regarde !

— Tu étais mignon dis-donc !

— Mais je ne te parle pas de moi. Tu ne vois pas ? Regarde ces énormes colonnes à l'arrière, ce sont exactement les mêmes que sur les

tableaux. Cette fois, on distinguait nettement le haut finement ciselé et doré.

— Tu as raison, mais je trouve quand même que tu étais vraiment mignon.

Elle m'ébouriffa les cheveux.

— C'est marrant, vous avez presque tous la même tête et les mêmes yeux.

Je fis glisser les images sur l'écran pour m'arrêter sur la plus insolite.

— Oui ! Même le Comte Charles-Henry De Montaldi a cette même tronche patibulaire à qui on ne demanderait pas un sou percé.

— Mais alors, on serait vraiment cousins ?

— Nous le sommes tous, plus ou moins, non ?

Je m'apprêtais à refermer mon ordinateur lorsqu'une image que m'avait transmise Joana attira son attention.

J'agrandis le cliché et Clémence déchiffra lentement.

— De la lumière d'un Roi agonisant le triste jour de l'infamie jaillira par la pierre enfin érigée le joyau sacré de notre dynastie ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je n'en sais rien, c'était sur un tableau de Nicolas Poussin.

— Poussin, mais il est au Louvre !

— Je sais, cette peinture vaut sûrement une fortune, mais elle se trouve bien dans la galerie de portraits que nous avons vus ensemble. C'était gravé en minuscule sur une sorte de pierre. Tiens, regarde !

Je lui montrai l'ensemble de la toile représentant un éphèbe nu, entouré de loups. Comme sa fille, Clémence trouva que l'homme me ressemblait, ce qui la fit également sourire.

— Tu penses que ce Roi agonisant pourrait être Louis XIV ?

J'en étais quasiment persuadé et c'est une des raisons qui m'avait convaincu de poursuivre mon enquête dans la capitale. Les Anglais avaient interrogé Dédé sur un certain chevalier noir et ce monarque. Avaient-ils trouvé le lien ? Moi, je séchais sur le sujet. Internet, qui avait ses failles, ne m'avait été d'aucun secours. S'il y avait bien quelques traces de la venue de ce Roi sur Aix-en-Provence et sa région, rien ne m'indiquait un quelconque rapport avec ce chevalier ou ce marbre.

32

Le soir venu, malgré la persistance d'un temps maussade, puisque j'étais incapable de réaliser un repas convenable, je décidai de l'emmener diner en ville. N'ayant pas de voiture, nous aurions pu bien évidemment utiliser les transports en commun, mais je trouvais plus romantique de descendre bras dessus, bras dessous vers la Seine. Lorsque j'étais en panne d'inspiration, la rue de la Huchette, à deux pas de la station Saint-Michel et de la cathédrale Notre-Dame était ma destination préférée. On y trouvait là un panel de restaurants représentatifs de toute la côte méditerranéenne et même au-delà.

Clémence préféra se laisser guider et après quelques hésitations, nous nous étions retrouvés face à face, autour d'une petite table ronde dans un restaurant grec, au décor hellénique plus vrai que nature. En ce milieu de semaine et à cette saison, les clients ne se bousculaient pas au Minotaure. Une douce ambiance musicale très appropriée rajoutait du charme à la situation.

— Tu emmènes toujours tes conquêtes ici ?

Bien qu'elle ne me parût pas particulièrement jalouse, je la rassurais. Les seules personnes qui m'avaient accompagné dans l'un de ces établissements n'étaient que des amis ou des relations de travail. Après Maeva, j'étais resté sur la défensive avec le sexe opposé. Même si une faible partie de gènes en commun circulait dans nos veines, Clémence était l'âme sœur que j'espérais secrètement, j'en étais de plus en plus convaincu.

Elle voulait savoir tant de choses sur moi, pour mieux me connaître, s'excusa-t-elle. Ma pudeur en prit un coup, mais je lui révélai tout ce qu'il lui était possible d'entendre, sur ma vie, ma carrière et mes petites imperfections. Elle pouffa de rire quand je lui avouai que la seule chose que je savais cuisiner, c'étaient des boîtes de quenelles de saumon ou de crevettes.

— Il faut bien varier un peu. Je les accommode avec du riz et une sauce en berlingot.

— Tu ne manges quand même pas ça tous les jours ? fit-elle, hilare.

— Non, quand même pas ! mentis-je sans grande conviction.

Même si c'était parfois à mes dépens, son rire franc et sonore me faisait un bien fou. Rien que pour l'entendre s'esclaffer de nouveau, j'en rajoutai sur mon côté vieux garçon pathétique. Ce fut l'apothéose, lorsqu'à la fin du repas, les serveurs cassèrent traditionnellement les assiettes sales en les jetant au sol.

Elle en riait encore en se cramponnant à mon bras pour s'abriter de la pluie.

Si, comme elle le prétendait, je n'étais pas très doué pour

analyser la gent féminine, je compris néanmoins que ce fou rire agissait telle une thérapie. Sous mes yeux indulgents, elle se soulageait du poids de toutes ces années d'angoisse et de contrainte aux Hautes-Terres. Craignant que je la prenne pour une démente, elle s'excusa, mais je l'encourageai à se libérer davantage. Quelque chose me disait qu'après le rire, viendraient les pleurs. Ceux-ci arrivèrent lorsque nos pas nous conduisirent devant Notre-Dame. Selon elle, le passage d'un bateau-mouche éclairant les monuments et les façades des bâtiments de ses puissants projecteurs donnait à Paris sous la pluie un charme fou qui la bouleversait, bien au-delà du raisonnable. Il est vrai que pour moi aussi, je n'avais jamais ressenti une telle plénitude et pour peu, j'aurais mêlé mes larmes aux siennes. Elle se serra contre moi et m'embrassa, me remerciant de tant de bonheur. De loin, et pour les passagers du bateau, nous devions ressembler à deux jeunes amoureux sans abri.

En arrivant dans mon appartement sous les toits, une douce chaleur nous accueillit. Le léger cliquetis de la pluie sur la couverture de zinc lui donna l'envie de se glisser sous la couette le plus rapidement possible. Elle fila sous la douche la première et j'en profitai pour vérifier un obsédant détail qui m'était revenu durant le repas.

Le cliché était vieux et écorné, mais j'avais remarqué la présence d'un négatif. Sans doute pourrais-je en demander un nouveau tirage. J'observai devant la lumière d'un spot et fus surpris de constater que l'image était bien sur ce film, mais il y en avait deux autres que je n'avais jamais remarquées. Bien que les couleurs soient inversées, je distinguai nettement une vue de mon père, seul devant cette même colonne de marbre. Il semblait avoir une attitude qui me rappelait quelque chose. Je fouillai dans la chemise, mais la photographie correspondante n'était pas là.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Son bras m'enveloppa l'épaule et je sentis toute cette sensualité à fleur de peau. Ce que je regardais l'importait finalement peu. Tout son être trop longtemps frustré semblait de nouveau m'inviter. Elle se redressa brusquement, gênée par son attitude si désinvolte ou si impudique.

— Pardonne-moi. Tu dois me trouver très…

Son sourire s'effaça et ses yeux s'embuèrent de nouveau.

— Je te trouve tout simplement extraordinaire.

Tout était allé si vite entre nous. Était-ce vraiment ce qu'elle souhaitait, ou n'étais-je qu'une sorte d'échappatoire providentielle ?

Elle doutait, elle aussi, je le sentais.

— Saurais-tu vraiment vivre avec une autre femme ?

Pour toute réponse, je lui pris la main et je l'entrainai vers la

chambre.

33

Une escouade de Japonais, abritée sous une nuée de parapluies suivaient en caquetant leur guide agitant un fanion nippon au bout d'une perche télescopique. Les grilles du château de Versailles n'étaient pas encore ouvertes, mais le tarif prioritaire auquel ils avaient droit les exonérait d'emprunter la file d'attente. Heureusement, seuls les touristes qui avaient programmé leur visite de longue date avaient osé faire le chemin sous cette pluie battante. Nous n'étions pas très nombreux à patienter sagement jusqu'à l'heure de l'ouverture officielle. Il y avait au moins une douzaine d'années que je n'étais pas venu visiter la maison de Monsieur le Roi Soleil, comme disait Anaïs du haut de ses trois ou quatre ans. Les dorures du château et de ses immenses grilles d'enceintes nous faisaient presque oublier la noirceur du ciel. Clémence se souvenait vaguement d'un voyage organisé qu'elle avait fait lorsqu'elle était collégienne. Elle se cramponna à ma taille pour mieux s'abriter de l'averse et je ne pus m'empêcher de fredonner la chanson de Brassens.

— Un p'tit coin de parapluie, contre un coin de paradis…

Soudain, la file des visiteurs s'engouffra dans la salle d'attente aménagée avant de pénétrer dans la cour du château.

Quel dommage de ne pouvoir se comporter comme de simples badauds admiratifs et insouciants. Notre enquête nous obsédait, et nous n'avions qu'une hâte, découvrir la salle ornée du marbre de Provence.

Mes recherches sur le net ne m'avaient pas apporté grand-chose, si ce n'est cette notion aussi importante que déconcertante ; le portor tirait son nom de la ville de Portovenere, une ville dans le parc des Cinq Terres, sur les bords du Golf de Gênes. Toute cette région italienne était réputée pour ses différentes carrières de marbre, dont celui de carrare. Je n'étais pas contre une visite en Ligure, mais cela brouillait davantage le peu de pistes que nous avions.

Clémence se prenait au jeu de la visite. Elle était émerveillée par toute cette beauté, cette richesse et le savoir-faire de ces artistes qui avaient contribué à la magnificence des lieux.

La proximité de l'interprète japonaise et les flashes nippons perturbaient notre visite, mais nous suivions notre propre guide avec une grande attention. Cela faisait plus d'une heure que nous déambulions dans toutes ces pièces et ces couloirs, malheureusement, je ne voyais toujours pas de portor. Et pourtant, du marbre, il y en avait et de toutes les couleurs.

La vieille professeure était-elle assez camée pour nous envoyer sur une piste aussi improbable ? Je décidai de provoquer les choses. Notre guide marquant une pause pour nous laisser admirer la galerie

des Glaces, j'en profitai pour lui poser la question.

— Du marbre noir ? s'étonna-t-il. Heu… oui, mais nous arrivons dans le salon de l'Abondance, c'est ici qu'il y en a le plus.

Mon obsession pour ce marbre le perturbait visiblement. Il reprit ses commentaires sur le plafond merveilleusement restauré. Je pris Clémence par le bras.

— Fais voir le plan !

Elle déplia le petit fascicule qu'on nous avait remis à l'entrée.

— C'est là ! Viens !

Le salon de l'Abondance. Il portait bien son nom celui-là. Une plaquette explicative nous apprit que les peintures du plafond étaient l'œuvre de René-Antoine Houasse. Tout n'était que luxe et raretés. Comment des hommes et des femmes avaient-ils pu vivre dans une telle volupté ? Les quatre bustes de bronzes représentant des descendants de Louis XIV semblaient regarder ce que nous cherchions. Nos yeux se portèrent en même temps sur les lambris noirs, veinés de fines dorures.

— C'est ça ! s'enthousiasma Clémence.

Je m'accroupis pour mieux les voir et les caresser du bout des doigts.

Subitement, les hautes portes s'ouvrirent et je sentis tout le poids du regard réprobateur de notre guide. Non seulement nous avions négligé ses explications, mais comble de mon inconséquence, j'osais toucher le décor, ce qui était formellement interdit.

Le jeune homme, un peu hautain, affichant fièrement ses connaissances historiques apprises par cœur, poursuivit ses explications.

— Le salon de l'Abondance était réservé au buffet les soirs de réception, généralement le lundi, mercredi et le jeudi. Les trois grandes tables étaient dressées et offraient à la cour du Roi Soleil des boissons servies dans des vases d'or et d'argent.

Nos compagnons de visite admiraient, ébahis. Le groupe de Japonais ne cessait de pousser des « Ouah » impressionnés, dès que leur interprète leur eut traduit les propos du guide.

Clémence me tira par la manche.

— Regarde, c'est le même peintre !

De part et d'autre de la grande porte dorée, des portraits représentaient le fils de Louis XIV, le Dauphin et l'aîné de ses petits-fils, le Duc de Bourgogne, ainsi que son autre petit-fils, le futur Roi d'Espagne Philippe V. Ces œuvres étaient de la même patte que le tableau au-dessus de la cheminée et celui représentant un certain Charles-Henry De Montaldi. Ils étaient signés Hyacinthe Rigaud. Un autre tableau représentant le futur Louis XV portait la signature d'un certain Jean-Baptiste Van Loo.

Quel clin d'œil admirable ! Nos ancêtres communs détenaient des œuvres de cet incroyable artiste et le même marbre. Malheureusement, nous n'en savions pas plus sur la provenance de ce portor.

Notre regard admiratif nous rendait de fait, un peu plus acceptables pour notre guide. Je tentais une nouvelle approche diplomatique.

— S'il vous plait Monsieur ! Vous qui semblez tout connaître sur la beauté de ce château…

Il me parut flatté et se fit un peu plus grand qu'il ne l'était.

— … Connaissez-vous l'origine de ce marbre ?

Il me sortit le chapitre sur toutes les pierres les plus rares que Louis XIV avait souhaitées pour décorer Son Œuvre.

— Ce marbre noir, comme vous dites, c'est…

— Du portor ! osa l'interrompre Clémence.

Le regard suffisant de notre accompagnateur devint glacial. Il semblait dire : si vous savez, pourquoi me le demander alors ?

— Monsieur, Monsieur ! intervint une grosse femme flanquée de son petit mari préposé au caméscope.

— Est-ce que Louis XVI a également vécu ici ?

— Bien sûr ! Ce cabinet deviendra même son salon des jeux. Mais poursuivons la visite si vous voulez bien.

Se rendant compte de sa gaffe, Clémence se mordit la lèvre inférieure.

Avant de rejoindre le groupe, je pris quelques clichés de ce que nous cherchions, au cas où. Notre visite dura encore une vingtaine de minutes, mais nous étions nettement moins attentifs aux explications de ce jeune prétentieux.

— Voilà, Mesdames et Messieurs, j'espère que cette visite vous a éclairés sur les splendeurs d'un des plus emblématiques flambeaux de notre patrimoine.

En passant devant lui, Clémence fit une moue déçue, ce qui le piqua au vif.

— Madame !

— Finalement, vous avez quand même certaines lacunes !

— Pardon ?

— Oui ! poursuivit-elle, vous n'êtes même pas capable de nous préciser l'origine de certaines pierres.

— Comme le portor, c'est ça ? Écoutez, j'ignore pourquoi ce marbre vous intéresse autant, mais...

— Excusez mon amie, Monsieur, mais c'est très important pour nous. Nous possédons ce même marbre et nous souhaitons savoir d'où il vient.

Comme il doutait, je lui présentai une photo d'un de mes aïeux,

celle où la colonne de marbre était la plus distincte.

— C'est mon ancêtre et j'aimerais savoir où il se trouvait à ce moment précis.

Il apprécia la qualité de la peinture.

— C'est étrange on dirait un…

— Une copie seulement, mais est-ce que ce lieu vous dit quelque chose ?

— Jamais vu ! Quant au portor, pour moi, le plus beau vient d'Italie.

— Mais celui du salon de l'Abondance ?

Il ne voulut pas admettre qu'il n'en savait rien.

— Bon, excusez-moi, mais j'ai un autre groupe qui m'attend.

— M'ouais ! fit Clémence.

Les joues en feu, le guide fit demi-tour.

— Écoutez, mon job, c'est de faire des visites de groupes. Si vous avez des questions plus précises, adressez-vous au conservateur.

— Que se passe-t-il Julien ? intervint une femme vêtue d'un blazer arborant les insignes du château.

34

Lorsque la lourde porte sculptée s'ouvrit, Florian Dewerk sentit cette fébrilité qu'il appréciait tant. Lentement, d'une démarche féline, il gravit l'escalier de chêne. Le cliquetis de hauts talons venant à sa rencontre le mit en alerte. Il baissa la visière de sa casquette, mais la jeune femme qu'il croisa lui parut trop préoccupée pour le remarquer.

Arrivé au premier palier, il trouva enfin ce pour quoi il était venu. La plaque sérigraphiée portait bien le nom de l'avocat qu'il cherchait. Il tendit l'oreille et entendit en sourdine le monologue d'un homme en pleine conversation téléphonique. Dewerk observa autour de lui. Le couloir était désert. Maitrisant le tremblement de ses mains, il vissa un silencieux sur le canon de son pistolet et cacha l'arme dans son blouson. La poignée de bronze tourna sans bruit. L'homme qui venait de raccrocher leva les yeux au-dessus de ses petites lunettes rondes, cerclées de noir.

— C'est pourquoi ?

Le Belge apprécia la hauteur et le moelleux de la moquette. En habitué des études d'avocat, il se dit que celui-ci devait être cher. Tout respirait le luxe ici et les honoraires de ce chicaneur étaient certainement bien supérieurs à ses moyens. De toute façon, ce n'est pas pour lui demander de le défendre qu'il avait besoin de cet homme. Il s'avança doucement.

— Monsieur ! Vous avez-rendez-vous ?

Le ton haut-perché l'agaça.

— Florian Dewerk ! gronda-t-il. Ça te parle baveux ?

— Plait-il ? Mais… que voulez-vous ?

L'homme allait poser la main sur l'interphone pour demander de l'aide, lorsqu'il se figea en voyant le pistolet muni d'un canon démesuré s'agiter sous son nez.

— Plait-il ! Je t'en foutrais, moi, des « plait-il » ! Tu as eu des nouvelles de Charlène ? Il parait qu'elle n'est pas en très bonne santé en ce moment.

— Char… Charlène, mais…

— Ouais, Charlène ! Elle a voulu prendre le train, mais elle s'y est mal prise, ricana bêtement Dewerk.

Les yeux gris bleu injectés de sang et de haine tétanisaient l'homme. Son front précocement dégarni perlait d'une sueur froide, ses lunettes glissaient sur son nez.

— Ne… ne me faites pas de mal, je… je ne suis pas…

Ses bégaiements excitèrent le Belge. Il adorait voir et sentir la peur liquéfier ses victimes. Il prit plaisir à enfoncer son arme dans la narine de ce pauvre type qui frisait la syncope.

— Écoute-moi bien avocaillon !

Les yeux pleins de terreur, le jeune avocat était prêt à faire tout ce qu'on lui demanderait, même le pire. Il n'avait quand même pas fait toutes ces études et ce brillant parcours qui faisaient la fierté de sa mère, pour jouer inutilement les héros. Cet homme avait une arme et les yeux d'un fou, il avait forcément raison sur toute la ligne.

— Tu as voulu te débarrasser de moi avec ta salope de British ! Maintenant tu vas payer. T'as compris ?

L'extrémité du silencieux perfora une veine nasale. Un flot d'hémoglobine souilla sa chemise et sa cravate en soie, sans qu'il n'osât baisser les bras.

Une grosse tache gluante maculait à présent le bureau en acajou et cuir.

— Ouvre le coffre, vite !

Au bord de l'évanouissement, gardant une main en l'air, l'avocat se servit de sa cravate pour tenter d'endiguer l'hémorragie. Le canon sur la nuque, il pria pour que le coffre-fort ne soit pas verrouillé.

Il ferma les yeux.

Par bonheur, la porte s'ouvrit.

— Nous n'avons pratiquement pas d'argent ici, mais prenez tout, arriva-t-il à bredouiller la bouche sanguinolente.

Florian ne se gêna pas et empocha les quelques billets. Il n'irait pas loin avec ça, mais ce n'est pas pour cela qu'il était venu.

— Maintenant, file-moi le dossier Théo Voclaire.

— Qui ? Mais…

Un coup de crosse lui explosa la pommette et fit valser ses lunettes sur la moquette inondée de son sang. Il allait vomir, c'est sûr.

— Tout… tout de suite, mais ne frappez plus, je vous en supplie.

— Grouille !

— Il… il faut que je regarde sur l'ordinateur.

Le jeune homme, livide, dégoulinant de peur et de sang pianota sur le clavier. Ses doigts rougis souillaient tout ce qu'il touchait.

— Pas d'embrouille, hein.

Le pistolet sur la nuque, il était bien incapable d'envisager une quelconque stratégie pour se sortir de là. Il fallait lui donner ce qu'il cherchait, mais que voulait-il exactement.

Après quelques secondes qui ressemblaient à des heures, le fichier s'ouvrit enfin.

— Quel nom avez-vous dit, déjà ?

— VOCLAIRE ! T'es sourd ou quoi ?

— Ne me frappez pas, ne me frappez pas, pleurnicha-t-il. Voilà, je l'ai !

Dewerk aperçut le classement du dossier sur l'écran. L'avocat se retourna lentement, sans geste brusque, et ouvrit derrière lui, un meuble à portes coulissantes.

— V… Voclaire, je l'ai…

Le brillant avocat qu'il aurait pu devenir n'entendit même pas le petit flop si caractéristique des armes munies d'un silencieux. Une balle venait de lui perforer le cervelet pour sortir sous son œil droit.

35

Aussi inattendu que la pluie dans le désert, un pâle rayon de soleil séchait enfin le trottoir devant la terrasse où nous avions trouvé refuge pour déjeuner. Les Versaillais avaient cessé de courir et retrouvaient une mine moins triste.

Tout en touillant son café, Clémence regardait d'un œil amusé et peu envieux le va-et-vient des piétons et des automobilistes. Cette constante agitation de gens pressés était aux antipodes de son rythme de vie.

Le portable à l'oreille, après plusieurs minutes de Richard Clayderman, j'obtins enfin une réponse.

— *Je suis désolée, je n'ai pas de monsieur Langlois dans la liste du personnel*, me répondit la standardiste.

— Vous êtes sûre ? Je viens pourtant de voir sur internet un extrait d'une publication signée de son nom.

La jeune femme m'informa qu'elle était nouvelle et qu'elle se renseignait auprès d'un supérieur. De nouveau, je dus patienter en compagnie de Clayderman, puis elle me passa un homme au ton anxieux.

— *C'est à quel sujet Monsieur ?*

— Bonjour, je m'appelle Théo Voclaire, je suis détective privé et j'enquête sur un sujet assez particulier. Voilà, la responsable des guides du château de Versailles m'a informé que monsieur Grégoire Langlois avait fait une étude très poussée sur le sujet qui m'intéresse.

— *Je suis désolé, mais Grégoire Langlois a été… est décédé.*

Pourquoi cette gêne s'était-elle transformée en angoisse ? Après quelques hésitations, l'homme me demanda s'il pouvait m'aider.

— C'est au sujet de recherches qu'il a menées sur les marbres utilisés pour la construction du château, et plus précisément le noir qu'on appelle le portor, celui que l'on trouve au salon de l'Abondance. Je voulais simplement savoir d'où il provenait.

— *Écoutez, je ne sais pas en quoi cela peut intéresser votre enquête, mais mon collaborateur a été assassiné, il y a huit mois, et…*

— Vous pensez que cela peut avoir un lien avec ses investigations ?

— *Je l'ignore, Monsieur. Je suis désolé, mais je ne peux pas vous en dire plus. Voyez cela avec la PJ de Versailles. C'est elle qui est saisie…*

— S'il vous plait, c'est très important pour moi ! Des archéologues anglais ont disparu, et d'autres personnes ont été tuées. Vous pouvez m'aider, j'en suis persuadé !

Après un long silence, le secrétaire général du centre de recherche du château m'avoua enfin que les documents relatifs aux recherches de Langlois avaient disparu avant qu'il n'ait eu le temps de

clôturer sa publication. Il me conseilla de prendre contact avec sa veuve, une ancienne astrophysicienne.

Avant de me donner son adresse, il me fit promettre de ne pas évoquer notre conversation.

Madame veuve Langlois avait la bonne idée de résider à Bougival, dans la banlieue versaillaise. Le barman nous indiqua que le plus simple serait de prendre le bus. Clémence s'interrogeait d'une telle agitation, mais elle me fit néanmoins remarquer qu'avant de partir, il serait peut-être judicieux de s'assurer de la présence de cette femme chez elle.

La voix féminine et enjouée du répondeur m'informa que Martine Langlois était absente pour une durée indéterminée, mais que je pouvais laisser un message. Je raccrochai aussitôt.

Je profitai d'un moment d'intimité pour informer Clémence qui n'avait pas entendu mon interlocuteur du château. Elle fut stupéfaite d'apprendre que le chercheur avait été assassiné bien avant que nos ennuis ne commencent.

— Tu penses que c'est lié ?

— Je le crains.

— C'est complètement dingue cette histoire. Pourquoi ce marbre qu'on ne connaissait pas est-il devenu aussi important après plusieurs siècles de sommeil ? Tu as toujours ta chevalière ?

— Elle ne quitte pas ma poche, mais il faudrait que je la fasse réparer.

— Ce n'est quand même pas les joaillers qui manquent dans Paris.

Force est de constater qu'elle avait encore raison. De plus, je connaissais un bijoutier dans le V° arrondissement avec qui j'avais eu l'occasion de travailler pour une histoire d'escroquerie.

Le RER nous ramena au cœur de la capitale. Clémence commençait à prendre gout à l'opulence des magasins qui ne s'étaient pas encore départis de leurs décorations de fêtes.

J'attendis que le petit homme aux doigts si méticuleux me reconnaisse. Il confia sa cliente à son épouse et vint me saluer chaleureusement me remerciant encore de l'efficacité de mon enquête dix-huit mois auparavant.

— Alors, que puis-je pour vous, un bijou pour Madame peut-être ?

Il ne perdait pas le sens du commerce celui-là, mais il faudrait sûrement que j'y réfléchisse. En attendant, je lui présentai la bague et la partie du médaillon qui s'était dessertie lors de sa chute dans le tombeau des Voclaire. Il l'ausculta immédiatement de ses loupes lunettes qui ne quittaient jamais son front ou son nez. Il siffla d'admiration.

— C'est du grand art ! Où avez-vous déniché une beauté pareille ?

— Cette chevalière appartenait à mes ancêtres et j'aimerais la faire réparer, si c'est possible.

— Entre nous, la monture est particulièrement splendide, mais elle mérite autre chose que cette parure assez basique.

À l'aide d'une pince très fine, il redressa les ergots et réinséra la deuxième partie de la pierre. Il allait resserrer le tout, lorsqu'il se ravisa.

— Je ne suis pas sûr que ce soit dans le bon ordre.

Il sortit les éléments et inversa la disposition. Celle qui était en dessous se retrouvait à présent sur le dessus. Sous le faisceau du spot qui éclairait son ouvrage, il lissait le tout avec un chiffon doux qu'il avait imbibé d'un produit lustrant. La bague prit enfin tout son éclat d'antan.

— Voilà Monsieur Voclaire, mais si un jour, vous souhaitez mettre quelque chose de plus approprié, n'hésitez pas.

Je le remerciai. Pour l'instant, je me contenterais de cette pierre noire dont l'aspect me parut étrange, comme si ce n'était plus la même.

— Je vois que vous connaissez le portor.

— Oui, c'est du marbre qui provient généralement d'Italie, mais il est rare qu'on s'en serve dans l'orfèvrerie.

— Est-ce qu'un bijou comme celui-ci vaut cher ?

— Excusez ma franchise, mais je vous l'ai dit, la pierre ne vaut rien. Quant à la monture, elle me parait si ancienne qu'elle doit valoir une petite fortune. C'est de l'or pur. Regardez, quelle merveille !

— Que signifie très ancienne ? intervint Clémence.

Je m'attendais à ce qu'il nous réponde deux ou trois siècles, mais selon lui, elle pouvait avoir mille ans, voire beaucoup plus.

— Si vous le souhaitez, j'ai un ami expert qui passe demain, je peux lui demander son avis.

Ma réticence devait être palpable et il me promit de mettre ma précieuse chevalière dans son coffre et de me la rendre dès le lendemain, en fin d'après-midi. J'interrogeai Clémence du regard et je compris que finalement ce n'était pas une mauvaise idée.

Son absence dans ma poche m'incommodait déjà, mais dans vingt-quatre heures, nous en saurions sûrement davantage. Malgré le vent froid qui avait chassé les nuages, Clémence voulut marcher et admirer les édifices que, par la force de l'habitude, je ne remarquais plus. Elle s'arrêta un instant devant le Panthéon. Je lui promis de revenir rendre visite aux grands personnages ayant marqué l'histoire de France. La rue Soufflot s'ouvrait devant nous et il me revint à l'esprit qu'avant de partir pour Versailles, j'avais confié le négatif au

photographe de mon quartier. Le numérique avait supplanté le bon vieux film argentique et il était de plus en plus rare qu'on lui demande ce genre de travail. Il était ravi, mais m'avoua que la technologie avait évolué et qu'il n'était plus obligé d'utiliser les bains de révélateur et de fixateur comme auparavant.

Selon mes instructions, il avait réalisé des tirages de grand format et d'autres plus petits. J'observai immédiatement le cliché qui m'avait intrigué.

Mon père se tenait fièrement en grande tenue devant les colonnes de portor, comme ses ancêtres l'avaient fait pendant des siècles. Mais contrairement à eux, il n'arborait pas cette chevalière. Avait-il l'intention de faire réaliser une peinture lui aussi ?

— Ça alors ! s'exclama Clémence, regarde celle-ci !

Si la première image était conforme à la vieille photo écornée que je possédais, la troisième me représentait, enfant, avec les mêmes vêtements que sur la première, mais il y avait près de moi un autre garçon, sensiblement plus petit. Je n'avais jamais vu cette photo et j'ignorais de qui il pouvait s'agir.

— Je crois que c'est Paul, me souffla Clémence.

36

Trop occupée avec sa fille qui lui faisait une scène de jalousie au téléphone, Clémence ne pouvait comprendre mes préoccupations. Nous marchions l'un derrière l'autre et je l'entendis tenter de se justifier. Joana lui reprochait d'avoir délaissé les Hautes-Terres où il pouvait se passer n'importe quoi pendant son absence. Sa mère la rassura en affirmant que le système d'alarme mettait le domaine à l'abri de toute intrusion. J'eus aimé avoir son optimisme. La curiosité étant la plus forte, je regardais le petit cliché me représentant avec Paul. Comment avais-je pu oublier ce cousin ? Je n'avais pas l'air si jeune. Je constatais amèrement que même mon père et cette scène où nous paraissions très complices, je les avais complètement occultés de ma mémoire.

Je m'apprêtais à tourner la poignée de la porte de l'immeuble, lorsque deux hommes arborant des brassards de police surgirent derrière nous.

— Monsieur Voclaire ?

— Bonjour Messieurs ! C'est pourquoi ?

Un des hommes fit signe à une voiture discrètement stationnée un peu plus haut. À n'en pas douter, ils m'attendaient fermement.

Une furieuse envie de fuir me traversa l'esprit. Mais pour quelle raison ? Je n'avais rien à me reprocher et que deviendrait Clémence.

— Je vais vous demander de nous suivre. Gentiment !

L'homme avait vraiment l'air d'un flic, sûr de lui. Il arbora sa carte et son insigne que je pris le temps de déchiffrer.

— Commandant Joseph Perretta de la brigade criminelle ! Vous pouvez me dire ce qui se passe, Commandant ?

En rangeant son porte-carte, il fit en sorte de me montrer son holster garni d'un Glock.

— On a quelques questions à vous poser.

— Je peux savoir à quel propos ?

La portière de la sierra blanche banalisée s'ouvrit devant moi et déjà une main insistante palpait mes vêtements et m'enjoignait de monter.

— Au sujet d'un homicide, mais on vous en dira plus dans un instant.

— Je l'accompagne ! décréta Clémence en s'installant à mes côtés.

Derrière ses rideaux, le concierge ne perdait pas une miette de la scène. Comme je n'avais pas eu le temps de lui donner ses étrennes, je l'imaginais fort bien relater mon arrestation à qui voudrait l'entendre dans l'immeuble.

Ma réputation était grillée.

La Ford filait à présent à vive allure et je ne pus m'empêcher de penser à la terrible nuit de Saint-Sylvestre que j'avais passée dans la geôle de la gendarmerie d'Aix-en-Provence.

— C'est quoi cette histoire d'homicide ? me susurra Clémence.

— Tu n'aurais pas dû insister pour venir, je les connais, ça va prendre des plombes, lui répondis-je à voix basse.

— Veuillez garder le silence ! m'intima le commandant Perretta.

Je connaissais fort bien les locaux de la direction régionale de la police judiciaire au 36 quai des Orfèvres. J'y étais déjà venu à plusieurs reprises au temps où j'exerçais en tant qu'analyste criminel pour le compte de la gendarmerie. Un commissaire avait tenté de m'insérer dans son dispositif. La première fois, c'était pour des braquages en série, mais il s'était heurté à de très fortes réticences de ses enquêteurs qui rechignaient de me communiquer les pièces du dossier et la seconde m'était restée en travers de la gorge. Il s'agissait de viols suivis de meurtre. La lourdeur du dispositif nous avait empêchés d'arrêter l'assassin avant qu'il ne s'en prenne à sa dernière victime Maude Clarvoie. Cette jeune femme qui m'avait prêté son nom pour me permettre de passer inaperçu au Cézanne Hôtel.

— Entrez, Monsieur Voclaire ! me fit l'officier de police.

J'allais m'asseoir lorsqu'il m'ordonna de vider mes poches. Je remerciai intérieurement le bijoutier à qui j'avais confié ma chevalière. Comment aurais-je pu justifier la possession d'un tel bijou ? Une rapide palpation de mes vêtements le rassura, je n'avais plus rien. J'imaginais l'indignation de Clémence qui devait subir le même sort que moi dans un autre bureau.

— On s'est déjà vu, non ? Vous avez déjà eu affaire à la justice ?

S'il régnait un flou autour des dix premières années de mon existence, j'avais au moins la faculté d'être très physionomiste. Ma mémoire eidétique était rarement prise en défaut, ce qui dans mon travail était un atout très avantageux. Je me souvenais parfaitement d'avoir entrevu cet officier alors que je tentais de convaincre les policiers de la criminelle de faire confiance aux profilers.

Perretta portait ce jour-là une chemise à carreaux bleus et gris et un pansement qui lui bandait le pouce. Il s'était montré un des plus sceptiques et je n'avais guère plus de chance aujourd'hui qu'il ait changé d'avis.

Observant un silence boudeur, je pris mon portefeuille sur le bureau et lui présentai ma carte professionnelle.

— M'ouais ! fit-il dubitatif.

Je me décidais à parler.

— Je suis déjà venu plusieurs fois ici, pour tenter de vous aider dans certaines enquêtes. Demandez au commissaire Lombardo, il doit s'en souvenir.

— Il a pris sa retraite l'année dernière.

— Bon, ce n'est pas important ! Dites-moi si je suis en garde à vue. Si oui, lisez-moi mes droits et expliquez-moi de quoi je suis soupçonné.

— Calmez-vous, Monsieur Voclaire ! gronda-t-il en tentant de me faire baisser les yeux.

N'y parvenant pas, il me cita mes droits et me demanda si j'avais un avocat. Le seul nom qui me vint à l'esprit fut celui de Morgan, mais je regrettai aussitôt d'avoir prononcé son nom. Je ne souhaitais plus aucune relation avec ce type qui me semblait louche. Perretta me braqua du regard, les sourcils en accent circonflexe.

— Vous ne manquez pas d'humour vous !

— Pardon ?

— C'est justement lui qui vous soupçonne d'avoir tué un jeune avocat stagiaire qui travaillait dans son bureau.

— Mais, il est fou ! Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

Le policier m'expliqua que l'ordinateur de Maître Morgan était ouvert sur un fichier à mon nom et que mon dossier avait disparu de l'armoire. De plus, une importante somme d'argent avait été dérobée dans un coffre-fort.

— Rien que ça !

— J'avoue que j'ai rarement vu un tel carnage, mais vous êtes le premier suspect mon vieux. Vous étiez où ce matin entre dix et onze ?

— Je visitais le château de Versailles avec ma compagne.

— Vous avez des milliers de témoins, je suppose ?

— Oui, mais c'est à vous de les retrouver et de les interroger.

— Ne le prenez pas comme ça Voclaire. Vous procèderiez de la même façon à ma place !

Il avait raison, mais j'appréciais modérément que ça tombe sur moi.

— Bon, écoutez ! Je vais vous donner une ou deux personnes dignes de foi qui pourront attester de notre présence dans le château à l'heure dite. Ce qui m'inquiète le plus, c'est que quelqu'un ait tué un homme pour dérober un dossier me concernant. Cela veut dire que s'il ne connaissait pas mon adresse, c'est maintenant chose faite. Croyez-moi ou pas, je sais que deux personnes veulent ma peau et j'ignore pourquoi. Renseignez-vous auprès du lieutenant Siccardi à Aix-en-Provence. Un de ses gendarmes a été tué le premier janvier dernier. Ma compagne a été grièvement blessée par un de ces malades, un certain Florian Dewerk, je crois. Vous avez vu son crâne ? J'enquêtais pour le compte de Morgan et il a préféré mettre fin à notre collaboration, mais il en a le droit ! On ne devient pas un assassin pour ça et je n'aurais pas fait l'erreur de massacrer quelqu'un d'autre à sa place.

— OK ! Je prends le parti de vous croire ! Mais je suis obligé d'enregistrer votre déposition et faire une perquise chez vous.

— Normal ! C'est la procédure.

Vingt minutes plus tard, nous étions de retour rue Soufflot.

Je trouvai étrange que le concierge ne soit pas derrière le rideau lorsqu'un des policiers m'ouvrit la portière. En arrivant au quatrième étage, j'allais sortir la carte magnétique de ma poche, lorsque le commandant Perretta me plaqua contre le mur en me faisant signe d'observer le plus grand silence.

— Vous aviez fermé en partant ? me souffla-t-il à l'oreille.

Bien évidemment que j'avais refermé cette porte blindée équipée d'un verrouillage électronique. J'étais perturbé par tout ce qui nous attendait, mais pas au point de commettre cette négligence.

J'acquiesçais simplement d'un signe la tête.

Il dégaina son Glock et poussa du bout des doigts la porte entrouverte. Sentant un danger imminent, Clémence se mit à trembler de tout son être.

37

Cela faisait bien trois quarts d'heure que Florian Dewerk patientait à proximité d'un immeuble cossu de la rue Soufflot.

La lourde porte étant munie d'un digicode, il lui était donc impossible d'entrer sans éveiller l'attention. Il avait sonné à l'interphone de l'appartement de Théo Voclaire, mais n'avait pas eu de réponse. Finalement, ce n'était pas plus mal. Si ce type, dont il connaissait à présent bien des choses, était encore en Provence, cela lui laisserait plus de temps pour fouiller tranquillement. Il décida donc de rester dans cette Volkswagen aux vitres teintées qu'il avait *empreintée* dans un parking souterrain près de l'avenue Foch.

Dès que quelqu'un entrerait ou sortirait, il se précipiterait.

Son cœur avait failli exploser en voyant une Ford s'arrêter à quelques pas de lui. Son flair lui avait immédiatement dicté qu'il s'agissait de policiers. Il s'était alors tapi entre les sièges, mais bizarrement, les trois hommes restaient en planque, comme s'ils l'attendaient. Ils avaient forcément fait le rapprochement après son passage tonitruant chez Maître Morgan. C'est vrai qu'il n'aurait pas dû laisser l'ordinateur ouvert sur le fichier de Voclaire, mais il y avait un réel danger à traîner dans les parages. Il se faisait le reproche de son imprudence, lorsqu'il avait reconnu déambulant sur le trottoir, son pire ennemi. Le plus incroyable c'est que cette femme à qui il croyait avoir réglé son compte d'un violent coup de crosse était là, à ses côtés.

Voclaire qui se faisait également appeler Clarvoie, et Clémence Daumas ; il se promit de s'occuper de leur sort, et pour de bon, à ces deux-là. Pour l'instant, la vraie urgence, était de déguerpir d'ici et vite.

Il rampa vers l'avant du véhicule tout en surveillant son rétroviseur et ce qu'il vit le stupéfia. Voclaire et son amie se faisaient embarquer par les flics. Il y avait vraiment un Dieu pour les malfrats de son espèce. Son cœur reprit un rythme normal jusqu'à ce que la porte de l'immeuble s'ouvre sur la mine goguenarde du concierge sortant ses poubelles.

Dewerk profita d'un moment d'inattention pour se glisser dans l'escalier.

En arrivant au dernier étage, il reconnut d'emblée la serrure inviolable de la porte blindée, ne pouvant s'ouvrir qu'avec une carte magnétique. Mais il était dans la place et il devait entrer, coute que coute. Puisque cet immeuble cossu avait un gardien, celui-ci devait avoir un double des clés de tous les appartements. Alors il était redescendu et avait frappé à la loge. Le petit homme aux yeux malins lui avait ouvert en se demandant comment il était parvenu jusqu'ici.

— Police ! s'était écrié Florian. Je dois faire une perquisition chez

Théo Voclaire.

Le gardien l'avait regardé d'un air suspicieux, mais il avait vu la brigade criminelle embarquer le propriétaire du quatrième, ce devait donc être vrai.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lui avait-il demandé.

— Le pass de sa porte, vite !

L'homme avait ouvert un placard pour sortir un double de la carte magnétique et voulut l'accompagner, comme on le voit dans les films policiers. Alors, Florian qui finalement n'avait que très peu de conversation avait sorti le seul argument qui ne souffrait d'aucune contradiction. À trois reprises, il avait tiré.

La suite avait été très vite. Il s'était introduit sans encombre chez Voclaire et avait commencé une fouille systématique de tous les meubles et dans les moindres recoins que lui-même utilisait pour planquer les objets de ses larcins ou ses armes. Les flics pensaient rarement à regarder dans ces endroits-là. Puis, ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il s'était énervé et avait renversé tout ce qui lui tombait sous la main.

Le crissement d'un pas marchant sur du verre brisé dans le corridor attira son attention. Discrètement, il jeta un œil dans le couloir et vit ce flic immense, à la mâchoire carrée, un flingue à la main.

La porte d'entrée ! Il ne l'avait pas refermée. Pire, il avait laissé la carte magnétique sur un meuble, seul objet qu'il avait manipulé à mains nues. Deuxième erreur de la journée, il se serait mis des gifles.

En attendant, il fallait fuir. Maintenant.

Une seule issue, la fenêtre.

— Halte ! Police !

Avant de filer, il fit usage de son arme envers ce policier, ce qui lui permit de prendre une confortable avance en courant sur les toits recouverts de zinc. Mais l'homme était tenace. Il se lança à sa poursuite, puis un second le suivit. Un sportif celui-là.

Avec une agilité déconcertante, ce jeune lieutenant sautait de toit en balcon et rebondissait tel un Yamakasi. Il gagnait du terrain.

Essoufflé, Florian s'arrêta quelques secondes derrière une cheminée et entendit les pas de son poursuivant se rapprocher. Il prit une profonde inspiration et sortit de sa cachette, tel un diable de sa boite.

Par deux fois, il tira.

Un des projectiles fractura le fémur du policier. Avant de s'écrouler, celui-ci eut le temps de riposter. Une violente douleur déchira l'épaule gauche de Florian qui s'effondra lourdement à la renverse sur la lucarne d'une chambre de bonne.

Dans la rue, l'arrivée des renforts de police se fit entendre en

fanfare. Le Belge en était convaincu, dans peu de temps, le quartier serait complètement bouclé.

Le commandant Perretta rejoignit son jeune collègue et l'aida à se mettre à l'abri. Florian ne possédait pas suffisamment de cartouches pour soutenir son « *Fort Alamo* ». En regardant par le vasistas, il aperçut une jeune femme apeurée dans son lit, se cachant la poitrine avec son drap. L'homme bedonnant, un client sans doute, enfilait déjà sa chemise et s'enfuyait vers la porte, le pantalon à la main.

D'un coup de crosse, Dewerk brisa la vitre et souleva la lucarne. Il se laissa tomber sur le lit en hurlant de douleur.

« L'étudiante » camerounaise qui arrondissait ses fins de mois en vendant ses charmes glissa in extremis sur le côté. Florian n'eut pas le loisir d'apprécier la nudité couleur ébène. Dans sa chute, son arcade recousue par un pharmacien peu scrupuleux se rouvrit et un filet de sang inonda sa joue. Pas le temps de s'essuyer, ou de s'apitoyer sur son sort, le tamtam du policier courant sur le toit lui fit comprendre qu'il devait déguerpir, et vite.

Sur le palier, l'homme ventru ne parvenait pas à maitriser ses tremblements. Il s'acharnait à se vêtir d'une main et de l'autre, à appuyer sur le bouton de ce foutu ascenseur. Il faillit s'évanouir en voyant surgir ce rouquin, l'arme à la main, une épaule et le visage maculés d'hémoglobine.

— Ne me faites pas de mal ! bredouilla-t-il.

Il leva le plus haut possible les mains, laissant choir lamentablement son pantalon sur ses chaussettes en accordéon.

Par chance, l'ascenseur s'ouvrit au moment où Florian allait se résigner à emprunter l'escalier en colimaçon. La fureur qu'il ressentait ne parvenait pas à calmer ses douleurs multiples. Il s'engouffra dans la cabine en braquant le gros homme.

— Bouge pas ! gronda-t-il, menaçant.

— Couchez-vous ! hurla une voix venant de l'appartement.

La grille coulissa en grinçant juste à temps. Par bonheur, l'ascenseur descendait jusqu'au sous-sol. Florian aperçut par le haut de la cabine grillagée des hommes montant en courant dans l'escalier. S'il était descendu par là, c'en était fini.

Arrivé au sous-sol, il bloqua la porte ouverte avec un extincteur, pour immobiliser l'ascenseur.

Dewerk hésitait. S'il sortait ainsi dans la rue, il serait immédiatement repéré. Aurait-il le temps de dérober une voiture avant que ses poursuivants ne le rejoignent ? Les nouvelles technologies rendaient la tâche de plus en plus ardue.

Les phares d'une Peugeot 308 venant à sa rencontre le contraignirent à se jeter derrière un pilier en béton.

La conductrice s'y reprenait pour la deuxième fois à reculer dans

sa place exigüe lorsque la portière arrière droite s'ouvrit. Elle faillit hurler en voyant l'homme ensanglanté monter derrière son fils assis près d'elle.

— Faites ce que je vous dis et tout ira bien !

— Que voulez-vous ? balbutia la femme terrorisée.

— Sortez dans la rue normalement, sans faire de zèle.

Il braqua son arme sur le jeune garçon qui le regardait, hébété, se demandant s'il n'était pas dans un film ou un jeu vidéo.

— Ne jouez pas les héros, gronda-t-il, menaçant.

La Peugeot remontait la rampe d'accès lorsque trois policiers débouchèrent dans le parking par l'escalier de service.

38

— On ne peut plus continuer comme ça, Théo. Ce malade va finir par nous tuer !

Bien sûr, mais que faire ? Ce type était devenu incontrôlable et il avait réussi à prendre la fuite au nez et à la barbe des policiers. Contrairement à moi, il était armé et n'avait aucun scrupule pour tirer.

La découverte du corps du concierge et la course poursuite sur les toits et dans la rue avaient mis tout le quartier en émoi. Malgré la présence des forces de l'ordre, la psychose régnait toujours. On finissait par voir cet assassin partout et malheur aux rouquins qui se promenaient dans le secteur. Pourtant, la propriétaire de la Peugeot que je connaissais de vue avait été retrouvée avec son fils en pleine campagne du côté de Melun. Heureusement, ils n'avaient pas subi de violences. Il y avait fort à parier que le Belge avait changé de voiture et qu'il était déjà loin, mais rien n'y faisait. Clémence ne cessait de trembler. Elle ne s'estimait plus en sécurité nulle part et refusait de rester là. Elle sentait son odeur disait-elle et parlait même de rejoindre sa fille dans sa chambre universitaire d'Aix-en-Provence.

Je pestai, en finissant de ranger le living. Tout était sens dessus dessous. Comme si ce n'était pas suffisant, les spécialistes de l'identité judiciaire avaient maculé de poudre graphite tout ce que notre cambrioleur avait pu toucher. Plusieurs traces avaient été révélées, mais c'étaient les miennes et celles de Clémence. Le double de la carte magnétique avait été emporté au laboratoire pour faire une recherche approfondie à l'aide de techniques plus élaborées.

— Restons calmes Clémence ! On va aller dans un hôtel où on pourra faire le point sereinement. Le pire serait de paniquer. Là, on se mettrait véritablement en danger !

Je lui pris la main et l'attirai vers moi. Ses yeux reflétaient l'abandon.

— Que veut-il, enfin ?

A priori, rien ne manquait, mais s'il n'avait pas trouvé ce qu'il voulait, il pouvait revenir. Quant à ce qu'il cherchait, je commençais à avoir ma petite idée.

J'abandonnai l'envie de faire le ménage et appelai un taxi en lui précisant bien de nous prendre dans le parking souterrain, au cas peu probable où ce tueur aurait la folie de venir nous surveiller alors que le quartier grouillait de policiers.

La Mercédès aux vitres fumées nous déposa dans un hôtel *Holiday Inn* près de Bougival, où je comptais bien poursuivre mon enquête. Clémence s'était retournée plusieurs fois, ce qui avait alerté notre chauffeur de taxi.

— Nous craignons les paparazzis, avais-je tenté pour éviter tout

autre commentaire.

Pour l'avoir fréquenté aux frais d'un client, je connaissais les chambres spacieuses de cet hôtel donnant sur les rives pittoresques de la Seine. Cette fois, c'est mon compte en banque qui en subirait les conséquences. Avec bonheur, je vis ce visage que j'affectionnais tant, se détendre, enfin. Elle apprécia le luxe relatif et la vue sur les péniches qui passaient nonchalamment sur le fleuve.

— Tu nous gâtes !

— Je te dois bien ça, non ?

— C'est vrai, mais c'est un peu de ma faute. C'est moi qui ai insisté pour te suivre dans tes péripéties. J'ignorais que tu avais une vie aussi trépidante.

— Fort heureusement, en principe elle est plus calme. En fait, elle est devenue mouvementée, le jour où je t'ai rencontrée, un fusil à la main.

Elle sourit et décida de prendre un bain pour se détendre.

Le minibar offrait bien quelques mignonnettes, mais j'avais remarqué sur le dépliant que l'hôtel proposait un excellent choix de whiskies à savourer au coin de la cheminée. Il me fallait reconquérir le cœur et l'enthousiasme de Clémence. Notre enquête avançait, péniblement, mais sûrement, et j'avais besoin de son analyse assez pertinente. Le Belge usait de brutalités, il nous faudrait jouer dans la finesse.

Le barman nous servit un chivas vingt ans d'âge qui valait bien le *Strathisla* de Mamie Rose. Le feu crépitait délicieusement dans la cheminée et à part un couple de Hollandais, nous étions les seuls à profiter de sa douce chaleur. Nos voisins ne comprenant pas un mot de Français, nous étions donc tranquilles pour discuter.

Clémence, qui avait pris le temps d'emmener ses bagages, avait revêtu un ensemble pantalon veste en jersey qui lui allait à merveille. Elle s'était coiffée et maquillée, ce qui était pour moi flatteur. Elle voulait me faire honneur ou me séduire davantage.

— Tu m'as dit que tu avais ta petite idée, sur ce que te veut ce malade.

— Hélas, je crois que nous sommes dans la même galère et qu'il ne fait aucune différence.

— Avec toi, je suis prête à affronter n'importe quoi maintenant.

Quelque chose me dit que cet élan de sincérité n'était pas seulement dû à l'effet du breuvage écossais, qu'elle prétendait ne pas être habituée à boire. Elle avait tout simplement remonté cette pente vertigineuse de la peur qu'elle avait fini par oublier après ces années de défiance qui avaient suivi la mort de son mari.

— Je crois…, hésitais-je.

— Oui ?

— Je crois que c'est cette chevalière qui l'intéresse. Outre le fait qu'elle soit très vieille, j'ignore ce qu'elle a de particulier, mais il me semble que tout tourne autour de la bague des Voclaire, et des De Montaldi ! m'empressais-je de préciser.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Je lui rappelai la genèse de l'histoire, en commençant par la disparition des archéologues anglais, il faudra d'ailleurs que mon commanditaire d'avocat m'en dise un peu plus sur le sujet.

— Toi, tu penses qu'ils sont morts, tous les trois ?

Je m'étais cent fois posé la question. Pourquoi ces taches de sang sur l'abat-jour que madame Morano avait oublié de nettoyer ? Pourrait-elle un jour s'en expliquer ?

— Si ce n'est pas le cas, où sont-ils ?

— Qu'est devenue la femme qui était avec le Belge ?

Clémence posait les bonnes questions. Cette soudaine disparition était presque inquiétante !

— On aurait pourtant dit que c'est elle qui dirigeait ce duo infernal. À mon avis, ce Dewerk n'était qu'un porte-flingue.

— Si c'est un malade qui tire sur tout ce qui bouge, il l'a peut-être éliminée ! me suggéra-t-elle.

— Va savoir ! Apparemment, il s'est rendu seul chez l'avocat, tout comme chez moi. Ce n'est pas impossible qu'il préfère travailler en solo.

— Heureusement qu'il n'a pas trouvé la bague dans tes affaires.

Clémence me sourit en me voyant aussi songeur. Je remuais doucement les ultimes gouttes de mon chivas avant de boire une dernière gorgée. Il n'y avait plus que nous dans la lueur des flammes. Les Hollandais étaient partis depuis longtemps déjà et je sentis la faim me torturer l'estomac.

— Que devons-nous faire Théo ? On ne peut pas se terrer en permanence !

Je vis le serveur du restaurant Cap Sud nous regarder avec insistance, pour nous faire comprendre qu'il n'attendait que nous.

— Pour l'instant, je crois que le mieux à faire, c'est d'aller manger. Pour le reste, j'ai encore une petite idée. Souviens-toi de cette perruque qui vous faisait tant rire, toi et Joana.

— Calme-toi, Théo ! Ce n'est qu'un rêve.

Je me relevai en sursaut, gêné d'avoir provoqué autant de chahut.

J'avais eu un mal fou à trouver le sommeil et lorsqu'il était enfin venu vers le milieu de la nuit, il était peuplé de personnages étranges, de voix qui ne cessaient d'affirmer des propos aberrants. Je revis l'image de Paul près de moi, tel qu'il était sur la photographie. Je l'imaginais riant et espiègle comme nous devions l'être tous les deux à cette époque. Étaient-ce de réels souvenirs ou le besoin que je ressentais de me créer cette vie d'insouciance que je souhaitais retrouver dans un coin de ma mémoire. J'avais également revu le corps de cette pauvre jeune fille, Maude Clarvoie qui m'avait bien involontairement prêté son nom. Alors j'avais commencé à mélanger toutes ces lettres pour en faire quelque chose de cohérent, mais une voix semblant venir d'outre-tombe me criait, « OUBLIE, OUBLIE ».

— Ça va mieux ? s'inquiéta Clémence.

— Merci, ça va aller.

— Encore ces fichus rêves.

— Il me semblait que c'était le fait de dormir près de la terre de mes ancêtres qui provoquait ces cauchemars, mais je crois que c'est cette enquête. Depuis que je suis sur cette affaire, elle déclenche des réactions et pas seulement…

J'hésitais à parler de ces choses auxquelles je ne croyais guère. Clémence m'invita à poursuivre.

— …pas seulement dans le monde des vivants ! Je ne crois pas aux fantômes, mais il me semble qu'il peut y avoir une pensée collective qu'on ne sait pas exploiter.

— Tu n'arrêtais pas de parler de chevalier noir.

— C'est vrai ? J'ai vraiment prononcé ce nom ? Mais alors j'aurais trouvé !

— Trouvé quoi ?

— J'essaie de comprendre pourquoi nos aïeux ont changé de nom. Pour moi, Charles-Henry De Montaldi et le premier des Henri Voclaire ne sont qu'une seule et même personne.

Je me levai et pris le papier à lettres à l'entête de l'hôtel. J'avais longtemps cherché l'anagramme de mon nom alors que c'était peut-être celui d'Henri Voclaire au complet qu'il fallait analyser. Clémence s'appuya sur mon épaule et m'aida à mélanger toutes les lettres, en les rayant une par une.

Après quelques essais infructueux, elle s'enthousiasma :

— Oui ! Tu as raison, c'est ça ! C.H.E.V.A.L.I.E.R-N.O.I.R

CHEVALIER NOIR était l'anagramme parfaite d'HENRI

VOCLAIRE.

— Finalement, ton ancêtre a fait comme toi, il a juste inversé les lettres.

— À moins que ce ne soit le contraire. C'est quand même lui qui a commencé. Mais je te rappelle que c'est également ton aïeul. Reste à comprendre pour quelle raison Charles-Henry De Montaldi est devenu un chevalier noir. Souviens-toi ce que disait Cécile Lorcy.

À l'évocation de son nom, Clémence chassa de sa main le souvenir de l'odeur de cannabis qui avait failli la rendre malade.

— Selon elle, ce titre peu glorieux évoquait une sorte de paria.

Elle parut déçue que ce noble dont elle était la descendante soit devenu un renégat.

— Il faut essayer de comprendre comment il a perdu ce titre et été contraint de changer de nom et de région. D'où vient-il, et quel rapport avec le marbre noir du château de Versailles ?

— Mais… mes ancêtres s'appellent bien De Montaldi ! Ils n'ont pas changé de nom, eux.

— Peut-être y avait-il une seconde branche qui n'est pas entrée en dissidence avec le Roi.

Elle sourit, presque rassurée.

— Alors c'est toi, qui es de cette lignée de ce renégat, pas moi.

Pour se faire pardonner, elle m'embrassa dans le cou.

— Heureusement ! Tu ne t'appelles pas Henri.

C'est bien ce qui me contrariait. Pourquoi avais-je échappé à cette règle ? Une hypothèse terrible s'imposa alors dans mon esprit.

— Après tout, je ne suis peut-être pas un vrai Voclaire ! J'ai peut-être été recueilli et adopté. C'est pour cela que je ne me souviens pas de mon enfance.

Clémence me prit par le menton et tourna mon visage vers elle.

— Hum ! Avec une tête comme celle-là, ça m'étonnerait que tu n'en sois pas un !

Je me consolais en pensant qu'elle disait vrai, mais cela ne répondait pas à ma question. Il était trop tard pour essayer de retrouver le sommeil et nous avions tant de choses à faire que je filai prendre une douche vivifiante.

— Téléphone ! me cria Clémence après quelques instants.

— Réponds, s'il te plait, je suis trempé.

J'écourtai mes ablutions et sortis précipitamment, essayant tant bien que mal de tenir un drap de bain autour de la taille. L'air contrarié, Clémence me tendit mon portable.

— Elle ne veut parler qu'à Monsieur Voclaire.

— Qui c'est ? lui demandai-je à voix basse.

Elle haussa les épaules.

— J'ai l'impression que c'est ton ex !

La crainte que ce soit Maeva m'appelant pour une catastrophe se dissipa immédiatement en reconnaissant la voix de Nathalie. Mon amie généalogiste qui avait tant agacé Clémence m'annonçait que ses recherches avaient été d'une simplicité biblique, tout au moins jusqu'au début du XIXe siècle. Après, il faudrait faire des investigations plus approfondies, si je le souhaitais. Cela risquait néanmoins de prendre un peu plus de temps. Ce qu'elle affirmait me fit un bien immense, mais ajoutait également davantage de complexité.

— Tu es certaine de ce que tu dis ?

Son soupir me fit regretter l'ineptie de ma question. Comment pouvait-il en être autrement ?

— *Je te le répète, tous les Voclaire possèdent à la naissance un autre prénom de baptême !*

Les services de l'hôtel prévoyant un forfait de location de voiture, j'optai pour cette méthode afin de nous déplacer dans Bougival. Clémence suivait notre itinéraire sur un plan et tentait de m'orienter dans une circulation chaotique. Ce que je lui avais révélé concernant le prénom des Voclaire la surprenait autant que moi.

— Donc, ton grand-père s'appelait vraiment Théo, comme toi.

— Oui ! C'est pour cela qu'il a pris ce pseudo pendant la guère. Mon père, lui se prénommait Daniel.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils ont changé.

— Je pense que le fait d'adopter le prénom d'Henri devait coïncider avec une sorte d'intronisation ou de baptême initiatique. Mon père et mon grand-père étant morts avant de me passer le flambeau, cela expliquerait sans doute bien des choses.

— Ça doit être ici, fit clémence en désignant une grande bâtisse surmontée d'un étage.

La vieille maison aux murs de brique recouverts de lierre dénotait quelque peu au milieu du quai Georges Clémenceau. Ses volets bleus défraichis lui conféraient un petit air triste.

Je tirai sur la chaînette de la cloche.

De la cour mitoyenne nous parvint un bruit de râteau sur des gravillons. La demeure voisine semblait être de cette même époque, mais mieux entretenue. Alertée par le tintement insistant, une main souleva le rideau à l'étage, puis la fenêtre s'ouvrit avec une fermeté trahissant un certain agacement.

— C'est pourquoi ? nous demanda une forte femme aux cheveux rougeâtres.

— Nous cherchons madame Langlois.

— Elle n'est pas là ! Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Si on te le demande… murmura Clémence.

J'eus également l'envie de lui suggérer de s'occuper de ses affaires, mais nous étions en attente d'informations.

— C'est une affaire privée, nous aimerions lui parler.

— Ouais ! Vous êtes de la police ?

— Non, et toi ? poursuivit Clémence toujours aussi discrètement.

Je lui fis un signe négatif de la tête.

— Elle ne reviendra pas avant plusieurs semaines.

Elle referma brutalement la fenêtre.

— Ils sont charmants ici !

Nous en restions pantois, déçus de devoir repartir avec plus d'interrogations que de véritables réponses. À travers la haie, j'aperçus alors le vieux jardinier s'approcher lentement en faisant mine de ratisser.

— Psitt ! Monsieur.

Il vérifia que la matrone ne nous épiait pas.

— Ne faites pas attention à ma femme, elle est un peu…

— Vieille bique, me suggéra Clémence.

Je lui fis signe de se taire.

— Savez-vous où est madame Langlois ?

— D'habitude, à cette heure-ci, elle donne du pain aux canards.

— Où ça ?

— Près des peupliers, au bout de la rue.

Le pauvre homme repartit immédiatement en poussant les feuilles mortes qui lui servaient probablement de prétexte pour fuir sa propre maison. Je vis dans le regard de Clémence qu'il n'y avait plus aucun signe d'ironie, juste de la compassion.

Après un petit cent mètres de marche rapide, nous étions au bord de la Seine. Les berges étaient propres et agréables. À part ce grand Arlequin multicolore se promenant sur le chemin de hallage, il n'y avait aucune trace de veuve éplorée. Notre regard fut toutefois attiré par une multitude de colverts poursuivant cette femme pour quémander un peu de pitance. Lorsqu'elle leur jeta du pain, Clémence me pressa le bras.

— C'est elle !

Nous n'étions plus qu'à quelques pas, lorsqu'elle retourna, le visage impassible fendu d'un léger sourire, semblant nous reconnaître ou nous attendre.

— Madame Langlois ?

— Je me demandais si vous alliez me trouver, mais il fallait absolument que je vienne leur dire au revoir.

— Pardon !

— Mes canards, maintenant que vous êtes là, je sais que je vais être un certain temps sans pouvoir venir leur donner à manger.

Allons bon ! Une folle à présent. Mes pensées devaient transparaitre dans mon regard qu'elle ne cessait de fixer.

— Vous vous dites que je suis un peu…

— Pas du tout Madame Langlois, mais comment vous avez su.

— Puisque nous allons passer un bout de notre vie ensemble, appelez-moi Martine. Mais pour répondre à votre question, je le sais depuis une semaine que vous alliez venir aujourd'hui. C'est pour cela que je suis rentrée de voyage plus tôt que prévu.

Clémence serra sa main dans la mienne. Elle devait penser la même chose que moi. Cette femme attendait forcément quelqu'un d'autre que nous. Martine Langlois jeta sa dernière poignée de pain sec et nous invita à la suivre. Son long gilet bariolé et son bonnet fuchsia nous précédèrent jusqu'au boulevard. J'attendis le passage d'une moto pétaradante pour l'interpeller.

— Pardonnez-moi, Madame Langlois. Je crois que vous faites erreur, nous ne sommes pas les personnes que vous attendez.

— Vous ne venez pas de Provence ?

— Heu… Si ! En quelque sorte.

— Comment ça en quelque sorte ?

— Nous venons d'Aix-en-Provence, enfin à côté, intervint Clémence.

— Donc c'est bien vous ! Venez, ne restons pas là.

Étais-je encore dans un rêve ? Pourtant la situation me semblait bien réelle. Comment pouvait-elle prétendre qu'elle avait su bien avant nous que nous allions venir ?

En arrivant devant sa maison, je vis le rideau de la voisine se soulever. La matrone aux cheveux rouges lança un regard mauvais vers son mari qui accéléra la cadence de son râteau à feuille.

— Merci Lucien ! chuchota Martine avant d'ouvrir sa porte.

Notre hôte se dévêtit et nous invita à nous mettre à l'aise. Malgré une soixantaine bien tassée, notre astrophysicienne conservait de beaux restes d'une grâce naturelle. Elle nous invita à faire les présentations.

— Je suis Théo Voclaire. Je suis effectivement d'origine provençale, mais j'habite à Paris. Mon amie Clémence réside au pied de la montagne Sainte-Victoire.

— J'adore cette région et j'ai hâte d'y retourner.

Cela ressemblait fort à une auto-invitation. Décidément, il nous faudrait marcher sur des œufs avec un personnage comme celui-là.

— Excusez-moi encore, Madame Langlois…

Son regard s'assombrit.

— …Heu pardon… Martine ! J'aimerais comprendre qui vous a prévenue de notre arrivée. Nous ignorions nous même que notre enquête nous conduirait jusqu'ici.

Elle sourit en appuyant sur l'interrupteur d'une bouilloire électrique.

— Mon mari m'a prévenu qu'un jour un homme au regard étrange viendrait certainement lui poser des questions sur ses recherches. J'ai lu dans les astres que c'était pour aujourd'hui.

Je m'étais donc trompé. Ce n'était pas une astrophysicienne, mais une astrologue. Je n'avais jamais cru à cette théorie. Comment des planètes, en fonction de leur position, pouvaient instrumentaliser le sens de notre vie ? Pourtant, cette femme étrange avait su bien avant nous que nous allions venir à sa rencontre.

— Je savais que vous étudiez les étoiles, mais pas de cette façon.

D'autorité, elle nous servit un thé chinois au jasmin, très parfumé.

— Durant ma longue carrière, j'ai étudié une multitude de

planètes dans les plus grands observatoires du monde, même celui du désert d'Atacama où j'ai passé les plus incroyables moments de ma vie. S'il nous reste des milliards d'incertitudes sur une possible vie ailleurs que sur notre vieille terre, j'ai au moins acquis la conviction que leurs positions jouent un très grand rôle dans l'organisation de notre existence.

Tandis que Clémence engageait avec elle une conversation plus féminine, j'analysai ce que nous faisions là et ce que nous pouvions en attendre. Martine Langlois était donc bien ce que le directeur du centre de recherche du château m'avait dit. Pourtant, un doute m'assaillait. Comment une telle connaissance de la matière et de la création de l'univers pouvait-elle être compatible avec des notions aussi peu rationnelles que l'astrologie ? Une autre question plus personnelle me tourmentait.

— Excusez-moi de vous interrompre, mais vous dites que votre mari savait que je viendrais. Vous a-t-il dit pourquoi ?

— Ses recherches sur les minéraux du château de Versailles, l'avaient amené à se déplacer en Provence pour découvrir les carrières de marbre qui avaient guidé les choix de Louis XIV. Il avait fait ainsi des découvertes assez incroyables et plutôt éloignées du point de vue géologique et rationnel que vous affectionnez tant.

Son analyse était juste. Elle se tourna vers Clémence et posa une main bienveillante sur son épaule, puis elle me fixa de nouveau.

— Pardonnez ma franchise, mais j'ai vu dans votre regard, que je trouve d'une beauté animale, que vous deviez être un peu trop cartésien. J'ai immédiatement compris que vous auriez du mal à me croire, mais je vous le dis, le hasard des rencontres n'existe pas. Tout est minutieusement orchestré.

Clémence opina de la tête. Elle semblait complètement convaincue par les propos de cette femme qui, je devais bien l'admettre, était loin d'être une originale. Son intelligence et son pragmatisme me déroutaient. Un doute profond commençait à s'insinuer dans mon esprit trop rationnel comme elle le prétendait.

Ma vie avait pris un virage décisif grâce à tous ces personnages si atypiques qui jalonnaient mon enquête. Cela se déroulait exactement comme si je les attendais. Même les violences du tueur belge guidaient mes pas.

— Votre mari vous a-t-il dit ce qu'il avait découvert ? Je sais que toutes ses notes concernant sa publication ont disparu.

Martine me sourit.

— Grégoire était lui aussi, un peu trop scientifique pour admettre ce qu'il appelait lui aussi l'irrationnel. Après des années de vie commune, il avait fini par admettre que je n'étais pas aussi folle qu'il le prétendait.

Cette façon très particulière d'analyser et d'expliquer les choses avec une lenteur qu'elle savourait provoqua de ma part un soupir involontaire qui ne lui échappa pas.

— Ne soyez pas si impatient mon cher Théo. Donc, je sentais que Grégoire courrait un grand danger. Même s'il y avait peu de chance qu'il échappe à son destin, je lui avais suggéré d'être très prudent. Il partageait ses recherches entre son bureau et ici et avait pris l'habitude d'enregistrer tout son travail sur un serveur qu'il pouvait ouvrir de n'importe quel ordinateur.

— Et alors ?

— Alors…, je connais le code d'accès.

— Suivez-moi Monsieur le détective.

Depuis que je lui avais avoué ma profession et les réelles motivations de mes recherches, Martine ne cessait de m'appeler ainsi et semblait s'en amuser. Elle nous précéda jusqu'à l'étage. Sur le palier, des cartons d'archives entassés attendaient qu'on veuille bien s'en occuper.

— Ce sont les affaires de Grégoire, mais je n'arrive pas à m'en débarrasser, comme je lui avais promis.

Elle ouvrit une porte donnant sur une pièce exigüe servant de bureau. L'ordinateur portable annexé d'un écran géant contrastait avec le reste de la pièce ressemblant plus à un musée de Jules Vernes. Après l'avoir mis en marche, elle souleva le store de la fenêtre et fit un petit signe de la main au jardinier en contrebas.

— Il a l'air sympa votre voisin, lui confia Clémence, mais sa femme, qu'elle…

— C'est une vieille mégère qui n'a jamais rien compris de la vie. Il y a pas mal d'années, il m'est arrivé de coucher avec ce pauvre Lucien. Ça le changeait de la frigidité chronique de sa femme. Et puis avec Grégoire, nous étions un couple très libéré, ce qui ne nous empêchait pas de nous aimer vraiment. Mais ce pauvre couillon de Lucien n'a pas pu s'empêcher de tout avouer à l'autre folle. Depuis, elle nous mène une vie infernale. Enfin, c'est surtout lui qui est à plaindre. Je crois bien qu'un jour, il la tuera.

— À ce propos, pour votre mari, la police n'a pas encore de pistes sérieuses ?

— Ils viennent ou me téléphonent de temps en temps pour me montrer qu'ils s'en occupent, pourtant, je vois bien qu'ils pataugent. Je leur ai dit qu'un avocat parisien dont j'ai oublié le nom était venu le voir quelque temps avant son assassinat, au sujet de ses recherches. Grégoire semblait contrarié par cette visite, mais il ne m'en a pas dit plus.

— Les policiers ne l'ont pas interrogé ?

— Ils m'ont répondu que si je n'avais pas plus de précisions, ils ne pouvaient pas coffrer tous les avocats de Paris.

La coïncidence serait énorme, mais je tentai le coup.

— Si je vous dis, Maître Morgan !

— Merde ! Je crois bien que c'est ce nom-là. Vous le connaissez ?

— C'est lui qui m'a contacté pour enquêter. J'ignore à quel jeu il joue, mais il va falloir qu'il m'explique certaines choses.

L'ordinateur s'ouvrit enfin sur une page d'accueil magnifiquement ornée des plus belles constellations avec en fond, la Voie lactée. Martine cliqua sur une icône et composa un login et un

code d'accès.

— Alors… ce doit être par là, fit-elle en faisant dérouler un menu dans lequel s'alignait un nombre impressionnant de fichiers.

Elle se trompa plusieurs fois avant de trouver ce qu'elle cherchait.

— Voilà ! C'est bien ça ! Origine du portor.

Clémence se cramponna à ma taille pour regarder l'écran et je sentis mon cœur s'emballer.

— Désolée, nous dit Martine, mon imprimante est fichue, mais vous pouvez lire, il n'y a rien de secret.

Elle nous céda sa place et Clémence lut à haute voix.

— Le portor est un marbre noir veiné d'un jaune intense qui rappelle l'éclat de l'or. Les principales carrières sont disséminées en Italie, où ce marbre est utilisé depuis l'antiquité pour la décoration des édifices religieux, comme dans la basilique Annunziata del Vastato à Gênes.

— C'est bien ce que je craignais, on est bons pour une balade en Italie.

— Je vous l'ai déjà dit Théo, soyez patient.

Clémence poursuivit :

— On trouve également ces gisements dans le nord de la Corse, mais aussi en Provence. De tous les marbres provençaux, le portor, est le plus ancien. C'est une rareté de la nature qui date du trias, alors que les autres datent du crétacé. Il s'agit en fait de la transformation d'une roche sédimentaire dont les atomes ont subi une température et une pression gigantesques. Les morceaux de roche ont nécessairement un liant. Celui du portor est jaune. Le marbre qui servit à la décoration des bas lambris du salon de l'Abondance au château de Versailles provient d'une seule carrière située près du massif de la Sainte-Baume. Il est géologiquement parlant différent de celui que l'on trouve en Italie. Par analogie d'esthétique, on l'appelle également portor. Toutefois, le noir et le jaune sont sensiblement moins prononcés. La plupart des carrières ont cessé leur extraction entre la Première Guerre mondiale et les années 1950. De nos jours, il est pratiquement impossible de trouver en France une carrière de portor en activité.

Clémence qui arrivait au bout de sa lecture s'étonna.

— Et alors, c'est tout ?

— J'en ai bien peur ! Mais tu as déjà entendu parler de la Sainte-Baume ?

— Oui ! Elle est plus au Sud et on l'aperçoit depuis les Hautes-Terres. On dit que c'est une montagne sacrée, mais j'ignorais qu'il y avait des carrières de marbre dans cette région.

— On pouvait toujours chercher vers Sainte-Victoire !

Martine qui feuilletait distraitement une revue scientifique vint

ouvrir un autre fichier.

— Mon mari aimait cloisonner son travail, avant d'en faire une synthèse. Lisez donc ceci.

Clémence reprit sa place devant l'écran.

— Afin de faire patienter Louis XIV jusqu'à son mariage avec l'infante d'Espagne, Colbert organisa la visite des provinces du sud de la France. Le 5 février 1660, Saint-Maximin-la-Sainte-Baume étant réputé pour détenir dans la crypte de sa basilique les reliques de Marie-Madeleine, le Roi effectua un pèlerinage, tant dans la grotte de la Sainte Baume où s'était réfugiée la Sainte avant de mourir, que dans la basilique érigée à sa gloire. Il fut subjugué par les…

— Hé bien quoi ?

— Mais que je suis bête ! Bien sûr que je connais cette basilique. Mon père m'y emmenait lorsque j'étais enfant.

— Tu as vu ces colonnes de portor ?

— J'ignorais ce que c'était, mais il me semble que dans l'abside il y a de grandes colonnes qui ressemblent à celles des tableaux.

Elle se retourna vers moi.

— Je suis vraiment désolée, j'aurais dû m'en souvenir plus tôt, ça nous aurait évité tout ce voyage pour rien.

— Ah non alors ! s'écria Martine. Ne croyez pas ça. Je vous l'ai dit, il n'y a pas de fatalité. Tout est orchestré.

— Si tout est écrit, vous pouvez nous indiquer où on va maintenant !

Mon agacement incrédule devait être palpable.

— Calmez-vous Théo. Je n'ai pas dit que tout était inscrit dans un grand livre, mais tout s'enchaine et s'imbrique à cause de l'influence des astres. Si vous êtes venu me voir, ce n'est pas un hasard.

— Peut-on changer le destin ? demanda Clémence.

— Je n'aime pas trop ce mot, mais j'ai essayé de trouver une parade pour sauver de cette mauvaise influence que je voyais dans le thème astral de mon pauvre Grégoire, mais je n'y suis pas parvenue.

Je regardai l'écran, sans oser fouiller dans un autre fichier.

— Excusez-moi Martine, mais votre mari n'a pas pu s'arrêter en aussi bon chemin. A-t-il découvert d'où provenait ce marbre ?

— Oui, je crois, mais je n'ai pas eu le temps de lire tous ses fichiers.

— Peut-on essayer ?

— Attendez ! Vous avez parlé de tableaux représentant les colonnes de portor. Je peux savoir de quoi il s'agit ?

Devions-nous en dire plus à cette femme dont finalement nous ne savions pas grand-chose ? Clémence m'interrogea du regard. Après tout, elle n'en savait pas plus sur nous et pourtant, elle nous offrait sans aucune contrepartie le résultat des recherches de son mari.

Comme nous hésitions, elle ouvrit un répertoire ne comportant que des images.

— Merci pour la confiance ! Regardez quand même ce portrait, ce n'est pas celui-ci ?

Une photographie s'ouvrit sur l'écran. Ce que je vis alors me laissa stupéfait.

— Alain ! C'est Martine Langlois !

À l'autre bout de la ligne, le secrétaire du centre de recherches du château de Versailles parut gêné.

— Je ne te dérange pas, j'espère ?

— *Non Martine, que puis-je pour toi* ?

— Tu te souviens, lorsque Grégoire a commencé ses recherches sur le marbre ?

— *Heu… Oui, vaguement… Pourquoi* ?

— Si ! C'est lorsqu'il a découvert ce tableau dans la salle des archives.

L'homme mentait mal, mais il éluda la question. Cette affaire était malheureusement close et il ne souhaitait pas remuer des souvenirs pénibles pour Martine et pour lui.

— Écoute-moi, Alain ! l'interrompit Martine. J'ai la photo de ce tableau. Mais lorsque Grégoire a pris ce cliché, il a coupé le bas et je ne parviens pas à voir la signature. J'aimerais savoir qui a peint cette toile !

Le responsable des recherches soupira dans son téléphone. On le sentait prêt à céder.

— S'il te plait, c'est important pour moi, Alain ! Au cas où tu l'aurais oublié, je te rappelle juste que Grégoire a été assassiné et qu'on ne sait toujours pas pourquoi.

— *Je me renseigne et je te dis ça dans dix minutes* ! fit-il avant de raccrocher.

Martine nous relata comment son mari avait été subjugué par la découverte de cette toile. Ce n'est pas tant la fière allure de ce personnage inconnu qui l'avait intrigué, mais ces colonnes à l'arrière. Elles paraissaient du même marbre que les bas lambris du salon de l'Abondance. Et justement, il menait une enquête pour connaître la provenance de tous les marbres. Ayant accès à toutes les archives, cela avait été relativement facile pour lui de remonter une partie de la piste.

Je sortis alors mon Smartphone pour faire défiler la galerie de portraits des Voclaire. Pourquoi ce dernier tableau se trouvait-il remisé dans les archives du château ? Pourtant j'étais sûr d'une seule chose. Ce personnage sur cette toile, ce ne pouvait-être que mon père. Même s'il y avait un air de famille avec les autres Voclaire, son visage était suffisamment précis pour que je l'identifie. Sa présence à Versailles expliquait son absence dans la galerie secrète. Martine et Clémence en étaient également convaincues. L'agrandissement de la photographie le représentant devant cette abside qui devait être celle de la basilique, de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume, ne laissait aucun

doute. Seule la tenue avait subi quelques retouches par l'artiste peintre, afin qu'il soit dans un habit d'apparat probablement plus en adéquation avec son initiation puisqu'il se faisait appeler Henri, lui aussi.

La sonnerie du téléphone nous fit sursauter. L'ami de Martine avait fait au plus vite pour lui fournir ce détail qu'elle souhaitait.

— Comment dis-tu qu'elle s'appelle ? Amandine Duchesne ! Jamais entendu parler.

Elle le remercia chaleureusement et lui promit d'écouter ses conseils de prudence.

— Qu'est-ce que tu as Théo ? Tu es tout pâle ! s'inquiéta Clémence.

Je commençais à me demander si notre nouvelle amie, à la fois astrophysicienne et astrologue n'avait pas raison. Tout s'agençait comme si ce puzzle dément était réellement orchestré par une main invisible qui me distillait chaque élément au compte-gouttes.

— Amandine Duchesne !

— Hé bien quoi, tu la connais ?

— C'était ma mère !

Un flot de lointains souvenirs de mon enfance m'assaillit. Je revis plusieurs de ses toiles que je trouvais fort jolies, avant qu'elle ne s'en sépare définitivement. Je ne l'avais plus jamais vu retoucher à un pinceau. Pourquoi s'était-elle débarrassée de ce portrait en le donnant au château de Versailles ?

— Elle connaissait donc le secret de ton père ! me fit Martine soudain très familière.

C'était pour moi d'une criante évidence. Ma mère m'aurait-elle avoué tout cela si cette maladie ne l'avait pas foudroyée en quelques semaines ?

— Regarde ! fit Clémence en agrandissant le cliché numérique du tableau.

Je compris immédiatement ce qui l'avait interpelée. Comme les autres Voclaire, mon père portait l'anneau de ses ancêtres. Ce détail piqua la curiosité de Martine. Sans elle, je n'aurais pas fait ce pas de géant et je lui devais également cette vérité.

— Mon enquête m'a amené à récupérer une chevalière assez étrange qui aurait été découverte par trois chercheurs anglais, qui depuis ont disparu. Tout me porte à croire que cette bague appartenait aux Voclaire.

— Ça alors ! Grégoire m'a parlé de la légende d'une bague mystérieuse. Lorsqu'il a enquêté en Provence, il a découvert de très vieux textes qui faisaient état d'un gouverneur romain devenu complètement fou après avoir confisqué un bijou que l'on disait magique.

— A-t-il écrit cela quelque part ?

— Je n'ai rien trouvé de tel, mais encore une fois, je n'ai pas eu le temps ni la volonté de tout lire. Je me souviens seulement de cette histoire parce que je la trouvais très belle. Je ne sais pas si cela a un rapport avec ta chevalière. Tu l'as toujours ?

Son enthousiasme la rendait joyeuse. Ce jeu de pistes mortel mettait du piment dans sa vie.

— Je l'ai confiée à un joailler pour la faire expertiser et je dois la récupérer aujourd'hui.

— Dommage ! Je crois que celle de cette femme portait un joyau d'une incroyable beauté.

— Alors, ce n'est pas la même, la mienne semble également très vieille, mais ne porte pas de pierre aussi précieuse.

43

Florian Dewerk ne décolérait pas. S'il avait réussi de justesse à échapper, une fois de plus, à tous les barrages de police, il savait à présent que son portrait et son signalement circulaient dans toute la France. Le vétérinaire de la banlieue bruxelloise qu'il avait soudoyé pour le soigner l'avait certainement reconnu, mais l'homme ne voulait pas savoir qui il était et comment il avait été blessé. Il l'aurait bien éliminé lui aussi, mais cela aurait alerté les autorités belges sur son retour au pays.

Interpol était forcément déjà alerté.

Ce qui l'avait contrarié, ce n'est pas seulement d'avoir échoué dans sa recherche chez ce Voclaire. La radio avait relaté dans les détails l'assassinat de l'avocat de l'avenue Foch en insistant bien sur le fait que l'auteur s'était trompé de cible. L'homme tremblant de terreur qu'il avait abattu n'était donc pas Morgan. Les expertises balistiques avaient parlé et Dewerk savait à présent que les enquêteurs avaient fait le lien entre sa série d'agressions et de meurtres en Provence et ses turpitudes parisiennes.

Quoi qu'il arrive à présent, il ne pourrait vivre que dans la clandestinité. Pas question de retourner en prison, car cette fois-ci, ce serait pour longtemps.

Une seule solution, mettre la main sur ce fameux bijou dont sa complice lui avait promis la moitié de son immense valeur. Après, il pourrait se faire refaire le visage et partir en Amérique du Sud. Il savait maintenant que Charlène avait menti. Jamais elle n'aurait partagé quoi que ce soit. L'Anglaise se serait débarrassée de lui après avoir trouvé ce qu'ils cherchaient ensemble depuis des mois. Mais maintenant, c'est Florian qui tirait les ficelles. Seulement, impossible de se présenter comme ça où que ce soit. Il n'avait pas encore les finances pour se métamorphoser complètement, mais il trouva un déguisement très approprié à ses blessures.

*

Bouillonnante d'impatience à l'idée de nous accompagner dans notre enquête, Martine avait accepté de patienter au moins jusqu'au lendemain. J'avais tout tenté pour la dissuader de nous suivre. Elle était charmante et drôle, mais je l'avais prévenue que ce que nous cherchions nous mettait en danger. Elle se moquait bien de tout ça. À présent, sa vie à Bougival n'était qu'une litanie de nostalgie d'un passé définitivement révolu. Son argument le plus fou auquel je ne croyais toujours pas, c'est qu'elle estimait que les astres nous étaient relativement favorables. Clémence qui avait rapidement sympathisé avec elle prit son parti. L'astrophysicienne pouvait, selon elle, nous être d'une grande utilité. Ayant suivi les recherches de son mari

Martine Langlois était susceptible de nous guider dans notre enquête. J'abdiquai sans enthousiasme. Nous n'étions pas dans un simple jeu de pistes et à trois, les choses allaient forcément se compliquer. Mais elle avait réponse à tout. Puisque nous ne pouvions partir tout de suite, elle nous proposa de nous héberger pour la nuit et dès le lendemain, nous pourrions prendre sa voiture. Clémence pouvait même m'attendre ici, si elle le souhaitait. Cette alternative me convenait, je pourrais ainsi récupérer ma bague auprès du joailler, et avant tout, rendre une petite visite à mon ex-employeur.

En arrivant avenue Foch, je constatai que l'atmosphère avait changé. Une caméra avait été installée au-dessus de l'entrée de l'immeuble et comme si cela ne suffisait pas, un vigile faisait le pied de grue devant la porte. Je lui présentai ma carte professionnelle en prétendant que j'étais attendu par Maître Morgan.

En montant l'escalier, je me demandai ce qui justifiait une telle psychose. À ma connaissance, c'est mon dossier et mon adresse que le Belge cherchait. Je dus également mentir à la secrétaire en lui disant que je venais simplement déposer le résultat de mon enquête.

Pour tenter d'effacer l'horreur de l'homicide de son jeune collègue, l'avocat avait fait agencer son bureau différemment. La moquette avait été changée en urgence.

Morgan me reçut froidement.

— Je pensais que vous m'aviez tout dit !

Je sentis immédiatement que cette arrogance cachait un embarras. L'avocat avait les yeux cernés par le manque de sommeil.

— Bonjour Maître ! Moi aussi je pensais que vous m'aviez tout dit !

— Mais…

— Mais, vous m'avez menti ! Qui sont ces tueurs qui voulaient m'éliminer à peine débarqué en Provence ? Qui les a prévenus de mon arrivée ? À quoi jouez-vous Morgan ?

Habitué à la controverse et aux plaidoiries musclées, l'avocat se rebiffa.

— Si je connaissais ce tueur, comme vous dites, vous pensez qu'il se serait trompé de cible.

Ainsi, il se sentait personnellement visé, pourquoi ?

L'interphone interrompit mes griefs.

— *Je suis désolée, fit la secrétaire, mais un monsieur prétend devoir vous remettre d'urgence et en main propre quelque chose que vous attendez.*

— Je ne sais pas de quoi il s'agit. Dites-lui que je suis en rendez-vous et faites-le patienter.

Il y eut un silence suivi d'un bruit que j'identifiai immédiatement. La porte s'ouvrit avec fracas sur un vieil homme vêtu d'un

imperméable et d'un chapeau-feutre. Le pseudo vieillard gardait une main dans sa poche, mais l'arme munie d'un silencieux encore fumant qu'il brandissait de l'autre main ne cadrait pas vraiment avec cette allure de brave grand-père.

— Tiens, tiens ! D'une pierre deux coups, on dirait ! C'est sympa d'être là tous les deux.

Cette voix jeune et cet accent, ce ne pouvait être que cet assassin. Décidément, ce malade ne reculait devant rien. Morgan devint livide et se mit à trembler.

— ATTENDEZ ! hurla-t-il en me montrant du doigt. C'est lui qui détient la pierre sacrée ! Moi, je n'ai rien, vous le savez Florian, voyons ! S'il vous plait, ne me tuez pas !

De quoi parlait-il ? Le regard haineux du Belge que Morgan prétendait ne pas connaître et qu'il appelait par son prénom se posa sur moi.

— Alors, où est cette pierre sacrée ? brailla le rouquin.

Était-ce les prédictions astrologiques de Martine qui me donnaient cette dangereuse confiance en moi ? Je décidai de ne pas céder à la panique.

— Trouvons Helen Douglas et nous trouverons cette pierre noire !

— Toi, te fous pas de moi ! C'est de la pierre sacrée que je te parle. Tu sais bien qu'elle est rouge ! Pas noire.

Je regardai Morgan devenant de plus en plus liquide. De quoi parlaient-ils tous les deux, si ce n'était pas celle ornant la chevalière ? Je devais tenter le bluff.

— Ainsi, vous m'avez menti ! dis-je d'un air sévère.

— Moi, mais je…

— Oui vous saviez pertinemment que vous m'envoyiez sur une fausse piste. Vous vouliez garder cette pierre pour vous, c'est ça ?

L'avocat qui ne m'avait bien sûr jamais fait aucune confidence ne comprenait plus rien. Je m'approchai de lui l'air menaçant.

— Qui vous a dit de m'engager pour faire ses recherches ? On ne se connaissait pas.

— C'est…, c'est Édouard… ! balbutia-t-il.

— Quel Édouard ?

— OH ! C'est fini la parlotte, vous deux ! brailla Dewerk en approchant son arme de moi.

C'est exactement ce que j'espérais. En une fraction de seconde, je m'emparai de la statuette de bronze sur le bureau et l'abattis sur le bras armé. Le Belge gronda de douleur et lâcha son arme. Craignant qu'il ne la ramasse, je la propulsai loin de nous, en la poussant du pied. Je voulus dans le même temps lui asséner un autre coup sur le crâne, mais en chutant, c'est sa clavicule qui céda. Il gémit de nouveau en tombant à genoux. Je n'allais pas m'acharner sur ce type, mais

j'étais bien décidé à le tenir en respect. Alors que je cherchais le pistolet sous le bureau, je l'aperçus dans les mains tremblantes de l'avocat qui se relevait.

Craignant un sursaut du faux vieil homme, il recula au plus loin le long du mur.

— Lève les mains, petit salaud ! brailla-t-il en menaçant Dewerk.

Le Belge se tordait de douleur sur le sol. L'avocat devenu hystérique ne cessait de le viser.

— Vous voyez bien qu'il ne peut plus bouger ! Calmez-vous et donnez-moi cette arme, avant de faire une connerie.

Le petit « flop » du silencieux surprit Morgan qui appuya deux autres fois sur la détente.

Florian Dewerk tressauta sur le sol.

Les yeux hébétés de l'avocat me dévisagèrent et leva son arme vers moi.

— Je… J'étais en état de légitime défense, murmura-t-il.

Puis il hurla :

— VOUS LEUR DIREZ, HEIN !

Lui dire qu'il avait abattu un homme qui ne menaçait plus personne aurait assurément signé mon propre arrêt de mort. J'acquiesçai lâchement de la tête.

— Je leur dirais, si vous me dites pourquoi tout ce carnage. Qui est derrière cette mascarade, Morgan ?

— Je ne voulais pas tout ça, pleurnicha-t-il soudain. J'en ai rien à foutre, moi, des Voclaire, des De Montaldi et tout ce ramassis de…

— POLICE ! Posez cette arme ! cria une voix venant de l'ouverture de la porte.

— Alors Voclaire ! On ne se quitte plus on dirait !

Le commandant Perretta fit signe à l'agent, qui m'avait conduit dans son bureau, de m'ôter les menottes.

J'allais lui expliquer ce qu'il s'était réellement passé chez l'avocat, lorsqu'il leva les bras pour m'interrompre.

— OK ! Vous fatiguez pas, le vigile nous a déjà tout raconté !

Le policier me relata les détails que j'ignorais. Après le passage du faux vieillard, l'homme de faction en bas de l'immeuble avait eu un doute à retardement. Il était grimpé au premier étage et c'est là qu'il avait vu la secrétaire inconsciente, derrière son bureau. N'étant pas armé, il était revenu discrètement sur ses pas, pour prévenir la police, puis il était remonté et avait aperçu par la porte grande ouverte Dewerk, nous menaçant de son pistolet. Il avait failli intervenir en me voyant maitriser notre agresseur, mais l'attitude de son employeur l'avait étonné. Entendant la patrouille qui venait d'arriver il était redescendu en silence pour ouvrir la porte.

— Je sais très bien que Morgan n'était plus en état de légitime défense lorsqu'il a tué ce type. Il trouvera un bon confrère pour le sortir de ce bourbier et personne ne pleurera ce monstre, fit Joseph Perretta, soudain fataliste.

Contrairement à ce que je craignais lors de mon interpellation, mon audition ne dura que peu de temps. Avant de quitter les bureaux de la brigade criminelle, je rendis une dernière visite au commandant chargé de l'enquête.

— J'ai une faveur à vous demander ! Pourrais-je dire deux mots à Morgan ?

— Vous savez bien que ce n'est pas possible.

— Je m'en doutais effectivement, mais j'aurais tant voulu comprendre le sens de sa dernière phrase.

Un peu abasourdi, je franchis la grille du 36 quai des Orfèvres en regardant la Seine d'un air pensif. J'étais autant soulagé que déçu. Certes, cet assassin ne tuerait plus jamais personne, mais il était parti avec son secret. J'étais convaincu que Morgan ne dirait plus rien à présent. Si, dans la panique, il m'avait lâché quelques informations aussi précieuses que perturbantes sur les commanditaires, je n'étais plus en position de lui demander des comptes. Malgré son statut d'avocat, il ne pourrait échapper à quelques mois de préventive, avant qu'un des ténors du barreau parisien n'arrive à le faire sortir.

En longeant les quais, je m'apprêtais à téléphoner à Clémence pour la rassurer, lorsque mon portable vibra dans ma poche. Je reconnus immédiatement la voix chevrotante du joaillier.

Il y avait de la gêne dans ses propos.

— Très bien, j'arrive immédiatement. Rien de grave j'espère ?

Il avait déjà raccroché. Je sautai dans le premier bus remontant le boulevard Saint-Michel tout en échafaudant les hypothèses les plus pessimistes. Il s'était fait dérober la chevalière et n'osait pas me le dire au téléphone.

Dès l'arrêt de bus, je piquai un dernier cent mètres jusqu'à la bijouterie. Afin de maitriser mon angoisse, je pris une profonde inspiration avant d'entrer. Bien qu'il m'attendait, je vis tressauter de stupeur le gros ventre du joaillier.

— Vous avez fait vite !

— J'étais à côté. Que se passe-t-il ?

Il m'entraîna dans son arrière-boutique et ouvrit son coffre. Je fus soulagé en le voyant sortir un sachet de papier dans lequel je devinais une forme familière.

— Reprenez-la. Je ne veux pas savoir comment vous vous êtes emparé de ce bijou.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Je vous l'ai dit ! Cette chevalière appartient à ma famille depuis des générations.

— Écoutez ! L'expert est passé. Comme il était intrigué, il a pris plusieurs photos.

— Et ?

— Il m'a rappelé tout à l'heure. Selon lui cette bague a au moins deux mille ans. Elle présente des signes qui attestent qu'elle proviendrait d'un fabuleux trésor venant de la mer baltique.

— C'est absurde, comment peut-il en être si sûr ? Vous n'allez quand même pas me dire qu'il a le certificat d'authenticité. Moi je ne sais qu'une chose. Elle est dans ma famille depuis toujours.

Je dégainai mon Smartphone pour lui présenter un des clichés numériques de mes ancêtres.

— Regardez !

En zoomant sur sa main gauche, je dus admettre que le détail de la peinture, même agrandi ne permettaient pas d'identifier ce bijou, mais j'étais persuadé que cette chevalière était bien celle des Voclaire.

— Vous et votre soi-disant expert, vous me soupçonnez de l'avoir dérobée, c'est ça ?

— Ne vous fâchez pas Monsieur Voclaire. Je sais bien que vous n'êtes pas un voleur.

J'empochai le sachet et je m'apprêtai à sortir sans autre forme de politesse, lorsque le bijoutier m'interpella.

— Pardonnez-moi, mais…

— Quoi encore ?

— Selon… qui vous savez…, il y aurait de nombreux écrits concernant cette bague. Je vous l'ai dit, ce n'est pas cette pierre qui était dessus, mais un rubis d'une incroyable beauté. Une légende

prétend que ce bijou…

— Eh bien quoi ?

— Serait maudit !

45

Je regrettais de m'être énervé ainsi après le joailler. En me prévenant, il n'avait fait que son devoir. Même si cette histoire de malédiction n'était pas très rationnelle, il me fallait convenir que cette bague n'avait pas vraiment porté chance à ceux qui l'avaient eue entre les mains ces derniers temps. Helen Douglas, qui l'avait récupérée de je ne sais quelle manière, avait probablement été assassinée au Cigalon et la propriétaire du gîte avait survécu, mais dans quel état ! Maintenant que je l'avais récupérée, qu'allait-il m'arriver ? Certes, je ne craignais plus rien de Florian Dewerk, mais était-il vraiment seul et qu'était réellement devenue la femme qui l'accompagnait ?

Pourtant, je me sentais mieux depuis que j'avais repris possession de ce que je considérais comme Ma chevalière. Je luttais contre cette envie insensée de la glisser à mon doigt. Tout en remontant vers le Panthéon, presque inconsciemment, ma main s'insinua dans ma poche, puis dans le sachet. Dix secondes plus tard, je la contemplai sur mon annulaire gauche. Elle ne m'avait jamais paru aussi belle.

— Alors comme ça, tu aurais deux mille ans ! Quel est donc ton secret ?

Le jeune couple d'Asiatiques que je croisai me regarda d'un air admiratif. Il semblait se dire que nos technologies avaient pris une longueur d'avance, puisqu'on pouvait à présent téléphoner à l'aide d'une simple bague.

Il était midi passé lorsque j'arrivai au carrefour de la rue Soufflot. Mon téléphone, le vrai, me signala un appel de Clémence.

— *Tout se passe bien* ? s'inquiéta-t-elle.

Je lui racontai ma visite mouvementée chez l'avocat et la mort de celui qui souhaitait tant nous éliminer. Elle parut effarée de cette nouvelle agression, mais elle s'étonna que je ne sois pas plus choqué d'avoir assisté au meurtre de ce Belge. De par mon ancien job de profiler, j'avais souvent vu des cadavres et assisté à un bon nombre d'autopsies, mais c'était effectivement la première fois que je voyais quelqu'un se faire tuer sous mes yeux. Si je n'en éprouvais aucune joie, je ne ressentais aucune compassion. Combien de victimes ce type avait-il sur la conscience ?

— *Et ta bague ! Tu as pu la récupérer* ? fit Clémence pour changer de conversation.

— À l'instant même. Je passe chez moi pour prendre quelques affaires et je vous rejoins. Dis-moi ! Tu vas trouver ma question bizarre, mais… comment se prénomme ton père, déjà ?

— *Bah ! Édouard, pourquoi* ?

— C'est juste un prénom que j'ai entendu prononcer ce matin et comme on ne l'entend pas souvent. Et que faisait-il avant d'être en

retraite ?

Mon interrogation l'étonna davantage, mais elle me répondit qu'il avait terminé sa carrière en tant que professeur à la faculté de droit d'Aix-en-Provence. Là même où étudiait Joana. Je trouvais étrange que ma petite-cousine n'ait jamais évoqué cela.

L'attitude méprisante à mon égard, de cet homme que je ne connaissais pas et les derniers propos de Rose peu de temps avant de s'éteindre prirent soudain tout leur sens. J'étais à présent convaincu de l'avoir entendu prononcer ces mots : *Paul… C'est le père de Clémence qui…*

Que voulait-elle confesser et pourquoi avoir gardé ce secret si longtemps ? Édouard était-il l'auteur ou le commanditaire du meurtre de son propre gendre ?

Mon appartement était resté dans un grand désordre, mais je n'avais plus le courage ni le temps de faire le ménage qui s'imposait. Je me laissai tomber sur le canapé. Tout avait été si vite, sans que je n'aie eu le temps d'en faire une réelle analyse. C'était pourtant ma spécialité, mais je dus constater une fois de plus que lorsque l'on est concerné par les évènements, on n'est pas aussi objectif que l'on devrait l'être.

Les yeux fermés, je me laissai envahir par les images furtives et saccadées de la scène chez l'avocat. Mentalement, je reformulai mes questions. Je revis alors les lèvres molles et méprisantes de Morgan prononcer ces mots :

Je ne voulais pas tout ça ! J'en ai rien à foutre, moi, des Voclaire, des De Montaldi et tout ce ramassis de…

Je regrettais cette intrusion de la police quelques secondes trop tôt, mais j'étais persuadé d'une chose à présent, il avait bien prononcé le nom du père de Clémence, qui était également celui de mes lointains ancêtres, De Montaldi. Comme il prétendait quelques instants auparavant que c'était un certain Édouard qui lui avait conseillé d'avoir recours à mes services pour rechercher les Anglais, le doute n'était plus permis. Avant de l'affronter, quelques vérifications s'imposaient. Quel était le lien qui unissait De Montaldi et Morgan ?

Je disposais peut-être d'un atout dans la place.

Joana, qui venait de terminer son déjeuner, cacha sa joie de m'entendre au téléphone en ironisant sur mes relations avec sa mère. Me souvenant des allusions de Clémence, j'esquivai ses sous-entendus en lui avouant immédiatement ce à quoi je venais d'échapper chez l'avocat. Ma petite-cousine était une fille intelligente et elle aurait tôt fait de découvrir que je lui cachai quelque chose si je ne lui livrai pas toute la vérité. De plus, connaissant le peu d'empathie qu'elle ressentait pour son grand-père, je lui fis part de mes soupçons le concernant, tout en omettant néanmoins de lui révéler les dernières

paroles de Rose. Je n'avais pour l'instant aucune preuve qu'Édouard De Montaldi pouvait être l'assassin du père de sa petite-fille.

46

Ruisselante de sueur, à peine lavée par un crachin typiquement londonien, Angy Thomson quittait Saint James's Park Lake pour rejoindre son appartement lilliputien sous les toits, lorsqu'elle reçut ce SMS troublant. Message qui ne l'empêcha pas de poursuivre ce qu'elle avait à faire.

Depuis sa sortie de prison deux mois auparavant, Angy travaillait comme serveuse dans ce snack de Rochester Street de 7 heures à 11 heures. C'est son avocate qui lui avait trouvé ce petit job, indispensable pour bénéficier d'une liberté conditionnelle. Le patron, d'ordinaire peu regardant, avait quand même tiqué en la recevant pour l'entretien d'embauche. Il faut dire que ses cheveux peroxydés coupés façon *GI*, sa tenue typiquement militaire, mais surtout ce tatouage représentant deux larmes de sang sur sa joue gauche ne lui donnait pas un aspect très engageant.

Ayant eu lui aussi un parcours chaotique et pour rendre service à son ancienne avocate, il avait néanmoins accepté de la prendre à l'essai pour trois mois.

Angy frissonna légèrement en laissant couler le jet d'eau froide sur son corps aux longs muscles d'acier. Tous les matins, quels que soient le temps et la température, elle faisait une demi-heure de footing dans les rues de Londres encore endormie, seulement vêtue d'un pantalon de jogging et d'un débardeur. Elle remontait en courant l'escalier de bois, au grand dam de ses voisins, puis elle se faisait une courte série de pompes et quelques élongations pour détendre ses muscles avant de prendre une douche glacée. C'était un rituel profondément ancré dans son être depuis l'enfance que seule la prison avait perturbé, mais là non plus elle n'avait pas dérogé à cette addiction d'entretenir son corps et son esprit, pour ne pas sombrer dans la folie.

Angy n'avait que dix-neuf mois lorsque sa mère était décédée dans des conditions pour le moins suspectes. Son père, sergent dans l'armée de sa Gracieuse Majesté l'avait élevée, seul.

Lui reprochant sans cesse d'être un boulet pour sa carrière, la petite avait dû rapidement se mettre au diapason ou plus précisément au pas, sinon les paires de gifles volaient plus souvent que nécessaire.

Aigri, par cette vie de frustration, cet homme au physique ingrat qui n'avait pu retrouver d'âme sœur avait alors basculé dans l'abjecte. Lorsqu'il rentrait le soir complètement ivre, tous les prétextes étaient bons pour qu'il passe ses nerfs sur le seul être ne pouvant lui résister. Elle avait à peine douze ans lorsqu'il l'avait violée la première fois. Enfermée dans ce monde de violences et de haine Angy avait subi les assauts de ce porc pendant près de six ans. Jamais une larme, pas une

seule supplique, de toute façon bien inutile. À chaque fois qu'il la forçait, elle le regardait froidement dans les yeux se disant qu'un jour, elle lui ferait payer cette ignominie. Bien sûr, ses résultats scolaires n'étaient pas à la hauteur de son intelligence. Angy préférait noyer sa détresse dans le sport. Elle s'était jetée à corps perdu dans la souffrance physique pour qu'elle devienne jouissance. Puis un jour, la haine avait atteint son paroxysme. Pour fêter son dix-huitième anniversaire, son père l'avait forcé à boire sa putain de bière brune, avant de vouloir enfouir son visage immonde entre ses cuisses. C'en était trop pour Angy. Ses doigts d'acier l'avaient alors saisi à la gorge. Il avait bien tenté de se débattre et avait même réussi à lui porter quelques coups de poing au ventre, mais ses abdominaux en béton avaient fait barrage. Les yeux dans les yeux, elle avait regardé son bourreau agoniser en y prenant presque un certain plaisir.

Après avoir contemplé ce tas de viande inerte, elle avait elle-même appelé la police et avait laissé faire la justice, sans broncher. Malgré de réelles circonstances atténuantes, elle avait écopé d'une peine d'emprisonnement de sept ans, réduite de moitié pour sa conduite exemplaire. Elle avait profité de ce moment de relative quiétude pour combler ses lacunes scolaires, sans oublier l'entretien de son corps.

Dans cette prison pour femmes de Styal, réputée pour ses terribles conditions de détention où tout le monde se tirait dans les pattes, elle était respectée et jamais elle n'avait eu à subir la moindre indélicatesse de la part de ses codétenues en manque de relations charnelles.

En sortant de la douche, Angy n'eut que trois pas à faire pour appuyer sur le bouton de la bouilloire. Elle enfila une culotte sèche et son éternel pantalon de treillis, qui ne se verrait pas derrière le comptoir et pour faire plaisir à son boss, elle enfila sur ses seins nus un pull gris, moins ostentatoire. Tout en buvant son thé brulant et en grignotant sa barre de céréales vitaminées, elle compulsa une dernière fois le SMS sur son cellulaire.

Qui pouvait être l'auteur de ce message si matinal ?

Il lui restait un quart d'heure avant de rejoindre en bus le snack, pour faire l'ouverture. Elle composa le numéro qui s'affichait sur l'écran. La jeune femme à la voix ferme et posée qui lui répondit semblait tout savoir de sa vie et de ses habitudes ainsi que les contraintes de sa libération conditionnelle. Visiblement, cela ne lui posait aucun problème pour s'arranger de cette situation. L'argument le plus persuasif, ce fut cette somme de dix mille livres sterling qui allait être virée en deux fois sur son compte si elle acceptait cette mission.

En regardant la pendule affichant 7 h 15, un petit sourire se

fendit sur le visage d'Angy. Elle imaginait le rideau métallique fermé et la mine déconfite de ces deux balourds qui n'envisageaient pas de commencer leur journée sans avoir englouti leur bière en débitant leurs blagues salaces à deux pence. Patiemment, elle avait écouté son interlocutrice anonyme qui lui promit de s'occuper de tout. Dans les moindres détails.

En bouclant ses quelques maigres affaires dans son sac de sport, elle savait qu'elle ne mettrait plus jamais les pieds dans ce bouge qui empestait la moisissure, et pour la première fois de sa vie, elle ne fit pas son lit au carré et ne se retourna pas pour voir si tout était impeccable.

Angy ne verrouilla même pas la porte derrière elle.

— Voilà, je l'ai ! s'écria Martine.

Cela faisait près de deux heures que nous roulions en direction du Sud.

Lorsqu'elle m'avait proposé de prendre le volant de sa voiture, j'ignorais qu'il s'agissait d'une quasi-antiquité. En fait, la vieille Citroën restait très confortable. Bien que le compteur kilométrique prétendit que cette CX break avait fait l'équivalant de plusieurs fois le tour du monde, j'arrivai à la pousser à une vitesse très honorable, mais néanmoins réglementaire. Martine Langlois, soutenue par Clémence, avait réussi à me convaincre qu'elle devait absolument nous accompagner. Selon elle, depuis le début, cette aventure était prédite par l'alignement des astres. Elle s'était douillettement installée à l'arrière avec sa thermos de thé chinois. Ce mauvais temps qui n'en finissait pas la comblait. Elle prétendait apprécier la force et la violence des éléments, lorsqu'elle était bien à l'abri, enveloppée dans un plaid. Cela lui rappelait ses longues nuits de veille à attendre une éclaircie pour observer les galaxies.

Afin de justifier son aide, elle avait emporté l'ordinateur portable de son mari et fouillait inlassablement dans ses arcanes numériques pour dénicher le détail qui ferait avancer notre enquête.

— Écoutez ça ! poursuivit-elle. J'ai retrouvé le texte concernant l'origine de cette bague. D'après Grégoire, les écrits datent du premier siècle de notre ère. Ils concernent un certain Caïus Germanicus, descendant de l'empereur du même nom, qui était le gouverneur de la garnison romaine de Gaius Sextius Calvinus à Aquae Sextiae, ancien nom d'Aix-en-Provence, précisa Martine.

Pourquoi avais-je eu cette hypothèse de travail alors que je cherchais les traces des trois Anglais ?

Martine poursuivit son récit.

— Caïus était tombé amoureux d'une belle et envoutante Gallo-Romaine, fille d'un riche commerçant. Celle-ci avait repoussé ses avances obscènes, en le ridiculisant lors d'un banquet. Devant des dizaines de convives, le gouverneur se serait alors comporté comme un goret affamé en montant à quatre pattes sur la table et en fouillant de son nez dans les plats et les assiettes. La jeune fille aurait pour cela utilisé les pouvoirs magiques qu'on attribuait à cette magnifique bague ornée d'une pierre d'un rouge irréel qu'on appelait l'œil du diable. Caïus apprécia très mal la farce et dès le lendemain, il l'aurait fait arrêter pour la traduire en justice, non sans lui avoir confisqué le précieux bijou. Il pensait ainsi accaparer les pouvoirs que l'on reprochait à celle que l'on allait condamner pour sorcellerie.

— Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ? s'inquiéta Clémence.

— Elle a été brulée vive sur la place du village d'Aquae Sextiae. Caïus était venu se moquer de ses larmes et assister à son agonie en lui montrant la chevalière à son doigt. Soudainement, il s'est jeté dans le brasier. Personne n'a pu intervenir tant les flammes étaient gigantesques. Les maisons les plus proches ont même été incendiées. Lorsqu'on a retrouvé l'œil du diable et son anneau d'or, intacts, dans les cendres de Caïus Germanicus, on a ramassé le tout avec précaution en prenant garde de ne pas toucher à ce bijou maudit et on l'a mis dans une urne en porphyre, puis on s'est efforcé d'oublier cette tragique histoire.

Je regardai avec une certaine méfiance la bague à mon annulaire gauche. Le joailler disait donc vrai.

— J'espère que c'est ce rubis qui était maudit et pas la chevalière en elle-même.

Martine poursuivit la lecture des notes de son défunt mari.

— La légende dit que la pierre sacrée serait le résultat d'un pacte avec le diable.

— Tu penses que c'est possible ? me demanda Clémence, tandis que Martine lisait à voix basse.

— Je ne crois pas plus à l'astrologie qu'aux légendes et encore moins au diable, mais ça expliquerait pourquoi on a changé la pierre par du simple portor. Et cela signifie aussi que cet étrange bijou aurait été retrouvé par notre ancêtre commun, mais qu'a-t-il fait du joyau qui était dessus ? Ce qui m'interpelle, c'est que le bijoutier prétend que cette bague pourrait faire partie d'un mystérieux trésor venant du nord de l'Europe. Pourtant, elle se trouve au doigt des Voclaire depuis des siècles.

— Et s'il y en avait deux, me suggéra Clémence.

Martine qui venait de découvrir un autre fichier se manifesta entre deux gorgées de thé.

— Écoutez ça, Monsieur le sceptique ! Le Comte De Montaldi aurait trouvé cette bague surmontée d'une pierre rouge ressemblant à un œil inquiétant, dans une urne en porphyre étrangement intacte, au fond d'un gouffre près de sa maison. Dès lors, tout devint catastrophe. Sa femme à qui il avait offert ce bijou fut mordue par une vipère et mourut dans de terribles souffrances. Un de ses fils aurait été tué par les soldats de Louis XIV et lui-même aurait été grièvement blessé lors de ces conflits. Il dut fuir son village pour s'exiler dans une colline peuplée de loups. Plus tard, lors d'un combat avec un de ses animaux qui sévissaient dans la forêt, il faillit perdre la vie. L'anneau lui échappa et tout devint alors plus calme.

Clémence me sourit.

— Tu vois qu'on a bien fait de l'emmener.

Je dus reconnaître que grâce à notre astrologue, les pièces du

puzzle s'imbriquaient merveilleusement bien. Le Comte De Montaldi avait fui ses terres pour se réfugier à Puyloubier. Mais plusieurs questions restaient en suspens. Pourquoi était-il entré en conflit avec Louis XIV au point de devoir changer de nom pour devenir le chevalier noir et par analogie, Henri Voclaire ? L'enquête approfondie de Grégoire Langlois semblait être une mine inépuisable. Où avait-il trouvé toutes ses sources et pourquoi ses découvertes étaient-elles si importantes au point d'être assassiné ?

Martine qui éprouvait quelques difficultés pour accéder à la banque de données en ligne me demanda de m'arrêter près d'une connexion WiFi. L'heure de la pause et de remplir le réservoir de la gourmande Citroën étant venue, elle s'installa dans une cafeteria où elle put accéder aux précieux fichiers du secrétaire au centre de recherches du château de Versailles. Tout en grignotant un sandwich, elle téléchargea l'ensemble des données.

— Le steward de la compagnie Air-France fut troublé par cet étrange tatouage représentant deux larmes de sang. Il n'osait pas regarder cette passagère à l'air peu amène.

Lorsque l'avion se posa sur le tarmac de l'aéroport de Marseille-Provence, Angy apprécia le bleu azur. Il lui semblait ne pas avoir vu un ciel aussi limpide depuis des années. Ses cours de Français dispensés en prison lui servirent immédiatement lorsque le douanier lui demanda d'ouvrir son sac de voyage. Elle suivit les consignes de sa commanditaire qui lui avait fait remettre un passeport plus vrai que nature au départ de Gatwick. Elle resta polie et se plia sans broncher à la fouille de son maigre bagage. Tous ses frais étant payés d'avance, sans que cela n'ampute ses cinq mille premières livres sterling, elle prit un taxi et demanda d'être conduite à Aix-en-Provence. À partir de là, elle aviserait. Sa destination finale devait rester discrète et sans témoin. C'est pour cela qu'elle avait été choisie.

— Yes ! fit le chauffeur marseillais qui ne devait pas maitriser plus de trois mots de la langue de Shakespeare.

Il fut lui aussi impressionné par la dureté de ce visage qui aurait pourtant pu avoir un certain charme sans ce regard aussi pénétrant et ces taches rouges sous l'œil gauche. Il déposa sa cliente près de l'office du tourisme.

Angy demanda un plan de la ville et des environs. La jeune fille de l'accueil lui tendit également un dépliant vantant les mérites de la région, mais l'Anglaise n'était pas venue pour un voyage d'agrément. Elle sortit de ce grand bâtiment lumineux et fut surprise de voir la jeunesse étudiante et joyeuse s'ébattre en ville. Elle entendit même un groupe de jeunes filles parler dans sa langue et sans accent. Était-ce ce ciel bleu qui engendrait cette gaité inaccessible pour elle ? Pourquoi avait-il fallu qu'elle naisse dans cette maudite famille ? Elle mit son sac en bandoulière et remonta le cours Mirabeau pour s'immerger un peu plus dans cette jeunesse insouciante.

— Salut ! Tu vas où comme ça ? lui demanda un jeune homme vêtu d'un blouson et portant des bottes de motard.

Angy fut un instant tentée de rembarrer ce dragueur impertinent, mais sa tenue vestimentaire lui inspira une autre idée. Elle imita alors les jeunes filles de son âge et ondula des hanches en souriant.

— Je découvre la Provence, répondit-elle avec un accent qui ne cachait rien de ses origines.

— Si tu aimes la moto, je peux t'aider si tu veux. Il n'y a pas meilleur guide que moi.

— Hum ! Pourquoi pas !

*

Joana était plutôt satisfaite de son enquête en sortant de la salle des archives. Le jeune et timide stagiaire, momentanément responsable de la bonne tenue de tout l'historique de la faculté de droit d'Aix-en-Provence s'était facilement laissé convaincre par les arguments de cette étudiante aux yeux si clairs. Elle avait tout simplement prétendu que pour préparer sa thèse, elle devait absolument accéder à un mémoire rédigé par un ancien professeur ayant sévi ici quelques années auparavant.

Avec un certain zèle, le jeune homme l'avait même initié au classement si particulier des vieux documents. Joana le remercia chaleureusement lui faisant comprendre qu'il était inutile qu'il reste près d'elle, ses notes seraient sûrement longues et fastidieuses et qu'elle devait se concentrer.

Après une heure de recherche, elle avait enfin trouvé les documents secrets sur les personnes que Théo lui avait demandés. Elle les avait photographiés pour être certaine de ne pas les interpréter de travers. Elle rangeait le dernier classeur, lorsque le jeune homme revint vers elle. Il s'excusa en rougissant, mais il était l'heure de fermer la salle et de remettre les clés au concierge. Cela faisait également partie de ses consignes et celle-ci, il ne pouvait y déroger.

En passant sous le porche, Joana croisa une jeune fille étrange aux cheveux très courts et au regard de pierre. Elle tenait à la main un casque de motocycliste. Ces tatouages sur sa joue lui donnaient un air peu abordable. S'il lui était impossible de connaître toutes les étudiantes, celle-ci, elle était certaine de ne l'avoir jamais vue entre ces murs.

En arrivant dans son studio de l'avenue Churchill, à deux pas de la faculté, elle téléchargea les photographies sur son ordinateur portable et améliora la qualité des images, pour qu'elles soient plus lisibles. Si elle ne comprenait pas toute la portée de ses découvertes, Joana était sûre d'une chose ; Théo serait fier d'elle. Elle rédigea un long SMS explicatif et joignit quelques images attestant l'aboutissement de ses recherches.

Soudain, le va-et-vient des sirènes et des gyrophares dans l'avenue en contrebas attirèrent son attention. Il se passait visiblement quelque chose à deux pas d'ici. Elle ouvrit sa fenêtre et constata en se penchant qu'une épaisse fumée noire s'échappait d'un des toits des bâtiments de son école qu'elle avait quittée deux heures auparavant.

Nous arrivions à hauteur de Valence lorsque notre passionnée des astres leva enfin le nez de son ordinateur. Pour la première fois, un brin de nostalgie embruma son regard.

— Je suis certaine que mon pauvre Grégoire aurait vraiment apprécié poursuivre cette enquête avec nous. Il aimait tant sortir de son bureau pour se rendre sur le terrain.

Clémence se retourna vers elle et posa une main affectueuse sur son genou.

— As-tu trouvé ce que tu cherchais ?

Martine chassa sa mélancolie passagère d'un revers de main.

— Je crois ! Écoutez ça.

Un soleil bas inondait l'intérieur de la Citroën. Elle repoussa le plaid dans lequel elle se complaisait et commenta l'article de Grégoire Langlois.

— Après avoir visité la basilique de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume, Louis XIV se fit conduire à la carrière des étendards où était extrait le fameux marbre noir. Le Comte De Montaldi, prévenu au dernier moment crut d'abord à une plaisanterie, puis il se précipita dans sa carrière pour accueillir le monarque. Avec une partie de son escorte, le jeune Roi visita les lieux et lui fit part de ses exigences. Il souhaitait que les immenses blocs à peine extraits du gouffre béant soient livrés au plus vite à son château. De Montaldi tenta de lui faire comprendre que ce marbre était destiné à une commande d'un Prince italien, mais qu'il ferait tout son possible pour extraire dans des délais raisonnables tout le portor qu'il souhaitait. Louis XIV ne l'entendit pas ainsi. Comment ce rustre prétendait-il le faire patienter, lui, le Roi de France, au profit d'un simple Prince ? Italien de surcroit. De sa canne royale, il frappa le bloc de marbre brut et menaça « *C'est celui-ci que je veux, et pas un autre* ». Il partit non sans avoir prévenu le propriétaire de la carrière qu'il enverrait au plus vite son intendant et qu'il serait très mal venu de le faire attendre. De Montaldi, descendant lui aussi de la noblesse italienne, en avait gardé la fierté latine. Il fut profondément affecté d'être ainsi humilié devant ses employés et son frère Augusto qui jubilait de le voir ainsi rabaissé. Ce qui pour lui n'était qu'une question d'honneur causa sa perte. Lorsqu'au printemps 1660 l'intendant du Roi se présenta accompagné d'une escouade militaire très convaincante, le Comte les accueillit avec ses fils, quelques hommes de main et ses loups apprivoisés et dressés au combat. Le représentant du monarque entra dans une colère terrible en apprenant que les blocs de portor avaient été livrés au Prince italien. Il ordonna l'arrestation immédiate de ce rebelle. C'était sans compter sur la fierté de ce noble au sang chaud. Une lutte acharnée

s'en suivit entre les soldats et ces paysans bien décidés à ne pas se laisser malmener par ces inconnus venus de si loin. Le fils aîné du Comte fut mortellement atteint et un de ses loups abattu. Fou de rage, De Montaldi s'attaqua lui-même à l'intendant et le blessa, mais ses hommes peu entrainés au combat et peu armés durent rapidement abdiquer. Pour ne pas être tué ou capturé, le Comte réussit à s'enfuir avec son deuxième fils et quelques-uns de ses fidèles compagnons. Après avoir infligé de terribles blessures aux soldats du Roi, son loup le plus puissant réussit à rejoindre son maître dans la forêt de la Sainte-Baume. Les renforts arrivèrent tardivement pour fouiller la colline sacrée, mais ils ne retrouvèrent pas leurs traces.

Clémence fit une rapide analyse

— Il s'est donc réfugié dans cette montagne pour se rendre ensuite sur les Hautes-Terres.

Nous apercevions enfin le sommet de Sainte-Victoire, lorsque Martine trouva un autre texte intéressant. Son mari avait toujours procédé ainsi, il cloisonnait ses informations afin de mieux les étudier.

Nous apprîmes ainsi que le Comte De Montaldi possédait déjà des biens aux Hautes-Terres qu'il avait hérités de sa mère, native de la région, et que c'est pour cela qu'il y avait trouvé refuge après être devenu un renégat.

Mais mon ancêtre avait-il trouvé la chevalière de la belle Gallo-Romaine près de cette maison ou dans le gouffre de sa carrière de portor ?

D'après la carte de la région, le village de Saint-Maximin bien que situé lui aussi sur la via Aurélia semblait trop éloigné pour que les Romains osent y transporter ce bijou si brulant et pour quelle raison seraient-ils allés si loin ? Il devait bien exister d'autres gouffres dans la région.

Mon cellulaire me signala un SMS de Joana. Ne pouvant pas en prendre connaissance en conduisant, Clémence me proposa de le lire à ma place, mais je préférais qu'elle ne connaisse pas mes soupçons concernant son père.

Martine apprécia la pureté du ciel et la beauté des collines. Puisque nous avions un peu d'avance sur notre itinéraire, je proposai à mes deux accompagnatrices d'aller admirer les colonnes de portor de la basilique de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. Avec un peu de chance, nous pourrions trouver cette carrière que tout le monde devait connaître. Clémence qui était d'accord se demandait comment le marbre noir avait finalement pu être livré au château.

— D'après Grégoire, c'est grâce à Augusto De Montaldi, le frère du Comte, trop heureux de prendre la place de son frère et de faire allégeance au Roi. Il fit creuser un autre filon et en 1664, les premiers blocs de portor arrivaient enfin à Versailles.

Clémence réalisa alors avec amertume que si ses propres ancêtres avaient conservé ce patronyme, c'est qu'ils descendaient de cet Augusto ayant trahi son frère.

Stupéfait, je m'arrêtai devant cet immense édifice gothique. Sur le parvis, des enfants se poursuivaient en riant. Une curieuse sensation de déjà vécu s'insinua dans tout mon être. Un groupe d'une vingtaine de touristes écoutait les commentaires d'une guide leur expliquant que la façade n'avait pas été détruite par un bombardement, mais qu'elle restait tout simplement inachevée, faute de mécènes. Bras dessus bras dessous, Clémence et Martine entrèrent les premières.

— Bonjour Monsieur ! Vous n'auriez pas une petite pièce s'il vous plait ?

La femme qui venait de m'interpeler paraissait sans âge. Assise près de l'antique porte en bois représentant les effigies de Marie-Madeleine et de Saint-Maximin, elle caressait d'une main indolente la tête d'un petit chien blanc, de race incertaine, endormi sur ses genoux. Tout était gris chez elle. Ses vêtements, ses cheveux, son teint, même ses yeux qui avaient dû, dans un autre temps, être agréables.

Tout en tendant l'oreille aux paroles de la guide, toute proche, je fouillai dans ma poche à la recherche de quelques piécettes. Ce geste me surprit, car je ne répondais d'ordinaire jamais aux sollicitations des nombreux miséreux que je rencontrais dans les rues ou les couloirs du métro parisien. Pour je ne sais quelle raison, la voix étrange de cette femme avait interpellé l'égoïsme de ma conscience. Je trouvai rapidement la monnaie que m'avait généreusement rendue l'horodateur du parking où je m'étais garé.

— Merci mon Prince !

Les touristes très attentifs aux explications de la guide entrèrent dans la basilique sans un regard pour la mendiante. Le bruit des pièces tombant dans la timbale de fer blanc alerta le petit bâtard frisé comme un caniche qu'il n'était pas. Quelqu'un avait enfin répondu aux suppliques de sa maitresse afin d'améliorer leur ordinaire. L'animal me jeta un regard aussi triste que celui de l'indigente. Tous deux parurent intrigués en me regardant. J'en fus presque gêné. Aurais-je fait quelque chose de particulier ?

— N'aie pas peur Plume.

À ma grande surprise, le Plume en question fut pris d'une frousse irrationnelle. Sans prendre le temps de se dégourdir les pattes avant de se lever, il fila se blottir entre la porte en bois et le dos de sa maitresse.

Je m'apprêtais à rejoindre le groupe pour bénéficier des commentaires de la guide, lorsque la vielle femme m'interpella.

— C'est tes yeux !

— Pardon ?

— Excuse-moi mon Prince, mais tu as des yeux d'animal.

Son accent trahissait des origines de l'Europe de l'Est.

— De loup, voilà ! poursuivit-elle. C'est pour ça que Plume a peur de toi, mon Prince.

— Je ne suis pas prince ! répondis-je agacé.

On ne me l'avait jamais faite, celle-là. Non, mais, elle me ferait presque regretter les deux euros que je venais de lui donner.

— Je te sens vexé. Pardonne-moi, mon…

Son sourire, qui ne risquait pas de figurer sur une pub pour dentifrice, me ramena à un peu plus d'humilité. Elle me fit signe de la main pour que je m'approche.

Bien qu'elle ait perdu tous les atouts du charme féminin, il émanait d'elle un véritable charisme, presque envoutant. Le petit chien osa pointer son museau. Instinctivement, j'évitais de le regarder dans les yeux. Je lui tendis une main qu'il lécha. Aurais-je vraiment une quelconque ressemblance avec un loup ? Je repensais alors aux tableaux dans la galerie secrète et à l'attitude de Socrate qui me prenait pour un mâle dominant. Sa maitresse saisit ma main, me transmettant ainsi son incroyable chaleur.

— Quel est ce mystère que tu caches en toi ? fit la mendiante en me dévisageant.

— Moi ? Mais je n'ai pas…

— Je vois bien que l'enfant que tu étais cache un terrible secret.

Sa façon de rouler les « R » accentuait ce ton mystérieux qu'elle venait de prendre. Clémence surgit alors, telle une tornade en poussant vivement la porte battante qui isolait la basilique du sas d'entrée.

— Théo ! Qu'est-ce que tu fais ? Viens vite, on a trouvé les colonnes de tes ancêtres.

À regret, la vieille me lâcha la main.

— Ah, mon Prince s'appelle donc Théo ? Un jour, poursuivit-elle, il faudra que tu écoutes ton âme, Théo.

Perturbé par ces paroles, j'entrai à mon tour dans l'immense voute glaciale. L'odeur mêlée de cire et d'encens interpella ma mémoire. Je m'arrêtai un instant près de la chaire de noyer magnifiquement sculptée, incapable d'avancer davantage. Clémence se rendit compte du trouble qui venait de m'envahir et me prit doucement la main.

— Viens Théo ! Ça va aller.

Comme dans un brouillard épais, elle me conduisit derrière l'autel et me fit passer un portail ajouré pour pénétrer dans l'abside lumineuse. Je les avais imaginées beaucoup plus éclatantes, mais elles étaient bien là, gigantesques, identiques aux tableaux des Voclaire, fils du Comte De Montaldi. Ce même portor lambrissait le fond de la basilique et soutenait une immense urne en forme de barque en

porphyre. Je ne vis pas Martine qui admirait elle aussi ce que son mari avait découvert et qui, dans des temps lointains, avait ravi le regard de Louis XIV au point d'en exiger le même pour son château.

Je m'approchai au plus près et je fermai les yeux.

Des images incompréhensibles défilant sur l'écran de mes paupières closes, ajoutées au brouhaha chuchoté des visiteurs lointains et l'écho des indications de la guide dont l'accent n'avait rien de provençal, me firent vaciller dangereusement. Clémence et Martine, se rendant compte de mon tangage, me prirent chacune par un bras. La voix lointaine de Clémence qui s'inquiétait pour moi ne parvint pas à couvrir ces mots obsédants que j'avais déjà entendus dans un cauchemar après avoir découvert la galerie de portraits :

« Tu oublieras, TOUT ! »

Lorsque je repris mes esprits, j'étais dehors, adossé au mur froid de la basilique. Je ne sais comment j'étais parvenu jusqu'ici, alors que je revenais de cet étrange voyage dans le temps. Les images de mon père me tenant par la main pour me guider jusqu'à cette abside m'étaient enfin apparues, nettes et précises. Mon cousin Paul avec son sourire espiègle était là lui aussi. Je vis ma mère nous prendre en photo, puis elle nous demanda d'aller les attendre dehors sur le parvis. Avec le recul et les clichés photographiques, je comprenais à présent qu'ils préféraient être seuls pour prendre cette posture solennelle de mon père, et que ma mère s'en servirait comme modèle pour réaliser son portrait.

J'en ressentais une étonnante joie mélancolique.

J'avais revu mon père et je me sentais tardivement orphelin. Alors qu'on se souvient rarement de la voix d'un défunt, je l'avais clairement entendu me parler de choses graves. Puis il y avait eu cette vieille femme à l'accent provençal me demandant d'oublier, mais oublier quoi et pour quelle raison ?

J'aperçus alors la mendiante qui s'éloignait avec son petit chien Plume, dans la rue piétonne. Elle se retourna et si mes jambes avaient été plus sûres, j'aurais couru vers elle. Comment avait-elle compris qu'un secret d'enfance était enfoui en moi ?

— Tu te sens mieux ? s'inquiéta Clémence. Tu nous as foutu la frousse.

— Ça va ! Excusez-moi de vous avoir fait peur. S'il me manque encore l'essentiel, j'ai enfin compris beaucoup de choses sur mon enfance.

Alors qu'elle me proposait d'aller prendre une boisson au petit bar voisin, mon attention fut attirée par la guide qui remerciait le groupe de touristes enchantés par cette visite. Je l'interpellai avant qu'elle ne rejoigne l'office du tourisme.

— Pardon Madame ! Vous pouvez peut-être me renseigner. J'ai

admiré les colonnes de marbre dans l'abside.

— C'est du portor !

— Savez-vous d'où il provient ?

— Il vient de la région, mais la carrière n'existe plus.

— Ah, dommage ! Mais où était-elle ?

Elle m'avoua son ignorance. Elle me désigna une femme portant élégamment une veste en cuir rouge sur une jupe noire, sortant de la mairie toute proche.

— Vous aurez peut-être plus de chance avec Madame le Maire !

Je me présentai rapidement à la première magistrate de la ville et lui posai la même question. Elle parut surprise de cet intérêt. En insistant un peu, le Maire accepta de me donner l'adresse de l'ancienne carrière des étendards, sur la route de Brignoles.

— Les gamins d'ici allaient souvent y jouer, on appelait ça le trou de Ganelle. Depuis, il a été aménagé par le nouveau maître des lieux et remplacé par un immense et magnifique plan d'eau.

— Mais alors, il n'y a plus de portor ?

— Si peu ! Mais je doute que vous puissiez voir les quelques derniers blocs qui ont été extraits. Le propriétaire tient beaucoup à sa tranquillité.

Malgré ma déception, je la remerciais chaleureusement de son amabilité.

51

Après avoir caché sous un immense chêne vert la moto et le casque « empruntés » au dragueur aixois, Angy avait immédiatement repéré l'alarme censée protéger le domaine des Hautes-Terres. Lors de son séjour en prison, elle ne s'était pas seulement contentée de pallier ses lacunes scolaires. D'autres initiations moins légales lui avaient été dispensées et pour la première fois, elle passait de la théorie à la pratique. Après un court moment d'angoisse, c'est avec un petit sourire en coin qu'elle réussit à neutraliser avec une facilité déconcertante le système réputé inviolable.

Elle se doutait bien que l'objet, que lui avait réclamé sa fortunée commanditaire, ne se trouvait pas dans le premier tiroir venu. Pourtant, elle avait mis un point d'honneur à fouiller méthodiquement toute la maison, à la recherche du moindre indice. La propriétaire et ce détective privé qu'elle ne connaissait pas, étant sur Paris, Angy se savait tranquille pour un certain temps, mais on lui avait également appris à rester vigilante, en toute circonstance. Elle avait donc pris avec elle le fusil de chasse accroché dans l'entrée, puis en inspectant la chambre à l'étage, visiblement occupée par un homme, elle avait trouvé ce pistolet plus pratique à transporter.

Après trois heures d'exploration infructueuse, elle avait traversé la cour. Le plan détaillé qu'on lui avait remis à l'aéroport de Gatwick, en même temps que son passeport, était fidèle à la topographie des lieux. La maison de Rose Daumas n'était pas très grande, et hormis ces bibelots et cet étrange tableau au-dessus de la cheminée, il y avait peu d'endroits pour cacher la pierre convoitée. Si à aucun moment elle n'avait ôté ses gants de cuir, ce n'était pas uniquement par précaution pour de ne pas laisser d'indices. C'est vrai qu'elle était fichée et que ses empreintes digitales et son ADN étaient répertoriés dans une base de données informatique.

Angy avait trouvé cela étrange que la femme au téléphone insiste sur le fait qu'elle ne devait en aucun cas manipuler le précieux bijou à mains nues. Qu'avait-il donc de si particulier pour qu'une simple voleuse ne puisse poser ses sales pattes dessus ? Était-ce un joyau de la couronne d'Angleterre ?

Elle se sentait près du but, mais ses recherches restaient vaines. Son flegme naturel atteignit ses limites. Elle bouscula tout dans l'antique maison, mais aucun passage secret ou alcôve dérobée ne s'offraient à elle. Dehors, la nuit était tombée depuis longtemps. Elle comprit alors qu'il lui faudrait probablement renoncer à la deuxième partie des dix mille livres, promise.

De rage, elle décrocha le tableau signé d'un certain Hyacinthe Rigaud et le projeta dans la cheminée. Le cadre explosa contre la

plaque de fonte arrière représentant des loups. La toile se déchira lamentablement sur l'un des chenets. Pour apaiser sa colère, Angy se saisit d'un bibelot sur la poutre de marbre noir et voulut lui faire subir le même sort. C'est alors qu'elle remarqua que le mur de pierre sur lequel était adossée la plaque sculptée s'était légèrement entrouvert. La chaleur qui inondait tout son corps se transforma instantanément en sueur glaciale.

Du bout du pied, elle poussa le mur qui pivota presque sans bruit.

Elle ne mit que peu de temps pour trouver la clé qui ouvrait la lourde porte en chêne et descendit l'escalier le cœur battant, avant d'atteindre l'incroyable galerie de portraits. Le faisceau lumineux de sa torche se promena longtemps sur ces drôles de bonshommes adoptant la même fière attitude devant ce décor ressemblant à celui d'un château ou d'une église. Il lui semblait évident que ces tableaux avaient été peints à des époques différentes, mais ses médiocres connaissances picturales ne lui permettaient pas d'identifier les artistes. Seul celui de Nicolas Poussin l'interpella. À cause de ce nom étrange, elle n'avait retenu que celui-ci. Quelque chose lui dit néanmoins que si elle ne trouvait pas ce qu'elle était venue chercher, il y devait bien y avoir dans ce souterrain une petite fortune. Encore fallait-il les sortir d'ici, les transporter et connaître un receleur capable de les échanger contre une belle somme d'argent, ce qui n'était pas le cas.

Angy contempla longuement les murs.

Si le bijou tant convoité se trouvait réellement dans ce domaine, ce ne pouvait-être qu'ici, dans cette pièce souterraine et secrète.

De nouveau, le faisceau de sa lampe scruta le plus infime détail et la moindre pierre, mais aucune ne bougea. Agacée, elle retourna chaque tableau en prenant soin cette fois de ne pas les maltraiter.

Rien !

Elle s'attarda un instant sur l'œuvre de Poussin, représentant une scène antique, mais elle ignorait le savoir-faire du maître pour y dissimuler des symboles. De toute façon, ce qui était écrit sur cette tombe était bien trop minuscule pour le lire. Torturée par la faim et la soif, Angy sentit sa patience l'abandonner. Quitte à y passer la nuit, autant le faire, le ventre plein et le frigo de Clémence Daumas était prometteur. Angy s'apprêtait à remonter l'escalier, lorsque son téléphone vibra. Elle hésita un instant avant de répondre, puis elle reconnut la voix de cette femme à l'Anglais très aristocratique.

Clémence était à la fois heureuse et angoissée à l'idée de rentrer chez elle. Tant de choses avaient été bouleversées et je m'en sentais un peu responsable.

Sans mon intrusion dans sa vie, elle et sa fille n'auraient pas été agressées et blessées par ce Belge, son chien Socrate gambaderait toujours autour d'elle en la voyant arriver, Rose Daumas serait peut-être encore de ce monde.

Comme je m'en excusai, elle me rassura. Elle m'avoua même que j'étais la plus belle tuile qui ne lui soit pas arrivée depuis longtemps.

— Si ce n'est pas une déclaration d'amour, ça ! s'exclama Martine en riant.

Clémence m'avoua sans pudeur que c'en était une. Elle voulait réparer cette pirouette notariale qui m'avait privé des biens de mon grand-père et pour cela, il n'y avait pas cent mille façons.

Lorsque le portail électrique s'ouvrit lentement devant nous, elle s'étonna :

— Mais ! C'est la voiture de mon père ! Qu'est-ce qu'il fiche là ?

— Il a tes clés ?

— Non, mais il connaît le code pour ouvrir, en cas de besoin.

— Tu lui avais parlé de l'alarme ?

Clémence me répondit que seule Joana était au courant. Je coupai immédiatement le moteur et les feux de la voiture. La cour nous parut sinistre et inquiétante. Seule une des fenêtres de la bâtisse du fond jetait une pâle lueur.

— Bah ! Il est gonflé ! Il est entré chez Rose.

Mes soupçons envers Édouard De Montaldi prenaient enfin tous leurs sens. Le SMS de Joana avait confirmé mes doutes, mais je n'avais pas encore avoué à Clémence que c'est son père qui tirait toutes les ficelles depuis le début. C'est lui qui avait demandé à cet avocat de m'embaucher pour enquêter sur la disparition de ces chercheurs anglais. Et il ne l'avait pas fait pour m'être agréable, mais à dessein.

Clémence ouvrit la portière, bien décidée à aller lui réclamer des comptes sur cette intrusion.

— Attend ! C'est peut-être dangereux. J'aimerai avant tout récupérer quelque chose chez toi.

Elle me regarda avec effroi et me tendit les clés. Elles furent inutiles pour déverrouiller la porte restée entrouverte. Le sang tambourinait dans mes tempes lorsque je la poussai du bout des doigts. Je refermai tout aussi silencieusement derrière moi.

À l'intérieur, aucun bruit, aucune lumière.

J'avançai à tâtons vers l'interrupteur de la salle à manger et je pus alors constater les séquelles d'une fouille méthodique. Clémence

allait apprécier. C'était la deuxième fois en peu de temps que sa maison subissait un tel désordre, et ce, en dépit d'un système d'alarme soi-disant invulnérable. Oubliant toute prudence, je montai en courant l'escalier menant à la chambre que j'avais occupée. Là aussi, tout était retourné. Seul le pistolet que j'avais caché au-dessus de l'armoire semblait avoir disparu. De retour au rez-de-chaussée, je m'emparai du fusil de chasse abandonné contre un meuble. Le visiteur indélicat avait préféré une arme moins encombrante. Le père de Clémence était-il l'auteur d'un tel cambriolage chez sa propre fille ?

En sortant dans la cour, je m'aperçus que Clémence n'avait pas entendu mes conseils de prudence. En compagnie de Martine, elle s'était approchée tout près des appartements de Rose. Le plus silencieusement possible, je les rejoignis.

— Qu'est-ce que tu fais avec ce fusil ? Tu ne vas quand même pas tirer sur mon père ?

Je lui mentis en prétendant qu'il n'était peut-être pas libre de ses mouvements.

— Ta maison a été cambriolée et on m'a volé un pistolet que j'avais caché.

Je poussai la porte le premier, en demandant à mes deux accompagnatrices de rester quelques mètres derrière moi.

À l'étage, régnait également un grand désordre et je constatai rapidement que le passage secret de la cheminée avait été découvert. Que cherchait vraiment De Montaldi, la chevalière des Voclaire, l'œil du diable ou autre chose ?

Je m'avançai précautionneusement dans l'antichambre précédant l'escalier. La conversation à peine feutrée qui montait du souterrain démontrait que le père de Clémence n'était pas seul. Deux autres femmes, s'exprimant en Anglais accompagnaient celui que je savais à présent être le pire ennemi des Voclaire.

Par signes et à voix basse, j'indiquai à Clémence et à Martine de ne pas bouger et d'appeler les gendarmes si la situation tournait au vinaigre. Le cœur battant la chamade, le canon du fusil en avant, je descendis marche après marche. Le son devenait enfin nettement audible, l'agacement des fouineurs de plus en plus perceptible. Au dernier virage, je les aperçus enfin. Édouard, l'air suffisant, toisait un être étrange à l'allure androgyne et aux cheveux peroxydés. À ses côtés une autre femme d'âge mûr semblait désemparée. Ce visage lifté, cette coiffure façon vieille Angleterre, j'étais certain d'avoir déjà vu cette British. Mais oui, bien sûr, ça ne pouvait être qu'elle. Le SMS de Joana prenait lui aussi un sens inattendu. Le problème c'est qu'ils étaient trois et j'étais seul. L'un d'eux, probablement De Montaldi, avait mon arme. Je devais agir vite et par surprise. Je pris une profonde inspiration et alors que je m'apprêtais à surgir pour les

mettre en joue, mon portable vibra dans ma poche. Il fallait que je le stoppe avant qu'il ne sonne.

Qui pouvait bien m'appeler à cette heure ?

J'eus juste le temps de voir le nom de Joana s'afficher sur l'écran, mais la musique m'horripila néanmoins une fraction de seconde de trop avant que je puisse l'interrompre. Avec effarement, je vis se braquer vers moi trois paires d'yeux incrédules. Je devais réagir immédiatement. Je sautai la dernière marche.

— MAINS EN L'AIR !

Après un moment de stupéfaction, six bras se levèrent, timidement.

— VITE !

De Montaldi, l'air mauvais, me dévisagea.

— Voclaire ! Que voulez-vous ?

— Et vous ? Qui vous a permis d'entrer ici.

— Ce n'est pas chez vous !

— Ce n'est pas chez toi non plus ! intervint Clémence qui m'avait rejoint.

— Ne te mêle pas de ça Clémence !

— Ah oui ! Et pourquoi ? Il va falloir que tu m'expliques maintenant.

Son père soupira en baissant les mains. La jeune Anglaise l'imita, lentement.

— Tout ça te dépasse ma pauvre. Je t'avais pourtant dit de ne pas t'allier à cette maudite famille.

Sa fille entra alors dans une colère dont je ne la croyais pas capable. Elle s'avança vers son père et lui martela la poitrine d'un doigt accusateur.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais aimée ? Et Paul, qui l'a tué ? TU LE SAIS HEIN !

Tout en pointant mon fusil sur lui, je pris Clémence par l'épaule pour la mettre en sécurité.

— Bien sûr qu'il le sait, puisque c'est lui ! Rose l'a toujours su. Avant de mourir, elle me l'a avoué.

De Montaldi ne nia pas. Son silence et son petit sourire narquois arrachèrent les larmes de rage des yeux de Clémence.

— POURQUOI ? hurla-t-elle.

Soudainement, tout s'accéléra. Alors qu'elle s'apprêtait à bondir sur son père, Clémence se retrouva un pistolet collé sur sa tempe. La blonde aux cheveux courts était plaquée derrière son dos et la maintenait à la gorge de son avant-bras. Pour la première fois, je remarquai deux gouttes de sang tatouées sur sa joue.

— Posez ce fusil ! gronda-t-elle d'une voix grave et calme.

C'était donc elle qui s'était emparée de mon arme. Comme je ne

réagissais pas assez vite, la jeune fille pointa le canon vers moi.

— Maintenant ! siffla-t-elle avec détermination.

Lentement, je levai le bras gauche en l'air et posai de l'autre main le fusil sur le sol. Son regard froid me troublait, mais je ne pouvais rester sans réagir. Au moment où je m'arcboutai sur le sol pour plonger en avant, l'Anglaise comprit mes intentions. Sans aucune hésitation, elle tira froidement dans ma direction.

Le bruit assourdissant et son écho me parvinrent une fraction de seconde après cette intense brûlure à la clavicule gauche. Avant de tomber, je vis les lèvres de Clémence prononcer mon nom. Elle réussit à se libérer de son étreinte et se précipita vers moi. Ma tête bourdonnait et mon épaule ensanglantée me faisait souffrir.

Avec un flegme déconcertant, l'androgyne triste s'avança vers moi et approcha la bouche encore fumante du canon vers ma tête.

— Angy ! No ! Hurla l'autre Anglaise.

Malgré l'épais brouillard qui m'enveloppait, je compris que cette femme que j'identifiai comme étant Helen Douglas, la pseudo disparue, intimait l'ordre à sa compatriote de me laisser encore un peu en vie. Moi seul pouvais les conduire à la pierre précieuse.

Comment pourrais-je leur donner ce foutu joyau dont j'ignorais tout, ou presque ?

De Montaldi réagit rapidement lui aussi. Il repoussa sa fille et se rua sur ma main inerte pour m'arracher la chevalière.

— Voilà ! jubila-t-il en admirant la bague antique.

Il m'empoigna par le col et me secoua.

— Maintenant, dis-moi où est la pierre d'Anthinéa !

Anthinéa ! Anthinéa ! Ce nom pénétra au plus profond de mon être tel le souffle d'un vent surnaturel. Subitement, une voix d'outre-tombe retentit :

— Tu oublieras tout ce que tu viens de vivre. Seul le nom d'Anthinéa te rappellera cet instant, ou bien oublie tout ceci, et à jamais.

J'ai huit ans. Paul, mon cousin en a sept. Nous sommes dans un état d'excitation invraisemblable. Ce week-end à gambader ensemble et pour la première fois dans les collines du domaine familial, parmi les rares oliviers rescapés du gel mortel quelques années auparavant, semble nous avoir soudé comme deux frères.

La veille, nous sommes allés dans les vestiges d'une carrière de marbre, dont on nous dit qu'elle aurait appartenu à un de nos ancêtres.

Paul et moi ne sommes pas très intéressés par ces ruines et ce gouffre envahi par la végétation. Les ronces qui nous griffent les jambes et ces longs blocs de pierre recouverts de mousse ne nous inspirent aucun respect. Dans les pins et les chênes verts, les cigales font un bruit assourdissant.

Pour nous calmer, nous sommes allés en ville où mon père nous a offert une limonade. Puis nous sommes entrés dans cette grande basilique où nous avons dû observer un silence respectueux. Je revois la gravité de mes parents en s'inclinant devant cet autel.

— Regarde ces colonnes de marbre noir, fit mon père, ça aussi c'est notre ancêtre qui les a sorties de la carrière qu'on a vu tout à l'heure. Tu comprendras quand tu seras plus grand, mais c'est très important !

Je revois ma mère nous prendre en photo avant de nous demander d'aller les attendre sagement sur le parvis.

*

En ce dimanche après-midi, malgré l'interdiction formelle de sortir de la maison, nous nous échappons de nouveau pour jouer à une partie de cache-cache dans ce domaine ayant appartenu à notre aïeul. Tapis derrière une voiture pour échapper au regard de Paul, je vois soudain un balai étrange de personnes accoutrées d'une manière inhabituelle. Cet homme portant fièrement un habit de chevalier, malgré la chaleur intense, mais… c'est mon père ! Et cette vieille femme vêtue d'une cape blanche, c'est Rose, la sœur de mon défunt grand-père m'a-t-on dit.

Lorsqu'ils pénètrent dans la bâtisse au fond de la cour, je ne peux résister à cette folle envie de suivre ce cortège insolite.

— VU ! s'écrie Paul en m'apercevant près de la porte.

Je lui fais signe de se taire et de me suivre en silence. La maison de Rose est vide. Cette partie de cache-cache qui continue avec les grands semble amuser mon cousin, mais je sens monter en moi une profonde conscience de violer un interdit. Malheureusement pour nous,

l'irrépréhensible désir d'en savoir davantage est plus fort que celui de fuir pendant qu'il est encore temps.

Les paroles qui viennent de la cheminée grande ouverte nous incitent à poursuivre notre descente. Soudain, la voix étrangement grave de mon père retentit.

— Moi, Henri Voclaire, je jure de protéger de la folie des hommes le joyau sacré de notre dynastie !

Un instant tétanisés par cette déclaration, nous sommes à présent subjugués. La notion de jeu nous a complètement quittés, mais nous descendons les dernières marches. C'est alors que j'aperçois mon père dans cette position insolite. Il est à genoux devant une sorte de grand vase en pierre. Près de lui, une dalle du sol a été enlevée. Il glisse à son annulaire gauche la chevalière que lui tend Rose. Les mains gantées de cuir blanc, elle lui présente un énorme joyau d'une luminosité irréelle.

Mon père semble fasciné.

Il incline respectueusement la tête, puis Rose remet en place la pierre lumineuse et referme le drôle de récipient avec un couvercle de la même couleur.

Un homme, que je ne connais pas, s'en empare et repose le tout dans le sol et repositionne la dalle à la forme singulière.

— Aie ! s'écrie Paul en tombant près de moi.

Les visages horrifiés des adultes se tournent alors vers nous. Nous sommes découverts et la gravité de l'instant me fait craindre que nous allions prendre une bonne raclée. Cette initiation dont nous venons d'être les témoins involontaires me fait grandir d'un seul coup.

— Qu'est-ce vous fichez ici, espèce de sales mômes ? s'écrie la voix menaçante à l'accent étranger de l'inconnu.

Paul qui s'est blessé au genou pleurniche à mes côtés. J'ignore si c'est à cause de la peur ou la douleur.

— On s'est perdu ! Mais on n'a rien vu. Hein Paul ?

Mon jeune cousin secoue la tête. Mais l'homme à la grosse moustache est déjà au-dessus de nous, menaçant.

— Arrêtez ! ordonne mon père. Ce ne sont que des enfants.

— Peut-être, mais ils ont vu, et maintenant, nous sommes tous en danger.

Mon père qui a rejeté sa cape se fâche.

— Et alors ! C'est mon fils et son cousin.

— Justement Henri ! fait le moustachu, vous savez bien que ce n'est pas possible.

— Attendez ! s'écrie Rose. Vous connaissez mes pouvoirs hypnotiques. Alors, sortez d'ici, je m'occupe du reste. Il n'y aura pas de problème.

Hypnotique ! J'ignore ce que veut dire ce mot inquiétant. Mon père a un moment d'hésitation, mais Rose le rassure d'un sourire. Il passe sa main dans mes cheveux et je comprends dans son regard mordoré que je ne le

reverrais probablement jamais. Malgré le visage apaisé de Rose, nous sommes morts de trouille. Paul pleure franchement à présent et je ne suis pas loin de l'imiter.

— N'ayez pas peur mes enfants. Si vous m'écoutez, il ne vous arrivera rien de grave, je vous le promets.

Sa voix est douce et je me sens déjà mieux. Paul a cessé de pleurer. Elle étend sur les dalles de pierre sa cape et celle de mon père, puis elle nous demande de nous allonger. Pour ma part, je suis prêt à tout pour me faire pardonner, sans avoir à en souffrir.

Je l'entends s'adresser à voix basse à mon cousin. Il semble détendu. Une agréable quiétude m'envahit déjà lorsqu'elle s'adresse à moi. J'écoute attentivement ce timbre rassurant et envoutant, même si je ne comprends pas tous les mots qu'elle prononce. Puis elle scande cette phrase incroyable :

— Entends ma voix Théo ! Tu oublieras tout ce que tu viens de vivre. Seul le nom d'Anthinéa te rappellera cet instant, ou bien oublie tout ceci, et à jamais.

— Anthinéa ! La pierre d'Anthinéa !

— Oui, la pierre d'Anthinéa ? C'est ce que je te demande petit saligaud. Dis-moi où elle est, où je te bute !

Avec douleur, j'émergeai péniblement de ce rêve étrange où j'avais revu mon père pour la dernière fois. De Montaldi me secouait tel un prunier, tout en braquant le canon du fusil sur moi.

— Arrête Papa ! Tu vas le tuer, tenta Clémence.

— Et alors ! J'en ai rien à foutre de ces voleurs de Voclaire. Voilà des générations qu'ils nous humilient. Mais c'est fini. Je veux qu'il me rende la pierre d'Anthinéa.

En grimaçant, je pus me redresser le buste pour m'asseoir. Mon épaule me faisait souffrir et je sentis un sang poisseux inonder mon dos.

— Vous voulez m'éliminer comme vous l'avez fait avec mon père et Paul, c'est ça ?

— Ah ah ! Tu as deviné ça tout seul, petit malin ! Eh bien oui, c'est moi qui les ai butés, ainsi que le père de ce crétin de Paul, en Algérie. Et je n'hésiterai pas à descendre tous ceux qui se mettront en travers de mon chemin.

— Mais tu es fou ! Hurla Clémence. Pourquoi tous ces morts ?

— Parce que je veux cette bague, fit-il en brandissant ma chevalière, et je veux la pierre sacrée. Elle me revient, À MOI ! À MOI SEUL !

Un applaudissement incongru attira notre attention.

— Bravo ! Monsieur le professeur de droit, vous venez d'avouer vos crimes.

Joana tendait son portable à la façon d'un micro. Elle avait tout enregistré.

Lorsqu'elle m'avait appelé pour me prévenir qu'elle arrivait au domaine, je pensais avoir interrompu l'appel pour couper la sonnerie, alors que je l'avais finalement accepté. Elle avait pu entendre les menaces de son grand-père et avait immédiatement appelé les gendarmes.

— Maintenant, ça suffit ! Tu es bien comme ton abruti de père.

Il avait bondi vers Joana et pointait à présent le fusil sur elle. Il l'empoigna par les cheveux et la fit agenouiller devant moi.

— Édouard ! Non pas ça ! s'écria Helen Douglas.

— Toi, fous-moi la paix. Et toi ! fit-il en me regardant d'un œil mauvais, tu as dix secondes pour me dire où est la pierre d'Anthinéa.

Le regard plein de larmes de Joana semblait me supplier et en même temps, me demander pardon. Je cherchai au sol la dalle différente des autres et je l'aperçus, elle venait de ressurgir d'un oubli

de près de quarante ans.

— Elle est là-dessous !

De Montaldi relâcha les cheveux de sa petite-fille et tapota du pied l'endroit que je venais de désigner.

— Angy ! Soulevez cette dalle, please.

La jeune Anglaise s'agenouilla et posa son pistolet au sol. Elle trouva d'emblée la prise pour mettre à jour l'alcôve secrète de toutes ces générations de chevaliers noirs, alias Henri Voclaire.

Honteux, je baissais la tête.

Contrairement à eux, je n'avais pas été initié et je n'avais pas eu le temps de prêter serment, comme l'avait fait mon père, de protéger de la folie des hommes le joyau sacré de notre dynastie. Pourtant, je ressentis le terrible sentiment de trahir ce secret vieux de près de quatre siècles.

En apercevant l'urne de porphyre ressurgir de sa cachette, j'eus envie de bondir sur ce malade pour l'empêcher de s'en emparer, mais De Montaldi interpréta instantanément mon geste. Il saisit le pistolet au sol et tira par deux fois dans ma direction. Une des balles me frôla le cuir chevelu. Afin qu'il cesse, je me laissai retomber, feignant le mort. Clémence et sa fille hurlèrent en même temps et se jetèrent sur moi pour me protéger. Édouard hésita un instant, puis il se rua sur le couvercle de l'urne qu'il jeta à terre. Ses yeux prirent une teinte encore plus folle lorsqu'il aperçut posée sur son lit de cendres la pierre d'ambre aux reflets inquiétants que l'on appelait l'œil du diable. Il s'en empara frénétiquement.

— Non ! Pas à mains nues ! s'exclama Helen Douglas.

Le rire dément d'Édouard couvrit la supplique de sa complice. Après avoir admiré la pierre précieuse, il l'enfouit immédiatement dans sa poche et nous menaça, tous, le fusil dans une main, le pistolet dans l'autre.

— Adieu mes jolis, je vous laisse à votre triste sort.

— Papa, non ! supplia Clémence.

Les yeux fiévreux, il se retourna une dernière fois vers sa fille.

— Tu as raison, je ne t'ai jamais aimée !

Il grimpa en courant l'escalier en criant et riant.

— Je n'ai jamais aimé personne ! Pas même toi Helen ! Ah ah ah !

*

Après avoir tambouriné vainement contre la lourde porte, Angy redescendit dans la galerie, dépitée. Elle nous regarda avec mépris. Clémence et sa fille m'avaient aidé à me relever pour ne pas rester sur le sol glacé.

— C'est toi qui as mis le feu aux archives de la fac de droits ! accusa Joana.

La jeune Anglaise haussa les épaules.

— J'ai fait mon job ! répondit-elle enfin en regardant sa compatriote.

À mon tour, je pointai un doigt accusateur vers Helen Douglas.

— Dommage pour vous, Joana était passée avant et nous savons tout de vos manœuvres. Je ne sais quels liens vous unissent à Édouard De Montaldi, mais vous êtes la complice de meurtres odieux.

Bouche bée, elle nia de la tête.

— Comment as-tu deviné ? s'étonna Clémence.

— Ton père faisait partie de la même confrérie que Morgan, cet avocat véreux et d'une certaine Charlène, probablement la complice du Belge. Ils ont été virés, tous les trois pour leur comportement incompatible avec les principes de cette loge maçonnique à laquelle ils appartenaient.

L'air effaré, Helen Douglas ne cessait d'agiter négativement la tête.

— Vous êtes des assassins !

L'Anglaise porta sa main à sa bouche.

— Tu savais tout ça, et tu ne m'as rien dit, m'interrompit Clémence.

— Maman, c'est moi qui lui ai demandé de ne pas t'en parler tout de suite, intervint Joana. Je pensais que ça te blesserait et j'ai eu peur de ta réaction.

Helen Douglas semblait sincèrement choquée par mes accusations et l'attitude de celui qu'elle croyait son allié et bien davantage. Une fois sa quête réalisée, il l'avait laissée tomber. Il avait même avoué ne jamais l'avoir aimée. Comment avait-elle pu se laisser duper ainsi ?

En me regardant, ses yeux s'embuèrent.

— Théo, je ne suis pas le monstre que vous croyez. Mon père, Lord Douglas, était présent le jour où vous avez surpris l'initiation de votre père. Vous vous souvenez peut-être de lui, il avait de grosses moustaches.

Cet homme furieux qui avait marqué mon esprit et à qui du haut de mes huit ans, je trouvais un drôle d'accent.

— Et alors, c'est lui qui vous a dit de me liquider ?

— Non ! Il a été tué deux ans après votre père. J'ignorais dans quelles circonstances, mais à présent, je me demande si…

— Comment avez-vous découvert la chevalière d'Anthinéa ?

Helen Douglas me raconta l'histoire de cette Gallo-Romaine nommée Anthinéa. Elle ne nous mentait pas, c'était la même version que nous avait relatée Martine Langlois, avec le prénom en plus, détail que n'avait pas découvert son mari.

— Quant à la chevalière, c'est votre père qui l'avait remise au mien. Lors de son intronisation et après cet incident, il a réalisé que

cette responsabilité lui pesait trop. Lord Douglas lui avait répété tout ce que votre grand-père lui avait appris avant de mourir. Il était consterné et a eu peur pour vous. Ne résidant plus dans cette région, il ne se sentait pas en phase avec toute cette histoire de protection d'un joyau sacré. Je crois que mon père espérait vraiment qu'il comprendrait et qu'il reviendrait sur sa décision. Mais, le jour même, il a été tué et je viens d'apprendre que c'est Édouard l'assassin. C'est également lui qui a supprimé Paul longtemps après. Il devait croire qu'il avait été initié lui aussi et qu'il savait où était la chevalière d'Anthinéa. Quel monstre tout de même !

— Qu'a fait Lord Douglas de cette chevalière ?

— Pour ma part, j'ignorais son existence jusqu'à il y a trois ans environ. À la mort de ma mère, nous avons dû vider sa maison et j'ai trouvé dans un coffre tout un dossier qui m'était adressé, ainsi que la photo de ce tableau.

Elle désigna l'œuvre de Poussin.

— À la lecture des documents, j'ai compris que par respect pour votre dynastie il l'avait remise à son emplacement originel.

Tout ceci semblait très cohérent. Helen nous expliqua qu'elle avait engagé deux enquêteurs que lui avait recommandés Maître Morgan, défenseur des biens de sa famille en France. Pour autant, leurs recherches restèrent longues et fastidieuses, mais un soir, elle surprit une conversation téléphonique entre Morgan et l'un de ses compagnons. Ces hommes étaient à la solde de l'avocat et ils jouaient un double jeu.

Elle décida alors de se méfier d'eux.

— Un jour, j'ai rencontré un barman dans la maison de la Saint Victoire…

— Dédé !

— Vous le connaissez ?

— Un peu. Il m'a parlé de vos recherches alors que j'enquêtais sur votre disparition.

— Sans le vouloir, il m'a fait comprendre le sens du message de Poussin.

— De la lumière d'un Roi agonisant le triste jour de l'infamie jaillira par la pierre enfin érigée le joyau sacré de notre dynastie ! intervint Joana.

Helen fut surprise que nous connaissions ce message réservé aux initiés, mais elle poursuivit.

— Le barman m'a répondu que le Roi Soleil s'était éteint depuis longtemps, mais que le jour continuait à se lever. Poussin faisait donc allusion au soleil couchant. Ce Dédé m'a également parlé d'un village dans le Var où l'on pouvait retrouver des traces de Louis XIV et du marbre noir. Alors j'y suis allée, seule, et j'ai trouvé la carrière ayant

appartenu à votre aïeul, puis à son frère Augusto De Montaldi, votre ancêtre, précisa-t-elle en s'adressant à Clémence. Cette chevalière ornée de la pierre d'Anthinéa, Henri l'avait trouvée dans un gouffre aux Hautes-Terres, mais il l'avait ramenée chez lui à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. J'ai pu visiter la mine de portor et j'ai vu un bloc érigé présentant un trou de forage. Il ne restait plus qu'à trouver quel était le jour de l'infamie. Alors, j'ai enquêté sur la venue du Roi Soleil dans cette carrière. C'était le 5 février 1660. J'ai dû attendre cette date de l'année suivante, pour me rendre discrètement près de la pierre érigée. Lorsque j'ai vu le soleil couchant passer par le trou et éclairer une petite tombe. J'ai fouillé et j'ai trouvé la chevalière ornée d'un médaillon de portor.

— Et vos complices vous ont agressée à votre retour, c'est ça ?

— Ils m'ont attachée sur le lit et torturée pour que j'avoue où était la bague. J'ai feint d'être morte et ils ont eu peur. Ils m'ont abandonnée, quasiment nue en pleine nature et se sont enfuis.

— Vous aviez caché la bague dans l'ourlet de votre pantalon ?

Elle acquiesça de la tête.

— Quand j'ai appelé la propriétaire du gîte le Cigalon en me faisant passer pour ma sœur, elle m'a dit qu'il y avait de nouveaux locataires et que les gendarmes avaient emporté toutes mes affaires. Et vous, comment l'avez-vous trouvée ?

— C'est une longue histoire, mais pourquoi êtes-vous devenue la complice et la maitresse d'Édouard De Montaldi ?

Elle fut à peine surprise de ma déduction.

— Je savais que des hommes me cherchaient, même en Angleterre, c'est pour cela que j'ai fait la morte et que j'ai demandé à ma famille d'organiser des recherches. J'ignorais que ça tomberait sur vous. En secret, j'ai enquêté sur l'autre branche des De Montaldi et lorsque j'ai rencontré Édouard, je me suis fait passer pour une enquêtrice. Il s'est rapidement montré intéressé et efficace, je comprends mieux pourquoi maintenant. Il était vraiment charmant et prévenant. Un soir, j'ai cédé à ses avances et nous sommes devenus amants. Jamais je n'aurais pensé que c'est uniquement ce bijou qui l'intéressait.

— Vous semblez croire à la malédiction de cette pierre précieuse.

— Je sais que mon père prenait toutes les précautions pour la manipuler. Votre ancêtre en avait trop souffert, c'est pour cela qu'il l'avait remplacée avec ces plaquettes de portor représentant, par transparence, un loup. Depuis lors, sa situation s'était arrangée, même en devenant un chevalier noir. Mais il n'a jamais voulu se débarrasser de la pierre d'Anthinéa. En la remettant dans cette urne, sur les cendres de Caïus Germanicus la malédiction s'éteignait.

— Et que venait faire votre père, un Anglais, dans cette histoire

typiquement provençale ?

— Pendant la dernière guerre, votre grand-père et mon père, qui était beaucoup plus jeune que lui, avaient œuvré dans les mêmes services secrets. Ils sont devenus vraiment très intimes, mais quelqu'un les a dénoncés et ils ont été arrêtés ensemble par la Gestapo. Au cours de leur évasion, Henri a été grièvement blessé. Avant de mourir, il s'est confié à celui qui allait devenir quelques années plus tard, Sir Douglas. Il lui a promis de tout mettre en œuvre pour initier votre père lorsqu'il serait en âge de l'être. Mais un autre militaire français avait entendu les confidences d'Henri.

— Qui était-ce ?

— Je suis désolée de ne pas l'avoir compris plus tôt, c'était le père de Maître Morgan !

Des murmures et des bruits de pas interrompirent les confessions d'Helen Douglas.

— Ils sont là ! fit une voix en haut de l'escalier.

55

Un soleil couchant de fin d'hiver sublimait d'une teinte violine une mer d'huile encore plus belle que nous n'osions l'espérer.

D'un côté, les immenses falaises ocres du cap Canaille et de l'autre le phare blanc du Planié, tout ce qui nous entourait prenait cette couleur ocre. Un spectacle à couper le souffle embrasait notre regard ; le bec de l'Aigle près de La Ciotat, plus loin les calanques de Cassis et les iles de Marseille.

S'il n'y avait eu ce goût amer empreint de regrets, cette balade en méditerranée aurait pu ressembler à une croisière de rêve.

Emmitouflée dans le blouson de cuir à col fourré de son père, Joana se tenait fièrement à la proue du canot à moteur que nous avions loué dans le port de Cassis. Ce même blouson dans lequel j'avais rencontré pour la première fois Clémence qui me soupçonnait d'être un voleur de truffes. Tout ceci me paraissait si loin et proche à la fois. En voyant sa fille vêtue ainsi, j'avais le sentiment que mon cousin Paul Daumas nous accompagnait pour cet ultime voyage. Assise près de moi, Clémence me jetait parfois un regard mélancolique. Elle savait que je faisais le bon choix, mais elle connaissait ma tristesse et mon désarroi de trahir le chevalier noir et tous ses descendants. Cette lourde tâche m'incombait et il me fallait l'assumer. Il y avait eu bien trop de morts. Plus personne ne prêterait ce serment inutile exacerbant la folie des hommes.

L'astrophysicienne, astrologue à ses heures aurait certainement pu me dire que tout ceci était inscrit depuis le début dans l'alignement des astres et planètes, mais elle n'en avait rien fait.

Cette décision, je l'avais prise, quelques semaines auparavant, lorsque les gendarmes, guidés par Martine Langlois, étaient venus nous délivrer du souterrain où Édouard De Montaldi nous avait enfermés. Ils avaient tardé à intervenir, car en arrivant aux Hautes-Terres, leur attention avait été attirée par un incroyable brasier. Une voiture, un 4X4 Toyota, n'en finissait pas de se consumer, comme si l'incendie était alimenté par les entrailles de la Terre. Au bout de quelques minutes, il ne restait plus qu'un tas de cendres du véhicule et de ce dément qui croyait à je ne sais quelle chimère en s'emparant de la pierre d'Anthinéa.

Clémence avait confirmé que ce ne pouvait être que son père. Un immense chagrin s'était emparé d'elle.

Ce n'est pas sa disparition qui la peinait ainsi, mais plutôt le fait d'être la fille d'un assassin, prêt à tout et même l'impensable pour assouvir cette soif de vengeance et de pouvoir, venue de ses lointains ancêtres.

Honteuse de devoir dénoncer ses crimes, elle prétendit qu'il était

très dépressif et qu'il s'était possiblement suicidé après m'avoir tiré dessus.

La jeune Anglaise aux yeux tristes se sentant absoute de cette tentative de meurtre à mon égard ne démentit pas la version des faits. Elle nous fut très reconnaissante de ne pas la renvoyer en prison. Angy était même venue me rendre visite à l'hôpital. Devant Clémence et Joana qui étaient à mes côtés, elle avait enfin versé de vraies larmes en me demandant de lui pardonner.

Bien sûr, elle avait reçu la deuxième partie des dix mille livres, mais l'essentiel n'était plus là. Cette escapade loin de son Angleterre natale lui avait enfin ouvert les yeux et lui insufflait cette envie de vivre et pourquoi pas d'être heureuse. Elle avait même commencé un traitement au laser lui permettant d'effacer ses larmes de sang.

Connaissant mes intentions, Angy avait tenu à nous accompagner pour cet ultime voyage. Coiffée d'un bonnet de laine, elle se tenait à la proue du navire près de Joana qui avait décidé de l'aider à revenir dans le droit chemin. Angy ne se lassait pas d'admirer un décor que son imaginaire, brimé par des années de violences, n'avait jamais pu envisager.

Martine Langlois était la seule à posséder le permis de navigation. Tout en pilotant, une lueur de nostalgie dans le regard, l'astrophysicienne admira et nous désigna du doigt l'apparition des premières étoiles dans un ciel limpide, se reflétant dans la méditerranée. Un léger rictus fendit son visage. L'astrologue qu'elle était également y voyait-elle une quelconque promesse favorable ou un funeste présage ?

Helen Douglas nous aurait bien accompagnés, elle aussi, mais elle ne pouvait se compromettre davantage. La justice française et les gendarmes appréciaient modérément d'avoir laissé croire à sa disparition ayant entrainé tant de recherches. Elle avait réussi à leur faire admettre que sa vie était en danger et qu'elle n'avait pas eu d'autres alternatives afin de se protéger des tueurs.

C'est elle qui avait retrouvé la chevalière initialement ornée de cet œil d'une beauté maléfique. Malgré ses mises en garde, Édouard n'avait pu résister à cette envie de réunir les deux joyaux dévastateurs qu'une belle Gallo-Romaine avait rapportés de la mer baltique.

Il ne restait plus rien de la voiture et de cet homme qu'elle avait cru aimer, mais étrangement, probablement protégé par les pouvoirs de la pierre d'Anthinéa, l'or de la bague n'avait pas fondu et le rubis était intact. Avec d'infinies précautions, en prenant garde de ne pas toucher la pierre précieuse à mains nues, Helen avait séparé les deux éléments et les avait cachés avant l'arrivée des enquêteurs qui n'avait pu fouiller qu'un amas calciné.

Clémence consulta le GPS et me lança un sourire triste.

— Environ mille cinq cents mètres de fond ! me dit-elle.

— Ça devrait suffire !

Comprenant la situation, Martine coupa les gaz.

Seul le léger clapot de l'étrave glissant sur un miroir de plus en plus sombre venait rompre le silence. Je sentis alors le regard pesant des quatre femmes qui m'accompagnaient se poser sur moi.

Le souffle court, j'admirai une dernière fois la chevalière des Voclaire et l'ôtai de mon annulaire. Pour ne pas avoir de remords, je devais faire vite.

Imaginant la réprobation de mes ancêtres, je la laissai s'enfoncer dans une eau devenue soudainement d'un noir d'encre. Sans plus attendre, je sortis d'une cassette, une petite bourse de cuir dans laquelle Helen Douglas avait enfermé l'œil du diable, aux reflets aussi beaux qu'irréels.

D'un geste rapide, je la jetais par-dessus l'autre bord.

Sous le regard enfin complice et bienveillant de sa fille, Clémence s'accrocha très fort à ma taille.

— La pierre d'Anthinéa ne tuera plus jamais personne, me souffla-t-elle dans un baiser réconfortant.

Contre toute attente, la protection de cuir s'enflamma dans l'eau et nous vîmes alors la pierre maléfique filer dans la direction où j'avais jeté la bague un instant plus tôt.

Nous retenions notre souffle.

Après quelques secondes d'angoisse, très loin de nous, les abysses bouillonnèrent tel un volcan s'illuminant alors d'une incroyable incandescence.

— DÉMARRE ! VITE ! hurla Joana.

Remerciements

Merci à mon épouse Martine, à mes enfants, mes premiers lecteurs pour leurs remarques pertinentes.
Ma gratitude à ceux, qui parfois à leur insu ou peut-être à dessein, m'ont inspiré cette intrigue.
Si Louis XIV est bien venu à la basilique de Saint-Maximin et à la carrière de portor pour commander ce marbre qui tapisse réellement le salon de l'Abondance à Versailles, l'histoire ne dit pas qu'il y ait rencontré un compte aussi peu révérencieux.
Quant à la belle Anthinéa, j'ignore qui m'a inspiré sa légende. Sans doute les êtres étranges qui peuplent mes rêves éveillés.